Les belgicismes emblématiques dans la retraduction de

A Tall Man In A Low Land : Some Time Among the Belgians

Kim Poti

Mémoire présenté au Département d'études françaises comme exigence partielle au grade de maîtrise ès arts (Traductologie)

Université Concordia

Montréal, Québec, Canada

Avril 2021

© Kim Poti, 2021

UNIVERSITÉ CONCORDIA

École des études supérieures

Nous certifions par les présentes que le mémoire rédigé

par Kim Poti

intitulé Les belgicismes emblématiques dans la retraduction de

A Tall Man In A Low Land : Some Time Among the Belgians

et déposé à titre d'exigence partielle en vue de l'obtention du grade de

Maîtrise ès arts (Traductologie)

est conforme aux règlements de l'Université et satisfait aux normes établies pour ce qui est de l'originalité et de la qualité.

Signé par les membres du Comité de soutenance

Danièle Marcoux Président.e

Catherine Leclerc Examinateur/examinatrice

Pier-Pascale Boulanger Examinateur/examinatrice

Benoit Léger Directeur

Approuvé par : Danièle Marcoux

Directrice du programme d'études supérieures

Le 29 juin 2021 Pascale Sicotte

Doyenne de la Faculté

Résumé

Les belgicismes emblématiques dans la retraduction de

A Tall Man In A Low Land : Some Time Among the Belgians

Kim Poti

A Tall Man In A Low Land: Some Time Among the Belgians, récit satirique écrit par Harry Pearson relate son voyage en Belgique et les divers chocs culturels et langagiers auxquels il a fait face. La traduction de cet ouvrage réalisée par Laura Harmegnies et Sylvain Gilmont intitulée *Un géant au plat pays* appelle à la retraduction. Tout d'abord, une œuvre commence à réellement exister lorsqu'elle est retraduite. En effet, la retraduction est nécessaire à la pérennité d'une œuvre. En outre, les auteurs ont eu recours à un registre très soutenu, assez pompeux qui dénature la plume de Pearson, qui est, elle, très familière. Par ailleurs, en littérature, les belgicismes (terme utilisé en Belgique qui diffère du français de référence ou dont l'usage était également attesté en France autrefois, mais qui est désormais considéré comme archaïque), les rares fois où ils sont présents, se limitent souvent au cliché bruxellois (Voisin, 1986, p. 55). En effet, les auteurs ne tiennent que rarement compte des belgicismes dits emblématiques, c'est-à-dire propres à une région spécifique. *Un géant au plat pays* n'y échappe pas. Nous avons alors décidé de procéder, après critique de la traduction de Harmegnies et Gilmont, et ce, grâce à diverses tendances déformantes, à une retraduction commentée d'extraits qui témoignent des différences linguistiques en Belgique francophone. Nous avons eu recours à un corpus de wallonismes et de belgicismes non emblématiques lors de la traduction de l'introduction, du chapitre sept et neuf se déroulant respectivement à Bruxelles et à Liège.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de mémoire, Benoit Léger sans qui rien de tout cela n'aurait été possible. Merci pour votre soutien inconditionnel lors de la rédaction de ce mémoire. Je suis éternellement reconnaissante de votre implication et de votre bienveillance. Je vous remercie également pour tous les conseils que vous m'avez prodigués tout au long de cette année de rédaction et pour le soutien moral que vous m'avez fourni lors de cette pandémie.

Il m'aurait été impossible d'achever ce mémoire sans l'aide du département. Je tiens à remercier tout particulièrement Pier-Pascale Boulanger et Nikolas Romero pour leur aide et implication. Je remercie également mes amis et collègues de l'Association étudiante des cycles supérieurs en traduction, Chesline, Gabriel.le, Antoine et Thomas sans qui mon séjour à Concordia aurait été beaucoup moins enrichissant. J'ai également une pensée pour madame Christine York sans qui l'association ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui, association qu'il me peine énormément de quitter. Je remercie aussi mes amies en dehors de Concordia qui m'ont motivée à terminer ce mémoire. Je repars vers la Belgique le cœur rempli d'amour pour le Québec et j'espère pouvoir vous revoir bientôt que ce soit dans le cadre professionnel ou autre. Je serai ravie de vous recevoir dans un futur proche ou éloigné les bras ouverts et surtout remplis de chocolats.

Et finalement, je souhaite remercier ma famille et mes amis, qui à 6000 kilomètres de distance, ont su trouver les mots pour me rassurer et me motiver dans ces temps maussades. Cette rédaction est le fruit de beaucoup de hauts et de bas, de beaucoup de délais de livraison interminables, de patience et de passion. Encore un tout grand merci à ceux qui ont contribué de loin ou de près à ce mémoire.

Table des matières

Introduction 1

Mise en contexte 2

Extraits traduits 8

Cadre méthodologique 8

La retraduction, une nécessité 15

La critique, comment procéder 15

Les tendances déformantes repérées dans la traduction de Harmegnies et Gilmont 18

Les difficultés du texte original ou les différents passages stylistiques pertinents significatifs 26

Difficultés rencontrées lors de la traduction des deux chapitres 26

L'ironie du texte 27

Références culturelles 27

Les musées 28

Les citations 29

Le chapitre sur Liège, méthodologie : l'écriture simenonienne 30

Le chapitre sur Bruxelles : méthodologie 31

Traduction de l'introduction 34

Traduction du chapitre sur Bruxelles 37

Traduction du chapitre sur Liège 54

Conclusion 74

Bibliographie : 77

Annexe I extrait du glossaire des belgicismes qui ont servi à la traduction des extraits 83

Autres traits propres à « toute la Belgique francophone » : 85

Absence de déterminants (1) 85

Présence de déterminants (1) : 85

Le genre (1) 85

Construction intransitive au lieu d'une construction pronominale 85

Construction pronominale au lieu d'une construction intransitive 85

Quelques expressions propres à Bruxelles : 85

Annexe II : juxtaposition de notre traduction et de la traduction de Laura Harmegnies et de Sylvain Gilmont 86

Annexe III : introduction, chapitre sept et chapitre neuf su livre de Harry Pearson 95

Introduction

Ce mémoire est constitué de la retraduction commentée de deux chapitres du récit britannique *A Tall Man In A Low Land : Some Time Among the Belgians* de Harry Pearson, journaliste de sport et de voyage. Dans ce carnet de voyage satirique, l'auteur retrace un séjour de trois semaines dans toute la Belgique, entrepris à la suite d'une conversation avec une amie qui affirmait que ce pays était sans attraits. Pearson décide alors de s'y rendre en 1997 en compagnie de son épouse et de sa fille en bas âge et de documenter son voyage afin de corroborer les dires de son amie. Lors de son périple, il ne se limite pas aux grandes villes (entre autres Charleroi, Liège et Bruxelles), mais visite également des petits villages.

L'ouvrage a déjà été traduit par Laure Harmegnies et Sylvain Gilmont pour les Éditions Luce Wilquin pour leur collection *Traduction* ; la feue maison d'édition était située en Belgique. Le livre, *Un géant au Plat Pays*, est cependant imprégné de tendances déformantes sur lesquelles nous reviendrons après une brève mise en contexte sociolinguistique de la Belgique et une explication des belgicismes et leur non-implication dans le littéraire, puisque le livre, bien que traduit et publié en Belgique, fait totalement abstraction des belgicismes et des belgicismes emblématiques.

En effet, en littérature, les belgicismes, les rares fois où ils sont présents, se limitent souvent au cliché bruxellois, un parler voué aux flandricismes (Voisin, 1986, p. 55). Par exemple, en France, le « belge » est souvent représenté par le français bruxellois ou encore par le français « flamandardisé » ce qui a pour conséquence une destruction des réseaux langagiers vernaculaires (Berman, 1999, p. 64-66), qui frôle l'ennoblissement. L'ennoblissement (1999, p. 57) est défini par Berman : comme une traduction platonicienne. Le traducteur utilise l'original

comme matière première et la modifie à l'envi afin de produire une traduction élégante sans respecter le registre ou la plume de l'auteur, pratique que nous tenterons d'éviter dans le cadre de ce mémoire (de Surmont, 2007, p. 214).

Nous avons alors réalisé une retraduction commentée d'extraits qui témoignent des différences linguistiques en Belgique francophone, et ce, grâce à un corpus de wallonismes et de belgicismes non emblématiques.

Mise en contexte

La Belgique est une terre historiquement multiculturelle et linguistiquement divisée depuis le Moyen-Âge. Au sud, les habitants parlaient autrefois des dialectes romans et, au nord, les dialectes germaniques étaient légion (Machonis, 2008). En outre, la Belgique a été espagnole, autrichienne et française avant de devenir néerlandaise en 1815, date à laquelle le pays tombe alors sous le joug de Guillaume Ier. Le règne de ce dernier ne sera que de courte durée puisque ses politiques religieuses (pro-protestantes) et linguistiques (pronéerlandaises) ne plaisent pas aux élites des provinces du sud (Witte et Van Velthoven 2000) ; ces contestations mèneront alors à l'indépendance de la Belgique en 1830 (Reuchamps, 2018).

La création de ce petit pays de 30 000 kilomètres carrés est souvent taxée d'accident historique (Meylaerts, 2009, p. 8) puisque tout laissait penser que ce pays, fortement marqué par une grande division tant linguistique que religieuse qui marquera la sphère politique, ne verrait jamais le jour. Ces tensions donneront naissance, entre autres, au Parti ouvrier qui se voulait, aux côtés des libéraux, en faveur de la séparation entre l'Église et l'État. En outre, la sphère politique était divisée en trois grands partis : le parti catholique, le parti socialiste et le parti libéral, dont les

interactions étaient fortement limitées entre élites, sans pour autant empêcher le pays divisé de fonctionner (Reuchamps, 2018).

Lors de la création de la Belgique, la seule langue reconnue est le français (Machonis, 2008). Cette langue a dominé durant de nombreuses années tandis que le flamand a été jusqu'en 1962 relégué au second plan, voire même taxé de langue de fermier, alors que les Flamands formaient déjà, en 1830, 55 % de la population (Wils, 1991, p. 54). En outre, le premier recensement officiel national de 1846 indique que sur 4,3 millions d'habitants, 57 % parlaient le flamand, 42 % parlaient le français et 1 % l'allemand. L'élite parlant le français, les néerlandophones désireux de s'instruire se voyaient obligés d'apprendre cette langue. La suprématie du français est étroitement liée à la suprématie économique de la Wallonie de l'époque. En effet, pendant des siècles, grâce à ses mines de charbon et ses industries, elle a été le moteur économique du pays. Le déclin sidérurgique à la fin du siècle dernier marquera la fin du monopole économique et du prestige wallon. Les Flamands profiteront de cette instabilité pour revendiquer leurs droits linguistiques, et ce, avec l'aide du Mouvement flamand (Machonis, 2008).

Le Mouvement flamand voit le jour à Anvers et de nombreux événements tragiques permettront son essor. Tout d'abord, le Traité de Munster de 1848, limitant les trajets sur l'Escaut, fleuve qui traverse la Belgique, constitue la pierre angulaire du Mouvement flamand anversois (Beyen, *op. cit*., p. 73). Par ailleurs, en 1860, les ambitions impérialistes de Napoléon III obligent l'État belge à construire une forteresse autour d'Anvers au grand mécontentement des habitants de la ville, cet événement amorcera le mouvement flamand et la création d'un premier parti nationaliste, le *Meetingpartij*, qui remportera d'ailleurs la majorité lors des élections communales de 1862. Ce parti connaît des divergences idéologiques fortes, catholique d'une part

et libéral élitiste d'autre part (*ibid*.). Après la Seconde Guerre mondiale, le Mouvement flamand semblait s'être essoufflé. Cependant, en 2003, la N-VA, une version moderne et plus libérale du *Meetingpartij,* voit le jour à Anvers et devient en 2011 le premier parti de Flandre.

Bruxelles, bilingue, territorialement flamande, mais majoritairement francophone a hérité de nombre de flandricismes. S'attarder sur l'histoire de la légitimation du flamand en Belgique permet de mieux comprendre l'émergence desdits régionalismes et le rejet de la traduction du néerlandais dans les « communes à facilités »[1] de Bruxelles.

Le processus de reconnaissance du flamand commence en 1845, date à laquelle les arrêtés et les documents officiels commencent à être rédigés en néerlandais sur demande explicite du citoyen (Meylaerts, 2009, p. 13). En outre, les lois relatives au droit pénal de 1873, les lois relatives à l'administration publique et les lois de 1883 relatives à l'enseignement ont accordé le droit aux Flamands de recevoir des services dans leur langue, de fréquenter l'école en flamand et d'être jugés dans leur langue (Witte, 2011, p. 42). En 1921, le suffrage universel masculin est instauré, mais il ne permet pas de contrecarrer la suprématie des élites francophones, et ce, malgré l'implication grandissante des Flamands dans la sphère politique (Reuchamps, 2018). Une première loi en 1961 abolit les recensements linguistiques, le pourcentage de néerlandophones et de francophones en Belgique est depuis lors déterminé par l'analyse des données administratives (Machonis, 2008). Et c'est en 1962 que la reconnaissance du flamand atteint son apogée : le 8 novembre, la loi sur la territorialité linguistique ou l'unilinguisme territorial est ratifiée. À partir de cette date, la Flandre et la Wallonie deviennent unilingues et Bruxelles, bilingue (Witte 2011). Cette loi prévoyait une exception pour cinq catégories de communes (dites

[1] Voir plus bas.

« communes à facilités ») sans que celles-ci deviennent pour autant bilingues. En 1980, le gouvernement se décentralise et octroie aux régions plus de pouvoir. Cette loi permet aux régions de disposer de leurs propres parlements et gouvernements. Enfin, la Constitution de 1993 prévoit la fédération totale de l'État (Machonis, 2008).

Analyser les rapports de force dans l'espace littéraire belge permet de mieux comprendre le statut de chaque langue et les enjeux liés à leur traduction, cette analyse ouvre aussi la porte sur la construction de l'identité dans un pays multilingue par le biais d'une littérature hétérolingue au sein d'une communauté multilingue (Meylaerts, 2009, p. 93). En Belgique, comme dans tout pays multilingue, les relations littéraires sont inégales bien qu'elles aient lieu entre partenaires égaux (Meylaerts, 2009, p. 96), ce phénomène a lieu, comme nous l'avons vu auparavant, en raison du monolinguisme francophone qui a longtemps régné en opposition au multilinguisme de la population et la hiérarchisation des langues qui en découla. Cette imposition du français comme langue de prestige viendra entacher les relations littéraires et l'écriture multilingue puisque plus l'institutionnalisation est forte, plus le multilinguisme n'est qu'unidirectionnel (par exemple : seuls les Flamands [groupe minoritaire], parlant la langue minoritaire de l'époque, apprenaient le français afin de participer à la culture légitime) (Meylaerts, 2009, p. 101).

Trois situations linguistiques viendront influencer les relations littéraires : le pôle monolingue dominant, monolingue minoritaire ou plurilingue minoritaire (Meylaerts, 2009, p. 104). Dans le cas du pôle monolingue dominant, les locuteurs monolingues de la langue dominante ne s'intéresseront pas à la littérature de la langue minoritaire, ils ne liront que la traduction s'il y en a une. Cette tendance était fréquente dans les années 1920 et 1930, époque à laquelle les francophones monolingues commençaient à lire des œuvres néerlandophones. Cette visibilité est à double tranchant : elle donne plus de voix à la communauté flamande mais peut

aussi être une forme d'annexion, une soumission face au francophone et une défaite pour la lutte flamande (Meylaerts, 2009, p. 106). Dans le cas du pôle monolingue minoritaire, la traduction est une trahison puisqu'elle donne plus de pouvoir à la langue majoritaire et laisse de côté les revendications d'émancipation. Nombre d'écrivains flamands (ex. André De Ridder) qui écrivaient en français ont subi ces reproches, certains même avançaient que toute traduction en langue dominante était à proscrire (Meylaerts, 2009, p. 108). Les francophones, quant à eux, voyaient les écrivains néerlandophones plurilingues d'un bon œil puisqu'ils asseyaient la suprématie du français.

En ce qui concerne le pôle plurilingue minoritaire, les locuteurs plurilingues minoritaires ne se retrouvent face à aucune barrière linguistique et n'ont aucun problème à lire une œuvre francophone ou néerlandophone, ils seront en faveur de la traduction puisque celle-ci, à leurs yeux, donne plus de visibilité à la langue minoritaire; ils participeront même à la vie littéraire en langue majoritaire qui sera mise en avant dans les revues catholiques telles que la revue critique *Dietsche Warande En Belfort* (Meylaerts, 2009, 109). Ces critiques tenaient pour acquis que les lecteurs étaient bilingues. En effet, les critiques francophones s'adressaient au lecteur bilingue, à même de comprendre le répertoire néerlandophone et qui jugeaient ce répertoire digne d'être analysé (Meylaerts, 2009, 110). Il se crée dans ce plurilinguisme une interculture où les langues se croisent et s'apprécient. Les rapports de force littéraires en Belgique dépendent des capacités langagières de la population bien que la littérature néerlandophone est, même de nos jours, relayée au deuxième plan et est totalement dépendante du polysystème de la langue d'arrivée. Attardons-nous désormais sur le cas de la Wallonie.

Dans le cas de la Wallonie, les divers contacts linguistiques et la présence de divers dialectes tels que le wallon, le picard et le lorrain ont donné naissance à des différences lexicales

et syntaxiques appelées wallonismes, connus plus communément sous le nom de « belgicismes » emblématiques. À Bruxelles, la présence du flamand à proximité a fait naître des flandricismes. La présence de tel ou tel dialecte aura une incidence sur le français parlé des habitants d'une dite région (Doppagne, 1979, p. 13), idée qui constitue la pierre angulaire de ce mémoire.

Dans *A Tall Man In A Low Land*, Pearson met en avant ces variantes puisqu'il parcourt toute la Belgique francophone et néerlandophone pendant trois semaines et décrit les éléments culturelles et linguistiques qui diffèrent du français de référence (terme utilisé dans le dictionnaire des belgicismes de Francard pour désigner le *français standard* ou *français international* ou encore *français de France*, voire *français hexagonal)*. En effet, dès le premier chapitre mention est faite du conflit et des différences entre les Français et les Wallons et des moqueries qui en découlent. Le récit prend la forme d'un carnet de voyage satirique et relate le second voyage de Pearson en Belgique en compagnie de son épouse et de sa fille. Il entreprend ce voyage à la suite d'une conversation avec une amie (conversation retranscrite dans l'introduction dont la traduction est disponible plus bas). Tous les chapitres sont structurés de la même façon : il se rend dans un village ou dans une grande ville, parle de nourriture (par exemple au chapitre 1 où il raconte l'invention des frites), de l'art local (Musée des Beaux-Arts, Paulus[2], etc.) et de politique (peintres engagés dans le mouvement socialiste). Pearson se penche sur tous les aspects culturels et sociaux belges en alternant entre la Flandre et la Wallonie. Par exemple, au chapitre 6, l'auteur aborde la Deuxième Guerre mondiale et le roi Albert. Il mentionne également un précédent voyage en Belgique où il s'était rendu à un festival de bière où étaient présents nombre d'Anglais.

[2] Pierre Paulus est un peintre et graveur expressionniste belge (http://connaitrelawallonie.wallonie.be/fr/wallons-marquants/dictionnaire/paulus-pierre#.YAXFjy3pNbU)

Le sentiment de vouloir être dépaysé et de s'éloigner le plus possible de sa culture lors de ce voyage se fait ressentir tout au long du livre. Au chapitre 9, il se rend à Liège au musée de la Vie wallonne. Une grande partie du chapitre est consacrée aux icônes et aux artistes liégeois comme Simenon et Grétry[3]. Pearson aborde la place de la religion au sein de la politique et les tensions entre les Flamands et les Wallons. Enfin, il évoque le conflit identitaire germanophone puisque dans le train un Belge de langue allemande lui dit qu'il se sent européen et non belge. Pearson a presque toujours un ton moqueur et aborde les différences culturelles avec humour. Par exemple, dans le chapitre sur Bruxelles il se surprend de la quantité d'excréments canins et avance même que ce serait une des caractéristiques de la capitale. Il invente toute une théorie autour de cette apparition et souligne également qu'il n'avait jamais vu autant de chiens et autant de bars.

Extraits traduits

Dans le cadre de ce mémoire les extraits traduits sont les suivants : l'introduction, les pages 155 à 172, de « the following morning », passage assez descriptif, mais qui aborde des éléments clés de l'histoire belge comme la colonisation du Congo et la francisation de Bruxelles. Les pages 192 à 210 constituent un extrait également descriptif qui renvoie à certains belgicismes. En outre, une grande partie du chapitre est consacrée à Simenon ; faire appel aux expressions liégeoises des ouvrages de Simenon est alors pertinent (voir glossaire annexe I).

Cadre méthodologique

[3] André Grétry est un compositeur et musicien liégeois (http://www.histoire-des-belges.be/quelques-celebrites-belges/andre-gretry)

Définir un belgicisme est une tâche des plus laborieuses puisque nombre d'entre eux se retrouvent également dans d'autres régions de France où le lorrain et le picard ont été longuement parlés, certains belgicismes se retrouvent même au Québec[4] (Francard et coll., 2015). Un belgicisme est un terme utilisé en Belgique qui diffère du français de référence[5] dont l'usage était également attesté en France autrefois, mais qui est désormais considéré comme archaïque (Kadlec, 2005, p. 15).

Le belgicisme a cependant été longtemps mis au rang des impuretés de la langue et son usage souvent reproché à de nombreux auteurs comme c'est le cas de Georges Simenon (Jacquet, 2014). En effet, Gustave Charlier décrit la littérature belge comme « littérature seconde : se développant dans une langue qui lui est commune avec la littérature nationale d'un autre pays, en l'occurrence la France (Meylaerts, 2008, p. 29). Ce constat est dressé depuis que la littérature belge existe. En effet, déjà dans les années 1920-1930 les auteurs francophones faisaient totale abstraction des dialectes et des variantes régionales (Meylaerts, 2008, p. 38). Prenons par exemple les Éditions Jacques Antoine, première maison belge dédiée à la littérature. Un lecteur lambda aurait pensé que cette maison se serait fait un plaisir de publier divers auteurs belges tels que Rodenbach, Maeterlinck, Verhaeren, Lemonnier, Hellens, Ghelderode, Burniaux et Carême, mais la réalité était tout autre. En effet, ces auteurs étaient absents de la devanture des librairies. Cette attitude laisse à penser que la littérature nationale ne va pas de soi en Belgique. Quaghebeur taxe même la littérature belge d'« histoire collective privée de véritable langage, c'est une amnésie, une

[4] Par exemple : déjeuner, dîner, souper.
[5] « celui que décrivent les grammaires et les dictionnaires usuels du français, à l'exclusion de tout ce qui pourrait avoir un caractère marqué, de par son origine régionale ou les restrictions de son emploi ». (Francard, Dictonnaire des belgicismes)

mémoire perdue, d'un pays du non-lieu et d'une identification par la négation ». Il se réfère bien évidemment à la chasse aux belgicismes (Pellerin, 1984, p. 62).

Certaines maisons d'édition et certains traducteurs mettaient même en place des lignes directrices afin de contrer la présence de tout belgicisme emblématique et non emblématique dans le but de ne pas heurter l'élite et le français dit « légitime ». Le flamand était alors traduit par un français standard et un français familier (dans les dialogues); la différenciation régionale se limitait alors uniquement à une différenciation sociale (Meylaerts, 2008, p. 39). Cette haine envers les belgicismes atteint son paroxysme avec la publication de l'ouvrage de Hanse intitulé *Chasse aux belgicismes* ; cet ouvrage marque le saint Graal de la guerre entre les hommes de Lettres et les belgicismes. L'exemple suivant démontre très bien cette tendance :

> « Ah, ça oui, *m'sieur* », répondit Poover (...).
>
> « Ce n'est pas d'refus », répondit Poover du même ton rauque.
>
> Il brandit, menaçant, son fouet :
>
> – Faut *qu'il ouvre,* sinon je renverse la maison de l'équarrisseur,l'équarrisseur lui-même, sa servante et tout *le tremblement*

Cette pratique de la suppression des belgicismes afin de ne pas fâcher les puristes est toujours en usage de nos jours, point sur lequel nous reviendrons dans la suite de cette section.

En ce qui concerne la situation actuelle, des études récentes sur la situation linguistique en Belgique ont démontré que les locuteurs, se trouvant dans une situation objective de subordination culturelle par rapport à la France, ont une image très négative de leur façon de parler, de ce sentiment naîtra une insécurité linguistique (Laval, 2003, p. 447). Cette insécurité linguistique se manifeste dès le plus jeune âge puisqu'elle prend racine à l'école par le biais de la pédagogie du français. Le français enseigné dans les écoles belges se veut légitime et a pour objectif la pérennité

du français normatif et l'élimination des variations linguistiques. Cette tendance est à la baisse après une réactivation de l'utilisation des dialectes cependant les belgicismes sont toujours vus comme des impuretés de la langue (Laval, 2003, p. 448). En outre, les écrivains ont la lourde tâche d'enseigner et d'affirmer la langue. Ils se caractérisent alors par une langue proche du purisme et sont réfractaires à tout régionalisme. Cette honte et cette haine des belgicismes et de la pratique linguistique belge peuvent cependant se résorber par la sensibilisation du traducteur et des écrivains à l'existence de français différents selon les airs francophones (Laval, 2003, p. 450).

En conclusion, les belgicismes peuvent devenir monnaie courante dans la littérature et les traductions belges si un changement est effectué tant au niveau pédagogique qu'au niveau social. Ceci nous ramène à l'idée principale de ce mémoire : en littérature, les belgicismes (terme utilisé en Belgique qui diffère du français de référence ou dont l'usage était également attesté en France autrefois, mais qui est désormais considéré comme archaïque), les rares fois où ils sont présents, se limitent souvent au cliché bruxellois, tendance que nous essayons de contrer dans ce mémoire dans ce mémoire (Voisin, 1986, p. 55).

Cependant, tout n'est pas perdu… L'ère de la mondialisation et les diversités linguistiques qui en découlent (Klinkenberg, 2002) ouvrent la porte aux régionalismes sur les marchés restreints. En outre, une distance par rapport à la norme linguistique parisienne s'installe un peu partout en francophonie, permettant ainsi une plus grande affirmation de l'identité linguistique (Hambye et coll. 2003, p. 11). Il va sans dire que ce rejet des variétés d'autrefois constituait même une violation de l'identité puisque la langue n'est pas seulement le gardien de la foi, mais aussi le noyau de l'identité, de la nationalité (Bouchard, 1998, p. 108) et le facteur d'organisation de la pensée et d'intégration sociale le plus puissant (Bouchard, 1999, p. 31). Pouvons-nous alors avancer que le parler belge, grâce à son élan de popularité, s'est élevé au rang de langue ? La réponse est non.

Selon Francard (1994), le français belge s'élève au rang de dialecte/sociolecte et non de langue puisque pour qu'une variété soit reconnue nationalement il faut qu'elle soit autonome, institutionnalisée et légitime par rapport à toute autre référence, ce qui n'est pas le cas du français « belge » ; définir ce qu'est un sociolecte et les difficultés qui découlent de sa traduction devient alors primordial. Selon Chapdelaine et Lane Mercier (1998, p. 4), un sociolecte est toute langue propre à un sous-groupe social dont la forme (la prononciation) et le contenu (valeurs, croyances, etc.) le situent par rapport à la norme. Dans le cas qui nous intéresse, les choses ne sont pas si simples, car le parler du plat pays n'est pas uniforme.

En Wallonie, le français a été longtemps influencé par des langues dites d'oïl (le wallon), par un parler endogène, utilisé désormais par une portion vieillissante de la population, ce qui donne lieu à des interférences phonétiques, morphologiques, syntaxiques et lexicales appelées « wallonismes », la plupart trouvant leur origine à Liège (Francard, 2010, p. 114). À Bruxelles, ville anciennement flamande, le contact avec le flamand donna lieu à des flandricismes, et ce dès 1806 comme en témoigne l'ouvrage d'A.-F. Poyart *Flandricismes, wallonismes et expressions impropres dans le langage français*. Le contact entre Wallons et Flamands à Bruxelles remonte au treizième siècle. C'est au seizième, sous le régime espagnol, que Charles Quint désignera le français comme langue de l'administration. Guillaume 1er (1772-1843), dernier roi des Pays-Bas à avoir régné sur la Belgique, tentera, en vain, d'imposer le néerlandais lors de l'union des provinces belges aux Pays-Bas (Francard, 2010, p. 2). Ces diverses nations qui ont établi demeure en Belgique durant de nombreuses années sont évidemment à l'origine de nombreux emprunts.

Plus une société est diverse, plus y aura de variétés, ce qui explique le cas de la Belgique (Bouchard 1999, p. 28). En outre, comme l'avance la sociolinguistique variationniste, toute communauté culturelle ou linguistique suppose la présence de langues ou de variétés de

langues différentes (De Surmont, 2007, p. 201). La Belgique ayant été sous domination espagnole, française et néerlandaise, elle est le berceau de nombreux emprunts. Par exemple, la présence hispanique léguera des mots tels que *cacaille* qui désigne un objet sans valeur, une camelote (Kadlec, 2005 p. 21). Par ailleurs, la Belgique est un pays multiculturel. Huit pour cent de la population est originaire d'un autre pays. À Bruxelles vit un million d'étrangers et nombre de travailleurs sont Flamands (Bénit, 2000 p. 180). Les belgicismes n'étaient donc jamais voués à être 100 % uniformes en raison de cette diversité. Attardons-nous alors sur les différents types de belgicismes.

Tout d'abord, dans les années 1970, la notion de « belgicismes de bon aloi » voit le jour ; ces expressions, qui combleraient un vide lexical et enrichiraient la langue française (Francard, 2010, p. 116), sont également appelées *statalismes*, terme créé par Jacques Pohl en 1984 (Kadlec, 2005. p. 17). En effet, ils relèvent du vocabulaire administratif et ne désignent pas des réalités propres à la Belgique, mais leur appellation varie en français de référence [6]; ces termes ont reçu, à juste titre, une valeur officielle (Doppagne, 1979, p. 14). Les belgicismes qui renvoient à une réalité propre à la Belgique et désignent en grande partie des mets culinaires sont quant à eux appelés *belgicismes encyclopédiques* (Andrei, 2014 p. 390-393). Enfin, ceux qui sont propres à une région en particulier sont rangés sous le terme de *belgicismes emblématiques*.

Comme le soulignent de nombreux linguistes, le français belge n'est pas uniforme d'un bout à l'autre du pays et l'attitude vis-à-vis de la langue diffère profondément en Wallonie et à Bruxelles (Bénit, 2000, p. 185 et 188) : les Wallons sont optimistes et fiers de leur variété alors que les Bruxellois en ont presque honte. D'autres différences de nature lexicale et syntaxique

[6] Par exemple bourgmestre (maire) (*Dictionnaire des belgicismes*, 2010, p. 13-14).

voient également le jour. Par exemple, à Bruxelles, le sociolecte est imprégné d'éléments flamands, qui proviennent souvent de la partie romane du comté de Flandre (anciennement sous domination française [Goosse, 2008, p. 3]) dans un moule morphosyntaxique français (Francard, 2010, p. 4) et qui ne sont guère utilisés en Wallonie ; parmi ceux-ci citons *smoutebolle* qui vient d'*oliebol* (« croustillon » ou « beignet frit » ; Francard, 2010 p. 6) ; *barbelaire*, (« bavard impertinent ») qui vient de *babbeleir* ; *brol* (« désordre » ; Kadlec, 2005, p. 18). Bien entendu, au fil des années, la plupart des formes wallonnes ou bruxelloises se sont étendues à toute la communauté francophone belge et se sont dé-régionalisées (Francard, 2010, p. 7). Parmi ces éléments qui marquent le français belge dans sa globalité, il y a, entre autres, l'usage adverbial de l'adjectif *fort,* la formation d'unités lexicales à l'aide d'affixes telle que *laverie* (« buanderie »), *plafonner* (« plâtrer »), *subsidier* (« subventionner ») ou encore l'attribution d'un sens nouveau à un mot déjà présent dans le français de référence comme c'est le cas de *torchon* pour serpillière*, mallette* pour cartable et *farde* pour cahier à anneaux (Kadlec, 2005, p. 20).

Force est de constater que la plupart des belgicismes ressortent du registre familier ou sont des expressions figées ; ce registre se fond donc assez bien dans celui de Pearson qui se veut satirique (aspect mis de côté par les traducteurs du livre). Bien que nombre de belgicismes soient désormais en usage dans toute la Belgique, certains restent, comme nous l'avons vu, propres à certaines régions, et celle qui se démarque le plus quant à ses belgicismes emblématiques est la région liégeoise (voir le glossaire).

Cette particularité liégeoise se retrouve dans les romans de Georges Simenon, le père de nombreux belgicismes emblématiques. L'écriture simenonienne constituera alors la pierre angulaire de la traduction du chapitre se déroulant à Liège. Penchons-nous désormais sur les raisons pour lesquelles le texte demande retraduction et ajout de belgicismes.

La retraduction, une nécessité

Dans cette partie du mémoire, nous analyserons la traduction de *A Tall Man In A Low Land* d'Harry Pearson, intitulée *un Géant au plat Pays*, afin d'en justifier la retraduction. Pour ce faire, nous ferons appel à deux ouvrages d'Antoine Berman, soit *La traduction et la lettre, ou l'auberge du lointain* et *Pour une critique de la traduction : John Donne* (1995).

La critique, comment procéder

L'un des problèmes relevés par Berman dans *Pour une critique de la traduction* est l'irruption de langue originale dans le texte puisque le lecteur ne maîtrise pas la langue source (Berman, 1995, p. 88). Cette question est récurrente chez Pearson imprégné de culture britannique, ce qui mérite d'entrée de jeu une analyse de la traduction réalisée par Gilmont et Harmegnies afin de découvrir comment ils ont rendu ces nombreuses références et l'ironie qui imprègne le texte. En outre, toute première traduction, imparfaite parce qu'elle est à la fois introduction et traduction, appelle une retraduction. C'est dans la retraduction que se joue réellement la traduction non seulement dans l'espace de la langue-culture réceptrice, mais dans toute langue (Berman, 1995, p. 84). Par conséquent, nous pouvons alors avancer qu'une retraduction est nécessaire à l'existence de toute traduction et que sans analyse préalable notre retraduction de l'ouvrage de Pearson a lieu d'être.

Par ailleurs, selon Berman (1995, p. 38), une œuvre a besoin d'être critiquée pour exister. Une bonne critique n'est ni celle qui a pour but d'attaquer la traduction ni celle qui a pour but de se fondre totalement dans le polysystème de la langue d'arrivée comme le prône l'école de Tel-Aviv (Berman, 1995, p. 50) pour qui le traducteur dépend de l'état d'ouverture ou de fermeture de la culture réceptrice (Berman, 1995, p. 58). Pour Berman, une vraie critique n'est ni trop militante

ni trop sociologique, elle s'intéresse au traducteur et à sa position face à la traduction (Berman, 1995, p .62).

Berman avance qu'il faut lire tout d'abord la traduction comme s'il s'agissait d'une œuvre originale, ensuite lire l'original et répertorier les différents passages stylistiques pertinents significatifs (Berman, 1995, p. 70) pour enfin les comparer à l'original et à la retraduction s'il y a lieu. Il souligne cependant à maintes reprises l'importance de résister à la compulsion de comparaison de la traduction avec l'original lors de la première lecture (Berman, 1995, p. 65), tâche complexe lorsque le lecteur sait d'avance qu'il s'agit d'une traduction.

Avant de procéder à une quelconque analyse, se renseigner sur les traducteurs est de mise (Berman, 1995, p. 74). Seules les œuvres qu'ils ont traduites et les langues qu'ils maîtrisent doivent être prises en compte, leur formation reste secondaire. Quant à l'ouvrage *Un géant au Pays plat*, les informations disponibles sont maigres. Sylvain Gilmont n'a pas traduit d'autres livres et Laure Harmegnies, quant à elle, a traduit un autre livre de l'espagnol pour la même maison d'édition, Luce Wilquin (petite maison d'édition située à Hannut qui a fermé ses portes en 2019 pour des raisons personnelles et qui a publié 552 titres en 31 ans). Le manque d'expérience des traducteurs, les omissions et les différentes tendances déformantes laissent à penser qu'une retraduction aurait lieu d'être. Nous pouvons également avancer que les traducteurs ne sont pas expérimentés puisqu'ils sont inconnus au bataillon.

Quant à la position du traducteur, la manière dont le traducteur se perçoit en tant que sujet pris par la pulsion de traduire ou la manière dont il a internalisé le discours ambiant sur la traduction , nous pouvons dire que les traducteurs ont été fortement influencés par le français de référence utilisé dans les institutions universitaires belges et ont omis tout belgicisme, même ceux

relatifs à la nourriture, thème central du livre ; cet aspect donne aussi un aperçu de l'horizon du traducteur, soit l'ensemble des paramètres du langage littéraire, culturel et historique qui déterminent la manière de traduire du traducteur (Berman, 1995, p. 79). Ces traducteurs belges ayant étudié dans un système fortement axé sur le français de référence et réfractaire à tout sociolecte, ont, contrairement à celle de Pearson, une plume complètement dénaturée de régionalisme, et ce, bien que l'ouvrage ait été traduit en Belgique par une maison d'édition belge pour un public à priori belge. En outre, le texte est pompeux, écrit dans un registre aux antipodes de celui de Pearson. Ce dernier point rejoint alors la problématique de ce mémoire : l'absence de belgicismes et de belgicismes emblématiques en littérature puisqu'ils sont soit inexistants ou limités souvent au cliché bruxellois, un parler voué aux flandricismes (Voisin). En effet, en France, le « belge » est souvent représenté par le français bruxellois ou encore par le français « flamandardisé », ce qui a pour conséquence une destruction des réseaux langagiers vernaculaires qui frôle l'ennoblissement.

La phase de confrontation de l'original avec sa traduction s'opère sur un quadruple mode. Tout d'abord sont confrontés des passages sélectionnés dans l'original avec le rendu dans la traduction et ensuite sont confrontées, à l'inverse, des zones textuelles jugées problématiques de la traduction avec des zones actuelles de l'original (Berman, 1995, p. 95). Dans *Un géant au Pays plat*, les traducteurs omettent des passages significatifs et problématiques, point que nous illustrerons par divers exemples.

Une retraduction étant implicitement une critique d'une traduction précédente, nous tenterons d'appliquer la méthode bermanienne en nous référant à diverses tendances déformantes décrites dans *La traduction et la lettre,* et ce, afin de justifier une retraduction du texte de Pearson.

Les tendances déformantes repérées dans la traduction de Harmegnies et Gilmont

Les tendances déformantes sont nombreuses dans la traduction de Laure Harmegnies et de Sylvain Gilmont, mais penchons-nous tout d'abord sur un point qui ne relève pas des tendances déformantes, tout en démontrant un manque de rigueur méthodologique, soit appellations fautives et le manque de reprises de traductions officielles lorsqu'il y a lieu.

Exemple 1 p. 215

Anglais : « Peg-Let Charlier » Rogier

Traducteurs : Charles Rogier et Charlier-Jambe-de-Bois

Notre traduction : Jean-Joseph Charlier dit Jambe de bois

Exemple 2 p. 217

Anglais : Imperial Royal Old Theatre

Traducteurs : Ancien Théâtre Impérial

Notre traduction : le théâtre royal de la monnaie

Un autre élément, qui ne relève pas des tendances déformantes, mais qui vaut la peine d'être abordé et qui sera expliqué grâce à quelques exemples, est celui des glissements de sens, extrêmement présents dans le texte.

Exemple 1 p. 178

Anglais : the tram terminated at Tervuren

Traducteurs : arrivé au terminus de Tervuren, je…

Notre traduction : Le tram s'est arrêté à Tongres

Exemple 2 p. 189

Anglais : The countryside that surrounds French-speaking Brussels is, of course, exclusively Flemish

Traducteurs : celle-ci étant exclusivement néerlandophone

Notre traduction : est, bien sûr, exclusivement flamande

Exemple 3 p. 183

Anglais : to use the Sudanese people

Traducteurs : enrôler le peuple soudanais

Notre traduction : à utiliser le peuple soudanais

Exemple 4 p. 183

Anglais : and she was moved to a moated castle at Bouchout

Traducteurs : on l'enfermera dans un château ceint de douves à Boechout

Notre traduction : avant qu'elle soit transférée dans un château fort de plaine à Bouchout

Exemple 5 p. 231

Anglais : Wallonia has been air-brushed off the Flemish map of Europe

Traducteurs : no man's land

Notre traduction : n'existait tout simplement pas

Exemple 6 p. 215

Anglais : after the 1830 rebellion against the Dutch

Traducteurs : après la révolte de 1830 contre les Hollandais (Hollandais n'est pas égale à Néerlandais)

Notre traduction : après la rébellion de 1830 contre les Néerlandais

En ce qui concerne la forme du texte de façon générale, le texte est beaucoup plus long, et ce, sans raison apparente. En effet, le livre de Pearson fait 246 pages et le livre traduit par Laure Harmegnies et Sylvain Gilmont en fait 267 alors que nombre de passages ont été omis, parfois même des paragraphes entiers. En outre, un paragraphe de 10 lignes en anglais en fait parfois 15 ou 20 dans la traduction, car celui-ci a été mal coupé. Cette tendance relève de l'allongement (Berman, 1999, p. 56).

La seule note est une note de l'éditeur qui stipule : cet ouvrage a été écrit avant l'entrée en vigueur de l'euro : les prix cités par l'auteur le seront donc en anciens francs belges (cent francs belges = 2,50 euros). Il n'y a aucune préface des traducteurs, et parfois, quelques notes de bas de page sont utilisées pour expliquer certaines références britanniques, mais pas toutes, comme vu auparavant. Le manque d'expérience des traducteurs, les omissions et les différentes tendances déformantes laissent à penser qu'une retraduction a lieu d'être.

Analyser les tendances déformantes de la traduction de Laure Harmegnies et de Sylvain Gilmont est de mise. Tout d'abord, les traducteurs n'ont pas introduit de belgicismes et se sont toujours référés au français dit standard, et ce, même dans les passages traitant de nourriture, thème principal du livre. Utiliser le français de référence ne constitue pas une erreur en soi, cependant, le texte de Pearson est très britannique ; le livre publié en Belgique par une maison d'édition belge pour un public a priori belge se devrait de rendre aussi ce ton familier et local. En outre, le ton pompeux et formel utilisé tout au long du livre dénature l'œuvre de Pearson.

<u>Exemple 1 p. 225</u>

Anglais : dinner

Traducteurs : dîner

Notre traduction : souper

Exemple 2 p. 225

Anglais : to have breakfast

Traducteurs : prendre le petit-déjeuner

Notre traduction : déjeuner

<u>Exemple 3 p. 229</u>

Anglais : to get pregnant

Traducteurs : tomber enceinte

Notre traduction : d'attendre famille

Ce refus des belgicismes relève de l'ennoblissement et prive le texte de son registre familier dont les auteurs font omission tout au long du texte (Berman, 1999, p. 57). Voici quatre exemples parlants :

Exemple 1 p. 184

Anglais : quotas were increased

Traducteurs : les quotas furent surévalués à dessein

Notre traduction : Les quotas augmenteront alors…

Exemple 2 p. 214

Anglais : Smells of fresh pastry

Traducteurs : effluves de pâte feuilletée

Notre traduction : Une odeur de pâtisserie fraîche

Exemple 3 p. 217

Anglais : assented

Traducteurs : a opiné du chef

Notre traduction : tout en acquiesçant

Exemple 4 p. 224

Anglais : The range of choice (restaurants, cafés, cities, towns, villages) would be bewildering

Traducteurs : il serait cornélien de choisir

Notre traduction : Il y a tant de restaurants, de cafés, de villes qu'on s'y perd

En outre, tout le texte a été traduit au passé simple, par conséquent, bien plus qu'un ennoblissement, il s'agit également d'une destruction des systématismes qui consiste en un changement de type de phrases ou de temps des verbes (Berman, 1999, p. 63).

Exemple

Anglais : Another team car and half a dozen riders, this time from the Mercatone Uno squad, whizzed past at the top of the street we'd just left.

Traducteurs : une autre voiture accompagnatrice et une demi-douzaine de coureurs de l'équipe Mercatone Uno, cette fois, passèrent en trompe en haut de la rue que nous venions de quitter.

Notre traduction : Une voiture de l'équipe Mercatone Uno accompagnée de six coureurs est ensuite passée en haut de la rue que nous venions de quitter.

Dans l'introduction, les traducteurs ont omis un paragraphe sur les appellations des villes en Belgique, soit la pierre angulaire du chapitre sur Bruxelles et sur le clivage linguistique, ce qui laisse penser que les omissions abondent dans le texte tout comme l'appauvrissement qualitatif et quantitatif, le premier remplace des termes par d'autres n'ayant ni la richesse sonore ni significative de l'original et le second vide le texte de ses signifiants. Par conséquent, le texte se voit homogénéisé (Berman, 1999, p. 58-59). Voici quelques exemples d'omission :

Exemple 1 p. 183

Anglais : the Khedive of Egypt

Traducteurs : le Khédive

Notre traduction : le khédive d'Égypte

Exemple 2 p. 183

Anglais : by the euphoric relief

Traducteurs : le soulagement

Notre traduction : le soulagement euphorique

Exemple 3 p. 184

Anglais : Leopold celebrated in characteristic fashion by imposing a tax on the inhabitants of the Congo

Traducteurs : ø

Notre traduction : Léopold célèbre à sa manière en imposant les Congolais.

Exemple 4 p.188

Anglais : the old bichon-frise

Traducteurs : un bichon frisé

Notre traduction : des vieux bichons frisés

Exemple 5 p. 178

Anglais : West African hoard

Traducteurs : le butin africain

Notre traduction : les trésors ouest-africains

En ce qui concerne les références culturelles, elles sont soit omises soit non explicitées. À la page 174, l'auteur fait référence à Muhamed Ali et à l'humoriste Michael Palin, mais le passage est tout simplement omis ; à la page 178, l'auteur n'explique pas qui est Samuel Johnson. À la page 215, « Marks & Spencer » n'est pas explicité ce qui rend le texte incompréhensible. En outre, l'auteur se réfère à un centre commercial belge se trouvant en face du palais ; le centre commercial s'appelle Inno en réalité ; l'auteur a effectué une adaptation culturelle britannique que les traducteurs n'ont pas repérée. Enfin, l'auteur fait mention de l'acteur Dick Van Dyke (p. 220), mais aucune note de bas de page n'est présente ; peu de francophones connaissent cet acteur. Le lecteur est donc perdu. Par opposition, les traducteurs ont parfois effectué des ajouts, comme c'est le cas lorsque « the unofficial patron saint of the city » (p. 218) est traduit par « Saint patron très officieux ».

Une autre tendance déformante repérée dans la traduction de Harmegnies et Gilmont est la destruction des rythmes qui consiste en un abus ou un manque de ponctuation par rapport à l'original dans le cas de la prose (Berman, 1999, p. 61). À de nombreuses reprises, les phrases sont coupées ou déplacées dans le texte ; le paragraphe est donc coupé ou encore un discours direct est traduit par un discours indirect ou rapporté.

Exemple 1 p. 181

Anglais : […] the delegates agreed to his idea of forming the Association Internationale Africaine (AIA) to carry out his aims, and, since Leopold was the driving force behind the founding of this humanitarian body, they readily elected him its chairman.

Traducteurs : l'assistance adhéra à son idée de créer l'Association Internationale Africaine pour mener à bien cette mission. Et comme Léopold était l'instigateur de cette organisation humanitaire, il en devint tout naturellement le président.

Notre traduction : […] les délégués adhérèrent à l'idée de créer l'Association Internationale Africaine (AIA) et, puisque Léopold était le fondateur de cet organisme à but humanitaire, ils le nommèrent volontiers président.

Exemple 2 p. 213

Anglais : We had been joined by a couple of Germans, a Dutch father and his two sons, a quartet of Italians and a rather forlorn Australian, all looking for the start line and plainly fooled by what must have appeared to them our decisive manoeuvring.

Traducteurs : […]d'autres s'étaient joints à nous : un couple d'Allemands, un père de famille néerlandaise ses 2 fils, un quatuor d'Italiens et un Australien qui avait l'air bien solitaire. Tous cherchaient aussi le départ de la course s'était laissé berner par nos tentatives décidées.

Notre traduction : Nous avions été rejoints par un couple d'Allemands, un père néerlandais accompagné de ses deux fils, un quatuor d'Italiens, ainsi qu'un Australien seul au monde, tous à la recherche de la ligne de départ et qui semblaient suivre notre stratégie

Exemple 3 p. 218

Anglais : Using a route that didn't involve going back past the puppets – I'm sure I heard them sniggering – I made my way to the exit. In one of the network of bustling streets just off the admirably named Rue Saucy….

Traducteurs : […] j'ai gagné la sortie par un itinéraire qui m'évitait de repasser devant les marionnettes (j'entendais déjà le ricanement). Dans l'une des nombreuses artères animée et proche de la rue Saucy…

Notre traduction : J'ai dansé sur ma tête pour ne pas repasser devant les marionnettes et je suis sûr de les avoir entendues ricaner, je suis sorti du musée. Dans l'une des artères commerçantes, juste à côté de la rue Saucy…

Exemple 4 p. 188

Anglais : I ordered a glass of faro and sat staring into it sternly, trying to give the impression that I was a man who spent his days deconstructing bourgeois concepts of beauty rather than speculating on the origins of urban dog turds.

Traducteurs : le paragraphe fait une page entière, il n'est pas coupé.

Notre traduction : Je commande un verre de faro que je fixe longuement, j'essaie de donner l'impression d'être un homme qui consacre ses journées à déconstruire les concepts bourgeois de beauté et non à formuler des hypothèses sur les origines des crottes de chien de la ville.

Exemple 5 p. 190

Anglais :… And when the Bishop of Ostend remonstrated with His Majesty about his sordid private life, saying, 'People tell me you keep mistresses,' Leopold simply smiled and said benignly, 'People tell me the same thing about you, Your Grace. But, of course, I choose not to believe them.' *le paragraphe s'arrête là*

Traducteurs : et quand un évêque critiqua ses mœurs dissolues en lui disant : « on m'a confié que vous aviez des maitresses », Léopold se contenta de sourire et de répondre avec bienveillance : « on m'a dit la même chose à votre sujet, Éminence, mais, moi, j'ai décidé de ne pas le croire. *Plus mémorable encore : lorsqu'on lui demanda comment elle parvenait à résister en période de crise Léopold de répondit que si on survit à l'hymne national belge on pouvait survivre à tout !* Cette phrase appartient au paragraphe suivant et a été ajoutée.

Notre traduction :… En outre, lorsque l'évêque d'Ostende mentionne à Sa Majesté sa sordide vie privée : « On me dit que vous avez des maitresses ». Léopold sourit et retoque : « On me dit pareil de vous, Votre Grâce. Mais, bien sûr, je choisis de ne pas y croire[7] ».

Après analyse des différentes tendances déformantes selon Berman nous pouvons dresser le constat suivant : l'ennoblissement est courant tout au long du texte, diverses preuves à l'appui. L'ennoblissement est la tendance déformante la plus répandue dans la traduction de Laure Harmegnies et Sylvain Gilmont et celle qui appelle le plus la retraduction puisqu'elle dénature le style de l'original. Les ennoblissements sont au nombre de dix, les omissions au nombre de neuf, bien que la ligne soit très fine entre omission et ennoblissement puisque nombre d'omissions ont été commises afin d'embellir le texte. Pour cette même raison, nous avons décidé d'effectuer une retraduction de l'œuvre de Pearson. En outre, comme mentionné : une première traduction appelle une retraduction. C'est dans la retraduction que se joue réellement la traduction non

[7] Paragraphe mal coupé allongement

seulement dans l'espace de la langue-culture réceptrice, mais dans toutes langues (Berman, 1995, p. 84). Penchons-nous désormais sur les difficultés rencontrées lors de notre traduction.

Les difficultés du texte original ou les différents passages stylistiques pertinents significatifs

Les difficultés rencontrées lors de la traduction des deux chapitres sont en grande partie dues au style britannique de l'auteur, c'est-à-dire, à la langue anglaise en tant que telle, à l'ironie, aux références culturelles, au musée et aux citations. Ces problèmes nous ont poussés à effectuer une lecture attentive et à entamer une recherche exhaustive. Dans cette partie du mémoire, nous analyserons les difficultés auxquelles nous avons fait face lors de la traduction des extraits de l'ouvrage et proposerons quelques solutions.

Difficultés rencontrées lors de la traduction des deux chapitres

La plume de Pearson a posé problème à quelques reprises. Parmi les passages problématiques, citons « Leopold's gifts in the area of outrageous dastardliness were manifold » (p. 161) ; « The sun was shining, the day was warm, Liège was silent except for the distant peal of church bells and a throstle warbling his love song amid the blushing bower of a nearby cherry tree » (p. 193), « a goat with a body like a sack of spanners was cropping grass among the gravestones. » (p. 207)

Nous avons donc procédé à une lecture attentive du texte, comme le préconise Berman ; nous avons également décortiqué tous les passages compliqués ainsi que consulté divers dictionnaires. Parfois, nous avons dû nous éloigner de l'anglais afin de rendre le texte compréhensible pour un francophone lambda ou encore avoir recours à la paraphrase ou à nombre de synonymes. Nous n'avons, contrairement aux traducteurs d'*Un géant au Plat Pays,* omis aucun passage et avons rendu le texte dans son entièreté.

L'ironie du texte

Tout le monde n'est pas capable de percevoir l'ironie d'un texte, et ce, même dans sa propre langue. Repérer l'ironie dans un texte qui n'est pas écrit dans notre langue s'avère difficile. Harry Pearson est un journaliste de sport et de voyage dont le ton est très familier et imprégné d'un humour qu'il n'est pas toujours facile de capter et de rendre, encore moins en raison de son anglais britannique. L'ironie du chapitre sur Liège réside en grande partie dans les comparaisons entre Liverpool et Liège ou encore dans les références relatives au chemin de fer. Cependant, l'ironie se trouve parfois dans la continuité d'une phrase. En effet, les passages ironiques étaient très longs, résister à la tentation de couper la phrase et donc de faire disparaitre l'ironie s'avérait très difficile. Prenons comme exemple parmi tant d'autres la page 161 : « whose single response to the news that his eldest daughter, Louise, had been incarcerated in an Austrian lunatic asylum was to write to the attendant telling her "to keep a close eye on the mad woman" ». Dans la traduction de Harmegnies et Gilmont, cette phrase a été coupée et l'ironie effacée. Nous avons gardé la phrase dans son entièreté, tâche qui nous a demandé un grand travail stylistique. Un autre aspect en lien avec l'ironie réside dans les références culturelles qui, non explicitées, laissent le lecteur francophone désemparé.

Références culturelles

Dans toute traduction les références culturelles posent un problème. Le traducteur hésite souvent entre expliciter ou non, entre laisser l'étranger quitte à rendre le texte incompréhensible ou aider le lecteur francophone dans son périple. Pearson est fièrement britannique et, même s'il juge cela futile et stupide, il effectue de nombreuses comparaisons entre la Belgique et la Grande-Bretagne, et ce, via de nombreuses références culturelles. Expliciter ces références par des notes de bas de page ou une phrase explicative nous a semblé primordial puisque dans le texte ces

références ont un sens clair pour le lecteur. Par conséquent, elles doivent aussi en avoir un pour le lecteur francophone afin de ne pas passer d'un passage clair à un passage obscur. Par opposition, dans la traduction de Harmegnies et Gilmont, certaines références ne sont tout simplement pas explicitées ce qui laisse le lecteur désemparé. Par exemple : « The average Belgian is so self-effacing as to make Michael Palin look like Muhammad Ali » (p. 156). Ce passage a été omis par les traducteurs comme nous l'avons vu. Nous avons décidé d'étoffer en ajoutant le substantif « humoriste ». Un autre exemple frappant est quand mention est faite du « Dr Johnson » (p. 159). Il s'agit bel et bien de Samuel Johnson. Nous avons alors explicité par une note de bas de page. Dans d'autres cas, lorsque l'auteur se réfère à une réalité typiquement belge, mais utilise une appellation anglaise pour s'y référer et rendre le texte compréhensible pour ses lecteurs, nous avons utilisé l'appellation belge comme c'est le cas pour l'Inno, situé en face du palais, nommé Marks & Spencer par Pearson (p. 195).

Les musées

Le chapitre sur Bruxelles et celui sur Liège se déroulent en grande partie dans des musées, tant au Musées royaux des Beaux-Arts qu'au Musée de la Vie wallonne et au pavillon Horta. Nous avons consulté l'inventaire du musée pour nous assurer d'utiliser les dénominations exactes. Contrairement à Harmegnies et Gilmont qui ont ajouté des majuscules où il n'y avait pas lieu d'être, par exemple lorsqu'ils écrivent « Musées Royaux des Beaux-Arts » (p. 173).

Les passages qui ont demandé réflexion et recherche sont, par exemple, les suivants : « There is a gigantic pirogue made from an entire hollowed-out tree, an exhibition on the lifestyle of the pygmies, iridescent butterflies, beetles the size of baby booties, rococo birds' nests and an array of stuffed mammals which speaks of carnage on a grand scale. » (p. 160) ; « The exhibits

range in size from mites to elephants, from fleas to water buffalo. An extended family of gorillas stare glassy-eyed from an ersatz jungle » (p. 161) et le passage suivant : « An example: a voluptuous nude woman, “La Belle Rosine”, gazes upon a skeleton labelled, wait for it … ’La Belle Rosine’l Life, beauty, all must fade. Crikey! » (p. 168). En conclusion, cette partie de la traduction a demandé énormément de travail puisqu’il a fallu consulter nombre d’inventaires et de sites web.

Les citations

Traduire des citations pose toujours un problème d’autant plus si celles-ci n’ont pas de source officielle. Le chapitre sur Bruxelles mentionne la vie de Léopold, l’ancien roi des Belges. Par conséquent, les citations sur sa vie sont nombreuses. Par ailleurs, dans le chapitre sur Liège, la vie de Georges Simenon est centrale et les citations sont légion. La traduction libre semblait en premier lieu une excellente idée, car Pearson y avait eu recours en anglais. Cependant, après réflexion, nous avons décidé de procéder différemment. Dans ce mémoire, les citations répertoriées dans des documents officiels sont utilisées comme telles après vérification. Dans le cas des citations non répertoriées, la traduction libre a été de mise. Dans la traduction de Harmegnies et Gilmont, nombre de citations officielles n’ont pas été reprises ; ils ont préféré la traduction libre, ce qui fausse le texte. Parmi les citations qui ont une traduction officielle et à laquelle nous avons eu recours nous pouvons citer : « If you can survive the Belgian national anthem you can survive anything » (p. 171) ou encore « …, and led André Gide to describe Simenon as ’the greatest French novelist of the century » (p. 202). Parmi les citations que nous avons traduites librement, car la traduction officielle n’est pas disponible nous pouvons citer : citation de Georges Simenon qui va comme suit en anglais : « All of the feelings and impressions we retain in later life have been collected by our seventeenth or, at latest, eighteenth year » (p. 202)

ou encore une citation d'un ancien ministre nommé Amelot : « Science is only for the few, instruction the right only of the elite » (p. 206). Après cette analyse, nous nous pencherons sur les belgicismes et sur la manière de les introduire dans notre retraduction.

Le chapitre sur Liège, méthodologie : l'écriture simenonienne

Le français belge n'est pas uniforme d'un bout à l'autre du pays et les attitudes vis-à-vis de la langue diffèrent (Bénit, 2000, p. 185 et 188) : les Wallons sont optimistes et fiers de leur variété alors que les Bruxellois en ont presque honte. Cette tendance a, cependant, une explication historique.

Liège est, par conséquent, le berceau des belgicismes emblématiques et de la reconnaissance de ceux-ci (Piron, 1999, p. 4). En 1856, une société unique en son genre et la toute première de Belgique voit le jour : la Société liégeoise de littérature wallonne (aujourd'hui Société de langue et de littérature wallonnes). Ce que voulaient les notables liégeois, c'était cultiver par la chanson, la poésie et le théâtre le vieil idiome du terroir. L'un des travaux les plus édifiants de la Société wallonne est le recueil de *Wallonismes* (1877) créé par Isidore Dory. Cet ouvrage ne proscrit pas les traits régionaux et se veut prorégionalisme (Piron, 1999, p. 4). En outre, un jeune savant liégeois, Maurie Wilmotte, crée en 1890 une section de langues et de littératures romanes à l'université de Liège où s'étudieront les belgicismes. Et enfin, en 1905, a lieu le premier Congrès pour l'extension et la culture de la langue française. Gustave Cohen abordera lors de ce colloque le parler belge, une première. D'autres travaux sur les belgicismes viendront compléter ses dires par la suite (Piron, 1999, p. 7-8). Il est intéressant de se pencher sur un romancier phare de la cité ardente, père de nombreux belgicismes, Georges Simenon.

Georges Simenon est né à Liège le 12 février 1903 d'une famille modeste. À la grande surprise de tous, il monte rapidement à Paris apprendre le « français standard » qui ne marquera guère son écriture comme le démontre une étude menée par Christian et Janine Delcourt. Ces deux linguistes se sont attelés à la lourde tâche de repérer tous les belgicismes des dix romans de Simenon se déroulant en Belgique et les résultats sont frappants (Delcourt, 2016, p. 800). En ce qui concerne son apport à la langue, Simenon est profondément marqué par une belgitude, une *liégitude* (il s'autoproclame fils du peuple [Bourgeois, 2019, p. 15]) même linguistique, et ce, bien qu'il ait énormément voyagé, car pour lui, pour bien écrire, il faut avoir bien vécu (Bourgeois, 2019, p. 5). Les linguistes lui attribuent la création de vingt-huit belgicismes emblématiques répertoriés dans le *Dictionnaire du français de Belgique* (Delcourt, 2016, p. 799) et également présents en grande partie dans le glossaire en annexe.

Ainsi, les belgicismes emblématiques de Liège *chercher des misères* pour chercher les problèmes (*Le pendu de saint-Folien*)*, aller au mâle* pour courir les hommes (*Pedigree*)*, bas cul, bas de culs, bas du cul, cul-bas* pour personne de petite taille (*Pedigree*)*, avoir mal au cœur* pour mourir d'envie (*Pedigree*)*, grand corps* pour personne grande (*Pedigree*) *et sans goût* pour sans plaisir (*Pedigree*) proviennent tous d'ouvrages de Simenon.

Utiliser divers belgicismes simenoniens dans le chapitre se déroulant à Liège permet de rendre le sociolecte liégeois sans tomber dans la survernacularisation et de rendre la plume régionale de Pearson ainsi que son registre familier.

Le chapitre sur Bruxelles : méthodologie

Dans le cas de la capitale, la situation est plus complexe, car les belgicismes emblématiques sont moins nombreux que dans le cas de Liège puisqu'ils se sont répandus en grande partie dans toute la Belgique, nous pouvons les appeler *statalismes* ou *belgicismes de bon aloi* (voir glossaire).

Comment rendre alors ce vernaculaire ? Tout d'abord, dans le cas présent, nous ne traduisons pas deux vernaculaires. Le texte source est largement britannisé, mais ne relève pas du vernaculaire, bien que familier. Comme le dit Berman et en témoignent Chapdelaine et Lane-Mercier (*Faulkner, une expérience de retraduction*), pour rendre le vernaculaire trois options se présentent alors : mettre en italique les termes qui ne sont pas en langue d'arrivée dans la traduction (non applicable dans ce cas), en faire trop (applicable), en rajouter pour faire « vrai » (applicable et probablement la solution la plus viable) comme dans les *Mille et une nuits* (Berman, 1984, p. 64-66). Cependant, cette arme est à double tranchant, comme le soulignent très bien les autrices de *Faulkner, une expérience de retraduction* qui se reprochaient d'avoir survernacularisé. Il va sans dire que vernaculariser un texte peu ou pas vernacularisé pourrait paraître aux yeux de certains comme de suradaptation voire comme une trahison (Folkart, 1991, p. 419). Un lecteur lambda pourrait se demander pourquoi attribuer un parler belge a un locuteur britannique. Par ailleurs, ce même lecteur pourrait nous reprocher d'avoir utilisé le terme « si ça tombe » de manière compulsive dans notre traduction. « Perhaps » et « maybe » sont utilisés une centaine de fois dans le texte de Pearson, omettre ces adverbes dans notre traduction aurait relevé d'une destruction systématismes et de l'ennoblissement. Nous avons décidé d'insérer des belgicismes et d'attribuer un parler belge à Harry Pearson afin de contrer l'absence de belgicismes dans la littérature et les écrits en général. Les régionalismes belges vivent une situation similaire à celle des néerlandophones de Belgique. Le français de référence imposé comme institution de référence et comme seul unique vrai français aura pour conséquence un multilinguisme qui est

uniquement unidirectionnel qui frôle l'annexion et l'oubli de soi. Cette tendance foisonne depuis les années 1920-1930 lorsque les auteurs francophones adoptèrent une attitude réfractaire face aux dialectes et aux variantes régionales, attitude toujours présente de nos jours et qui nous est inculquée dès le plus jeune âge à l'école (Meylaerts, 2008, p. 38). Preuve à l'appui, l'écriture journalistique belge. Jacquet (2014) a trouvé intéressant d'analyser comment les journalistes intègrent les belgicismes dans les articles de presse entre soucis de la norme et reflet de l'usage des Belges. Jacquet (2014, p. 5) dresse le constat suivant : les belgicismes présents dans le discours journalistique relèvent du bon langage et sont souvent des belgicismes qui suivent la norme, tout belgicisme emblématique est alors ignoré. Il utilisera divers journaux tels que *la DH* et le *Soir* afin de corroborer ses dires.

Jacquet (2014, p. 13) a dressé une liste des belgicismes les plus utilisés dans la presse belge et son constat est le suivant : nombre de ces belgicismes sont des appellations officielles telles que « ring » pour périphériques autoroutes, « pensions » pour retraite et « sur base de » qui provient du néerlandais *op basis van.* Nous pouvons alors avancer que les belgicismes lorsque présents en littérature ou dans la presse se limite au parler bruxellois et rentrent dans la catégorie des belgicismes dits de bon aloi ; les belgicismes emblématiques sont, quant à eux, jetés aux oubliettes. Cependant, à chaque problème sa solution… Les belgicismes peuvent devenir monnaie courante dans la littérature et les traductions belges si un changement est effectué tant au niveau pédagogique comme au niveau social, un petit pas pour nous, un grand pas pour les belgicismes.

Terminons cette partie du mémoire sur cette réflexion suivante : comme l'avance Jacques Brault, la traduction est l'impulsion de créer un nouveau texte à son tour original et nullement tributaire de l'original (Folkart, 1991, p. 420). L'original n'est pas supérieur à ses traductions, l'antériorité est historique et non métaphysique, l'avant n'est pas supérieur à l'après (Folkart,

1991, p. 421) ; ce n'est ni traduction ni adaptation, c'est une réécriture (Folkart, 1991, p. 424). Les belgicismes ne seront pas omniprésents dans la traduction finale puisque relevant d'un registre assez familier ; la traduction sera une création, une réécriture dans le respect du texte source.

Traduction de l'introduction

***Belgicisme* = ***

Belgicisme emblématique* = *

Adaptation Europe francophone* = **

Lorsque j'ai mentionné, lors d'un souper* durant l'été 1997 que j'écrivais un livre sur la Belgique, une convive a éclaté de rire. « C'est drôle quand même, aucun Belge n'est célèbre », dit-elle.

« Eh bien, ai-je rétorqué, on peut citer René Magritte, Georges Simenon, Jan van Eyck, Bruegel, Hans Memling, Rubens et Van Dyck. Mais également Victor Horta ; Baekeland, l'inventeur du plastique ; Hergé ; Mercator, l'inventeur de la projection cartographique, Adolphe Sax, Eddy Merckx, Jacky Ickx, James Ensor, Jacques Brel, Jean-Claude van Damme et Peyo, le créateur des Schtroumpfs.

« Ah ouais, a-t-elle fait avec dédain, mais à part eux ? »

Des réactions comme ça j'en ai vu beaucoup. Parfois, on me demandait même ce que j'allais bien pouvoir écrire puisque la Belgique est SI ennuyante.

En apparence, la Belgique a l'air d'un pays ennuyant, mais la réalité est tout autre. La Belgique a été envahie si souvent que les habitants ont tout mis en place pour rendre leur pays aussi inintéressant que possible, et ce, dans l'espoir d'être, à l'avenir, épargnés par les envahisseurs et d'ainsi les inciter à poursuivre leur route vers un endroit plus excitant. La simplicité à la belge n'est qu'apparence et cache un côté bien excentrique.

La vraie face de la Belgique se dessine au fur et à mesure du voyage. Au rez-de-chaussée, à la fenêtre d'un appartement en ruine, des rideaux en dentelle aux allures bien banales arborent en fait un imprimé dinosaure. À la vitrine d'un cabinet dentaire, quatre poupées d'environ 40 centimètres*** de haut en blouse blanche brandissent chacune une paire de fausses dents grandeur nature. Un troupeau d'autruches a pris domicile dans un champ d'épandage et un groupe d'hommes en uniforme militaire d'époque s'approche de l'hôtel, s'arrête, recharge un petit canon et tire, puis continue sa route sans un mot d'explication.

La Grande-Bretagne a toujours eu tendance à s'inspirer des couleurs du Sud. La campagne publicitaire de l'un des meilleurs produits d'exportation belges, la Stella Artois, en témoigne. Depuis des années, les affiches laissent à penser que cette bière est française. Les chargés de campagnes publicitaires à Soho pensent sûrement comme suit : « français = sexy, belge = ennuyeux ».

Personnellement, je pense qu'ils font fausse route. À mon sens, quelqu'un de banal est d'office prévisible et il n'y a pas plus prévisible que les Français et leur amour pour le bon vin, les beaux jours et les vêtements chics. Soyons francs, n'importe qui peut prendre goût à ces choses, il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans. Cependant, il faut faire preuve d'originalité et avoir le flair pour cultiver soigneusement son amour pour les cactus, les canaris et les chicons*, comme le font

les Belges. La musique pop reste la seule chose un peu excentrique qu'ont les Français et encore là, ils se font saper par leurs voisins du nord puisque Johnny Hallyday, la star de la pop française et son style typiquement gaulois, est, comme vous l'aurez deviné, à moitié belge.

Les écrivains britanniques se rendent généralement dans le sud, en Méditerranée, en mer Égée ou dans le Pacifique en quête de chaleur et d'exotisme. J'aurais pu suivre leurs pas, le désert du Karakoum n'est que peu abordé dans la prose anglaise. Cependant, je viens du nord et je crame*** donc facilement. En plus, j'ai un jour rencontré un homme à Murton, dans le comté de Durham, qui s'était rendu à Samarkand, et qui m'a raconté que la bière était dégueulasse.

Quelques précisions sur l'orthographe. La Belgique a trois langues officielles : le flamand (un dialecte du néerlandais), le français et l'allemand. Les villes et les caractéristiques géographiques ont, par conséquent, généralement deux appellations. Dans ce livre, j'utilise le nom employé par les habitants de la région concernée sauf si la ville a une forme anglicisée acceptée (par exemple, Antwerp pour Antwerpen, Brussels pour Bruxelles/Brussel) ou, dans le cas des villes flamandes de Brugge et Ieper, les noms français, Bruges et Ypres, sont tellement connus des lecteurs britanniques que les modifier porterait à confusion.

Je me suis inspiré de nombreux ouvrages qui m'ont apporté savoirs et connaissances. Parmi ceux-ci : l'incroyable roman *Strangers Should Not Whisper* de Jan-Albert Goris, mais aussi, *The Coburgs of Belgium* de Theo Aronson qui raconte l'histoire de la monarchie belge et enfin le merveilleux roman d'Hugo Claus intitulé l*e Chagrin des Belges*. La citation du général de Gaulle est tirée de *Continental Drifts* de Nicholas Fraser et la blague sur le pilote belge de l'ouvrage de Luigi Barzini, *Ces Européens sont impossibles !* Deux œuvres méritent cependant une mention toute particulière, il s'agit de *Good Beer Guide to Belgium and Holland* de Tim Webb et de *Beers*

of Wallonia de John Woods et Keith Rigley. Sans ces ouvrages, mes voyages en Belgique n'auraient pas été aussi amusants, même si je me serai davantage concentré sur le pays en tant que tel.

Sauf rares exceptions, les Belges que j'ai rencontrés au cours de mon voyage ont été amicaux, accueillants et ont fait preuve d'une gentillesse envers les étrangers qui va au-delà des bonnes manières. Je tiens à remercier tout particulièrement Liesbeth, Jules et Jacintha, trois Limbourgeois qui ont été à la hauteur de la réputation d'hospitalité de leur province d'origine.

Enfin, une mention spéciale à mon ami Steve Marshall, dont la passion pour le cyclisme professionnel m'a mené en Belgique et dont… Mais bon, passons à autre chose...

Traduction du chapitre sur Bruxelles

Le lendemain je me suis levé tôt et je suis passé devant les Musées royaux des Beaux-Arts et le Palais de justice, l'un des plus grands bâtiments d'Europe. À l'ère de l'affaire Dutroux, l'imposant bâtiment à l'immense façade fait tache. Un bac à poubelle* représenterait mieux le système judiciaire belge.

Je me suis alors dirigé vers l'endroit que j'ai toujours considéré comme le centre de la ville : Notre-Dame de la Chapelle. René Magritte taxait Bruxelles d'érotique, attrait dont elle ne jouit plus vraiment de nos jours. La ville semble un peu à l'abandon ; elle compte de beaux bâtiments, de beaux quartiers, mais elle a l'air négligée. Des immeubles en piteux état s'étendent un peu partout dans la ville. Derrière la bourse, par exemple, ou encore dans la banlieue chic d'Uccle, les trottoirs des devantures des grandes maisons chics des années 1930 sont abîmés et inégaux et même parfois garnis de pissenlits des plus prolétariens. Je pense que cet air d'abandon,

ce brol*, la ville le doit au fait qu'elle n'appartient réellement à personne. La ville n'est ni wallonne ni flamande, et ce, malgré toutes les revendications flamandes et le fait qu'on y parle en majorité le français. La Commission européenne et sa horde de politiques, d'avocats et de bureaucrates ont ouvert la porte à bons nombres d'expatriés. Les gens viennent, font ce qu'ils ont à faire et s'en vont. Bruxelles c'est comme une maison en location : les locataires la nettoient, la décorent, mais ne dépenseraient pas un franc belge* pour la rénover.

Près de la rue au Buerre, je suis passé près d'une petite taverne grecque dont le menu était obligeamment traduit en anglais. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser que le propriétaire aurait mieux fait de le laisser en grec. « Taramosalata » a quand même l'air plus appétissant que « mousse d'œufs de poisson ». Peu importe les qualités publicitaires du menu, j'ai pris ça comme un signe. Je me suis dirigé vers la Petit rue des Bouchers, j'ai choisi un restaurant au hasard pour manger un bout***. Enfin, un bout… En Belgique, tous les repas sont énormes. Plus tard dans la journée, j'ai cru entendre des tirs, mais c'était en réalité un groupe de touristes d'Oldham venus en autocar qui s'amusaient dans un café du coin.

Les portions sont importantes en Belgique et la bouffe est bonne, mais les Belges ne sont pas fort* bons pour vanter leurs propres mérites. Des siècles de moqueries et d'intimidation de la part de leurs voisins ont eu des conséquences néfastes sur ce peuple. Le Belge moyen est si effacé qu'il ferait passer l'humoriste britannique Michael Palin pour Muhammad Ali. Face à eux, les Canadiens semblent vantards. Cependant, les Flamands comme les Wallons seront fiers d'avancer qu'en Belgique on ne mange jamais mal, chose vraie. Si la France est le cœur gastronomique de l'Europe, la Belgique en est l'estomac.

« Les Français adorent la nourriture », me dit un jour un homme corpulent qui mangeait une grande assiette de porc rôti à la broche, de chicons* gratinés et de pain de seigle au cumin dans le jardin d'un café sur la Lys, près de Gand, « mais les Belges adorent manger », chose que j'ai pu constater tant en Flandre comme en Wallonie. Il suffit de peu de Belges pour bloquer un trottoir dans les petites villes, où de costauds bourgeois d'âge moyen errent sur la route, convaincus qu'aucun conducteur n'oserait les renverser par peur du sinistre total.

Lorsque je suis arrivé au square Montgomery une heure plus tard, j'ai vu passer nombre de bus et de trams se dirigeant dans toutes les directions, mais aucun signe du tram 44 se rendant à Tongres. J'ai attendu à l'arrêt, émerveillé encore une fois par le panneau lumineux qui indiquait la direction du bus. La ville de Bruxelles a été déclarée officiellement bilingue en 1966, et ce, même si la grande majorité de ses habitants ont pour langue maternelle le français. Ce bilinguisme fait office de geste de conciliation envers les militants flamands qui avançaient, à qui voulait l'entendre, que Bruxelles était une ville flamande (comme ils s'exprimaient en flamand presque qu'aucun **Brusselaire ne les comprenait). Par conséquent, tous les noms de rues, les panneaux, incluant ceux des transports, sont dans les deux langues. Un problème survient cependant : quel nom doit apparaître en premier, le flamand ou le français ? La compagnie de bus a évité tout malentendu en utilisant des panneaux pivotants. Ainsi, personne n'est premier ni dernier et problème réglé.

Ces panneaux pivotants nous rappellent les difficultés auxquelles fait face un pays bilingue divisé en trois zones linguistiques, mais dont la capitale est bilingue et bordée de plusieurs communes à facilités où vivent des « minorités linguistiques protégées ». La situation géographique d'Eupen, région germanophone, isolée à l'est, épargne les pauvres contrôleurs de train qui ont clairement du pain sur la planche. En plus de leurs tâches habituelles, ils doivent

également faire attention aux frontières linguistiques lors des trajets et faire leurs annonces en fonction. Prenons par exemple le trajet d'environ 112 km reliant Bruxelles à Courtrai, lors du départ, l'annonce de la destination se fait en français et en néerlandais, Kortrijk et Courtrai, puis en Brabant flamand, l'annonce se limite à Kortrijk, près du Hainaut à Courtrai et en Flandre-Orientale à Kortrijk. Je n'ai jamais su ce qu'il se passait si les contrôleurs se trompaient, mais il y a assez de fanatiques de la langue en Belgique pour imaginer qu'au moins un voyageur aurait adressé une plainte écrite à l'encre verte sur du papier ligné commençant par « en quatre-vingt-cinq ans de vie en tant que... » au siège de la SNCFB (ou, comme l'appellent les Flamands qui ne souffrent pas des circonlocutions baroques du français, le BS).

J'attendais toujours au square Montgomery (Montgomeryplein). Aucun tram pour Tongres ne pointait le bout de son nez. Au bout d'une demi-heure, un chauffeur de tram venant en sens inverse s'est arrêté et s'est adressé à moi en anglais, je ne sais pas comment il a su que j'étais anglophone, mais ça fait du bien. Comme je suis grand et blond, les gens pensent souvent que je suis Allemand, même les natifs. D'ailleurs, peu importe où que je sois en Allemagne, des locaux m'accostent pour me demander leur chemin ou des explications. Un jour, je me promenais à Cologne le long d'une rue commerçante bondée et au moins une personne m'interpellait tous les deux mètres soit pour me demander où étaient l'hôpital, les bureaux gouvernementaux ou encore pour demander de l'aide avec les machines à boissons. Un ami tchèque exilé en Allemagne m'a même dit au bout de six interpellations : « Ils te prennent pour l'*Übermensch*, Harry. Si tu restes quelques jours de plus ils t'éliront comme chancelier. » J'ose imaginer qu'il plaisantait, mais je garde ce choix de carrière à l'esprit.

« Qu'attendez-vous ? » m'a crié le chauffeur.

« Le tram 44. »

« Il ne part pas d'ici ».

« Mais… il est écrit 44 sur le panneau ».

« Oui, mais le panneau indique également qu'il faut descendre le prendre au sous-sol. » Le panneau n'était évidemment pas dans une langue que je comprenais.

« Je suis passé devant vous deux fois aujourd'hui », dit alors le chauffeur. « Quand je vous ai vu pour la deuxième fois, j'ai compris que quelque chose clochait ». Au-delà de son accent, son ton sérieux m'a fait comprendre qu'il était Flamand. Je l'ai remercié. « Si vous ne m'aviez pas prévenu, je serais resté ici toute la journée. » « Non, je ne crois pas », dit-il. J'appréciais quand même qu'il ne remette pas en doute mes capacités d'initiative.

Le tram longeait la Forêt de Soignes (ou le Zoniēnwoud) dans un bruit métallique. Le soleil brillait, le ciel était d'un beau bleu Alechinsky, les nouvelles feuilles des hêtres et des bouleaux étaient d'un vert citron vif et l'air parfumé par cette odeur humide et aigre rappelait le printemps ou le besoin de changer de sous-vêtements. Samuel Johnson, auteur, essayiste et traducteur britannique aussi connu sous le nom de Dr Johnson a dit un jour que l'idée qu'il se faisait du bonheur était un voyage dans une calèche rapide la nuit en compagnie d'une belle femme (bien que j'aie si ça tombe* transposé deux adjectifs dans cette phrase). Je ne m'y connais pas beaucoup dans ce domaine, je ne peux donc pas vraiment m'avancer, mais j'ai le sentiment que voyager dans un tramway rapide à travers la forêt obscure par une journée ensoleillée dans une ville où l'on n'est jamais à plus de quatre cents mètres d'un bon repas et d'une bière qui peut vous monter à la tête en trente secondes, se rapproche de cette vision du bonheur.

Le tram s'est arrêté à Tongres et je me suis alors rendu au Musée Royal de l'Afrique centrale (ou Koninklijk Museum voor… bon, j'en ai marre de mettre chaque fois les deux noms) à la coupole majestueuse. Le musée a été inauguré en 1910 afin d'abriter les trésors ouest-africains du roi Léopold II. Le monarque belge était un grand collectionneur. Il a rapporté quelques souvenirs lors de sa visite à l'exposition parisienne de 1900. Certains se seraient si ça tombe* contentés d'un essuie* de la tour Eiffel et d'un jeu de pétanque. Léopold, lui, a opté pour un pavillon chinois et une pagode japonaise. La collection sur l'ouest de l'Afrique, à en juger par ses standards, est exceptionnelle. Le bâtiment qui abrite cette collection a été construit spécialement pour l'occasion. Le projet original devait également comprendre un Musée oriental, une école pour les administrateurs coloniaux, une salle de concert et, Belgique oblige, un grand restaurant, mais seul le bâtiment abritant la collection a vu le jour.

Quand mon père était âgé d'environ douze ans, il s'est rendu en train de Middlesbrough à Whitby avec un ami pour visiter le petit musée de la ville. Jusque dans les années 1970, la plupart des musées, incluant celui de Whitby, abritaient une collection hétéroclite de papillons de nuit, de poissons-globes en bocal, d'armes blanches en provenance du monde entier, d'œufs et d'animaux morts. Mon père et son ami avaient été particulièrement intrigués par des oiseaux empaillés entreposés dans une vitrine sans étiquette. Ils avaient demandé à un préposé qui louchait de quelle sorte d'oiseaux il s'agissait.

L'homme s'avança en traînant des pieds et dit avec un accent du nord prononcé : « Bon... vous savez qu'il y a des falaises au sud ? » Mon père et son ami acquiescèrent alors. « Bien » dit l'homme « Il y a des petits oiseaux bruns qui tournent en rond au-dessus de ces falaises ». Il baissa la voix, se pencha vers eux, regarda de tous les côtés, puis dit à voix basse : « Nous les appelons... les charognards », et il s'éloigna d'un pas furtif.

Je pense que le gardien de charognards du musée de Whitby se serait plutôt senti à l'aise au Musée royal de l'Afrique centrale de Tongres. Le musée, de la porte*, a des allures et les dimensions d'un palais de Louis XV. L'intérieur est tellement démodé qu'il constitue à lui seul une pièce du musée. Les pas résonnent dans les longs couloirs au haut toit, on longe des murs de marbre couverts de lances, d'épées, de boucliers, de masques en acajou peints et d'objets mystérieux qui peuvent faire office d'instruments à vent ou d'étuis péniens, ou si ça tombe* les deux si leur propriétaire est chanceux. Au musée se trouvent également une gigantesque pirogue faite d'un grand arbre évidé, une exposition sur le mode de vie des pygmées, des papillons multicolores, des scarabées de la taille d'un chausson de bébé, des nids d'oiseaux rococo et une collection de mammifères empaillés qui témoigne d'un carnage à grande échelle.

Léopold a ordonné au conservateur du musée en matière de faune de se rendre au Congo belge, afin de tuer le plus de spécimens possibles et de ramener les carcasses à Tongres. C'était une mission pour un Noé sanguinaire. Les objets exposés sont de tailles diverses, il y a des acariens, mais aussi des éléphants, des puces et des buffles d'eau. Depuis un ersatz au milieu de la jungle, une grande famille de gorilles au regard vitreux fixe les visiteurs, alors qu'une armée de fourmis travaille sur un projet de construction qu'elle ne terminera jamais.

Ces animaux morts rendent honneur, à bien des égards, à Léopold II. En effet, Léopold II est le détenteur avec aisance du titre de Bâtard royal suprême du XIXe siècle bien que nombre de monarques se disputent ce titre. L'impératrice Augusta d'Allemagne le trouvait si répugnant moralement, qu'après ses visites, elle prenait la précaution de faire exorciser les appartements de l'État par son aumônier ; et lorsque la fille aînée de Léopold II, Louise, est internée dans une maison de fous autrichienne, la première réaction du roi est d'écrire au gardien de « surveiller de

près cette folle ». L'opinion publique l'indifférait tellement que lorsqu'il est accusé au tribunal à Londres pour prostitution infantile, il ne prend même pas la peine de nier les faits.

Léopold était infâme, il exploita ce talent pendant trente ans durant lesquelles il essaya de s'approprier le territoire africain qui allait devenir le Congo belge et d'approvisionner en trésors naturels le Musée royal de l'Afrique centrale.

Dans sa jeunesse, le prince Léopold a beaucoup voyagé. Il s'est vite rendu compte que les possessions d'outre-mer étaient indispensables, du moins, pour remplir son portefeuille. Il s'est attelé à la tâche dès 1860, date à laquelle il envoya au ministre belge des Finances, lors d'un voyage à Athènes, un subtil cadeau sous la forme d'un morceau de marbre grec antique sur lequel était inscrit le subtil message « La Belgique a besoin d'une colonie ».

Peu importe le fond de sa pensée, Léopold avait hérité de son père le sens de la diplomatie et de la dissimulation. Il savait que s'approprier un morceau d'Afrique ou d'Asie lui causerait des ennuis avec la Grande-Bretagne et la France qui considéraient plutôt ce genre de comportement comme étant exclusivement leur.

En 1876, Léopold convoque donc à Bruxelles une réunion d'explorateurs, de philanthropes et d'hommes d'Église. Il avance alors, devant l'assemblée, d'un ton si hypocrite qu'il aurait fait rougir les joues mal rasées de Richard Nixon, qu'il était profondément inquiet pour le sort de l'Afrique puisque les esclavagistes arabes rôdaient encore dans le bassin du Congo. Les pauvres indigènes, ces barbares, vivaient dans la peur, la misère et l'ignorance. Léopold voulait mettre fin à la servitude en apportant à ces gens tristes et ignorants les bienfaits de la civilisation et de la parole de Dieu. Certains cyniques avanceraient qu'il essayait de construire un empire. Rien n'est

plus faux, car comme il avançait si bien « si la Belgique est petite, elle est heureuse et satisfaite de son sort ; je n'ai d'autre ambition que de la bien servir. »

Au lieu de rétorquer que tous les chefs d'État tiennent le même discours, les délégués, touchés par le discours de Léopold, adhérèrent à l'idée de créer l'Association Internationale Africaine (AIA) et, puisque Léopold était le fondateur de cet organisme à but humanitaire, ils le nommèrent volontiers président.

Durant les deux années qui suivront la création de l'AIA, Léopold ne fera absolument rien. Les autres membres, las de son inaction, perdent petit à petit leur intérêt pour l'association et finiront même par la jeter aux oubliettes. Léopold dissout alors l'AIA et crée une nouvelle organisation appelée l'Association internationale du Congo, AIC. L'AIC avait le même drapeau que l'AIA et nombre de ses objectifs étaient les mêmes ; les gens les considéraient comme une seule et même organisation et c'est ce que Léopold désirait. Bien que l'AIA et l'AIC partagent de nombreuses similitudes, il existe une différence majeure entre les deux associations : Léopold contrôlait totalement l'AIC puisqu'il en était l'unique membre.

L'une des premières choses que fera Léopold à la tête de l'AIC sera d'envoyer l'explorateur Henry Morton Stanley en Afrique de l'Ouest. Les instructions que Léopold donnera au sauveteur de Livingstone démontreront que le roi des Belges savait maîtriser les relations publiques quand il le voulait. Léopold avait été fort* clair : Stanley ne devait, en aucun cas, fonder une colonie ! Sa tâche consistait plutôt à réunir des États africains indépendants dans une fédération de républiques noires libres sous la protection et la bienveillance de l'AIC. Stanley a mené à bien sa tâche, avec minutie et détermination comme à son habitude, avec diplomatie et brutalité, verroterie et balles. Les chefs africains de tout le bassin du Congo renonceront bientôt à leur indépendance et

tomberont sous le joug d'une organisation au drapeau bleu et jaune et dont le siège se trouvait à Bruxelles. Les eurosceptiques voudront si ça tombe* s'arrêter un moment sur ce moment historique.

Après avoir établi sa non-colonie, Léopold s'est attelé à la reconnaissance internationale de celle-ci. Comme les autres puissances européennes se méfiaient de plus en plus des motivations de Léopold ; il s'est tourné vers les États-Unis, où les politiciens de l'époque faisaient preuve de beaucoup moins de méfiance. Le président Chester Alan Arthur, nouvellement investi après l'assassinat de James Garfield, était un baptiste convaincu. Le discours de Léopold sur le travail missionnaire et la guerre contre l'esclavage humain le séduira bientôt. Chester Alan Arthur accordera alors son soutien inconditionnel au monarque belge et reconnaîtra les « États indépendants » de cette confédération « neutre ». (Par la suite, les dirigeants américains se montreront moins favorables aux idées de Léopold. Lorsque quelqu'un suggérera à Théodore Roosevelt d'inviter le roi de Belgique à l'Exposition de Saint Louis, il tapera du poing sur la table en s'écriant : « Nous ne voulons pas de lui ! C'est un vieux crapuleux ! »).

En 1884, les autres grandes puissances s'étaient désormais alignées sur les États-Unis et reconnaissaient l'existence de cette nouvelle nation. En guise de remerciement pour la confiance qu'Arthur, Bismarck et les autres lui avaient accordée, Léopold attendra un an avant de révéler sa véritable intention de s'autoproclamer roi de l'État indépendant du Congo et par conséquent, seul maître de 1 500 000 kilomètres carrés*** d'Afrique.

D'une certaine manière, Léopold n'avait pas menti au sujet de ses intentions. Le gouvernement belge ayant refusé d'avoir quoi que ce soit à avoir avec le Congo, ce n'était donc pas, à proprement parler, une colonie, mais plutôt une extension des domaines royaux de Laeken.

Léopold s'emparait d'une zone huit fois plus grande que son propre pays par diverses entourloupes* et une manipulation du langage qui ferait le bonheur d'un doreur d'image de nos jours. Mais ce n'est pas tout. Il a également ordonné une expédition militaire vers l'est, jusqu'au Nil, afin d'étendre son territoire.

Une floche* unique en son genre surviendra alors. Léopold contacta le Premier ministre anglais de l'époque, Lord Salisbury afin de lui demander s'il savait* persuader le khédive d'Égypte de lui prêter le Soudan pour un temps. En échange, Léopold autoriserait les Britanniques à utiliser le peuple soudanais pour former une armée avec laquelle ils annexeraient la Chine. Salisbury ne savait pas trop comment réagir, mais, pour la reine Victoria, cousine de Léopold, c'était clair comme de l'eau de roche : le roi de Belgique n'était plus tout juste. (Victoria n'avait jamais beaucoup aimé Léopold. Lorsqu'il était plus jeune, elle l'avait taxé « d'aussi inapte, oisif et peu prometteur que puisse l'être un héritier de la couronne ». Cette idée était si ça tombe renforcée par le soulagement euphorique de trouver quelqu'un de pire que son propre fils, Édouard, un homme qui partageait certains de ses vices avec Léopold).

La folie semblait hanter la famille royale belge de l'époque, la fille de Léopold était également malade ; sa sœur Charlotte, veuve de l'empereur Maximilien du Mexique, avait elle aussi été internée pour des raisons de santé mentale. Pendant un certain temps, elle a résidé dans un palais à Tervueren, mais celui-ci brûlera dans un incendie avant qu'elle soit transférée dans un château fort de plaine à Bouchout. Léopold, fidèle à lui-même, ne lui rendra jamais visite. Les problèmes de Léopold étaient cependant bien plus financiers que mentaux. Et exploiter les richesses de son nouveau royaume s'avérait hors de sa portée alors que le roi avait déjà bel et bien coupé dans le budget. En effet, il avait enlevé un plat du menu du dîner* royal.

Afin de récolter l'argent nécessaire à la réalisation de ses projets, Léopold persuadera le gouvernement belge de lui octroyer un prêt jusqu'à sa mort. En échange, il léguerait au peuple belge le Congo, ou une somme égale à celle qui lui aurait été prêtée. Il a donc hypothéqué pour un demi-million de francs une vaste étendue de terre en guise de garantie pour le prêt du gouvernement à une banque d'Anvers. L'illégalité de la chose ne semblait pas du tout déranger Léopold. Quand il ne sera pas à même de remettre* le prêt effectué à la banque d'Anvers, il demandera alors au gouvernement belge de rembourser ledit prêt avec pour seul et unique argument que si le prêt n'était pas remboursé la nation perdrait une grande partie de son héritage. Le gouvernement cédera et octroiera à Léopold l'argent nécessaire au remboursement de sa dette. Léopold demandera ensuite 150 000 francs supplémentaires, ainsi, cela lui éviterait de devoir redemander des sous à l'avenir.

Tout laisse à penser que cette histoire fait de Léopold un escroc et un charlatan. Il a cependant fait bien pire niveau escroquerie. Il s'est avéré plus tard que le prêt de la banque d'Anvers n'existait pas. Léopold l'avait simplement inventé pour soutirer plus d'argent au Trésor belge.

Léopold, le cul dans le beurre*, se penche alors sur le Congo. Après nombre de batailles, les askaris dirigés par la Belgique se mesurent contre* les trafiquants d'esclaves arabes et swahilis jusque-là au pouvoir en Afrique de l'Ouest et les renversent. La nouvelle est accueillie avec joie à travers le globe et le roi belge est salué comme l'un des grands humanitaires de l'époque. Léopold célèbre à sa manière en imposant les Congolais. Ceux-ci n'avaient pas d'argent, mais Léopold leur a généreusement permis de payer le nouvel impôt en travaillant pour lui à la collecte de quotas de caoutchouc et d'ivoire. Les quotas étaient fixés de manière arbitraire ; les Congolais travaillaient

pour le monarque belge à temps plein et sans solde. Bref, un type d'esclavage a vite remplacé un autre.

Léopold, à la fin de sa cinquantaine, se rend compte qu'il ne lui reste que quelques années pour tirer le maximum du Congo et met en place des mesures encore plus drastiques. Les quotas augmenteront alors. Les membres des tribus travaillent jusqu'à leur décès. Les villages qui ne peuvent satisfaire le roi sont rasés, les villageois massacrés. Les gardes forestiers entreposent les mains des victimes dans des paniers et les apportent aux agents de Léopold en guise de preuve de châtiment. C'était, selon les mots de Joseph Conrad, « la plus infâme ruée sur un butin n'ayant jamais défiguré la conscience humaine ».

J'arpente les couloirs du musée et je fixe les costumes de danse rwandais et les masques d'initiation kakunga. Je croyais être seul même si j'entendais de la pop européenne de provenance inconnue. Le mélange de sculptures tribales, reptiles en bocal et chanson de Patrick Hernandez « Born To Be Alive » me fait avoir la clope*. Avant que je ne tombe en dépression comme Kurtz et que je devienne totalement Belge, je croise un père et son jeune fils au milieu d'une collection de papillons de nuit poussiéreux aux ailes de la taille de celles d'un merle, de frondes de fougères qui ont l'air d'antennes et dont la couleur brun et noir a sûrement inspiré les créateurs des meubles en tissus belges.

J'ai décidé de suivre l'homme et le garçon, j'étais heureux d'avoir un semblant de compagnie. La joie du garçon atteint alors son paroxysme lorsqu'il se laisse glisser sur le sol en pierre polie des longues galeries. La glissade est un art ancestral chez les garçons. Le père, quant à lui, démontrait, à mon goût, un peu trop d'intérêt pour les ténias en bouteille.

Nous nous éloignions des douze millions d'insectes du musée et nous entrions dans une autre salle consacrée aux expéditions exploratoires et militaires au Congo. Des drapeaux mahdistes volés étaient au plafond, des tableaux victoriens où des soldats congolais repoussent les attaques de la féroce armée privée du marchand d'esclaves Tipoo Tib étaient exposés, ainsi qu'une malle à voile en piteux état qui aurait appartenu au Dr Livingstone. Sur l'un des murs se trouvait une plaque commémorative où sont inscrits les noms des Belges tombés pour l'État libre du Congo au cours des premières années. Cependant, aucune liste commémorative des Congolais décédés n'a été dressée. Même dans un bâtiment de cette envergure il y a des contraintes d'espace. De 1896 à 1906, les activités du roi Léopold II au Congo lui ont permis d'obtenir un bénéfice net de trois millions de livres sterling, soit un peu moins d'une livre pour chaque vie africaine.

Je suis retourné au terminus et j'ai acheté une canette de bière dans un distributeur automatique, car c'était quelque chose de nouveau pour moi, et j'ai repris le tram 44 pour rentrer à Bruxelles. Il faisait encore jour et j'ai décidé de marcher du square Montgomery jusqu'au centre-ville en passant par une institution vraiment unique en son genre, le musée Wiertz.

Le peintre Antoine Wiertz est né à Dinant. Il aimait se comparer à Rubens et Michel-Ange, même si en réalité son style se rapproche plus de William McGonagall[8]. Son travail est vraiment merdique. Ses toiles sont grandes, bizarres, de mauvaises factures, et proposent souvent un message si évident qu'il aurait été plus simple et certainement plus esthétique de l'imprimer sur un T-shirt. Un exemple : une femme voluptueuse et nue, « La Belle Rosine » fixe du regard un squelette, « La Belle Rosine », la beauté et la vie tout fini par s'effacer.

[8] Poète écossais considéré comme l'un des pires de la langue anglaise.

Wierts compensait son manque de talent par son ego. Il se prenait pour un dieu de la peinture. On se demande comment cette idée lui était venue à l'esprit, mais il y croyait tellement qu'il a fini par en convaincre d'autres. Les membres du gouvernement belge, par exemple, qui, dans les années 1850, ont accepté de lui bâtir un studio dans le centre de Bruxelles, près de la rue Vautier, et ce, aux frais de l'État. Wiertz acceptera en échange de généreusement léguer l'atelier et une sélection de ses œuvres à la Belgique. Il n'y a aucune preuve existante que la nation belge ait célébré ce legs dans les rues.

L'atelier, devenu musée, est immense et il se devait de l'être. Wiertz avait tendance à tomber dans le gigantisme et c'était compréhensible. Comme l'un de ses partisans avance avec émoi : « Il n'y a aucune surface assez grande pour contenir son génie ». C'était, rappelons-le, à l'époque où le timbre-poste n'existait pas.

Non loin du musée Wiertz se trouve l'édicule Lambeaux, un autre attrait particulier de Bruxelles. Le pavillon, conçu par Victor Horta, héberge quelques sculptures de Jef Lambeaux, originaire d'Anvers. La sculpture intitulée « les Passions humaines » ne porte pas vraiment bien son nom. Même si personne n'a trouvé l'œuvre érotique, il faut reconnaître que les personnages masculins ne semblent absolument pas excités.

Dans *Waterloo to the Peninsula*, George Augustus Salas écrit: 'Je n'ai jamais vu autant de chiens dans un seul et même endroit [Bruxelles]. Ils abondent '. C'était en 1867. Cent trente ans plus tard, ils n'abondent plus, mais on trouve cependant une trace de leur présence partout où on va sous une forme spiralée et puante. Presque tous ceux qui se rendent à Bruxelles se sentent obligés de le mentionner. Cependant, le phénomène n'inquiète pas spécialement les Brusselaires**. Leur indifférence est telle qu'on finit par presque penser qu'ils en sont fiers, que

pour eux un tas puant de merdes canines sur une dalle* de pavé, aussi peu attrayant soit-il, représente un symbole de statut social, un peu comme les nobles médiévaux avec leur bedaine et leur goutte.

Alors que je me dirigeais prudemment vers la Petite ceinture une seule chose me chiffonnait. Je n'avais jamais vu autant de chiens différents à Bruxelles, des vieux bichons frisés, des yorkshire-terriers, et de temps en temps même des schnauzers géants. Un jour, dans un bar près de la Colonne du Congrès, j'ai rencontré un épagneul noir et son propriétaire qui le décrivait comme un « chien à fromage », j'ai demandé pourquoi lorsque le chien essaya de voler du museau un morceau de Herve dans mon assiette. Je n'avais jamais pensé à la quantité et à la diversité de chiens nécessaires à la production d'une quantité si grande de merde. Ils devaient bien se cacher quelque part.

Ce n'était si ça tombe* pas le fin fond de l'histoire. Les chiens étaient peut-être acheminés par trains spéciaux jusque dans le centre de Bruxelles en stoemeling**. Les autorités municipales ont essayé pendant des années que les visiteurs s'intéressent aux nombreux points d'attraits de la ville. Cependant, admirer l'architecture de type art nouveau alors que vous savez, qu'à la moindre distraction, vous pouvez vous trébucher* sur une tâche noir foncé n'est pas mince affaire (les Brusselaires** ne sont pas sujets à ce genre de problème puisqu'ils y sont confrontés dès leur plus jeune âge ; ils anticipent et esquivent le danger comme des chauves-souris munies de leur radar). Au fil des années, la merde de chien a si ça tombe* été tellement associée dans l'esprit collectif à la ville de Bruxelles que les deux éléments sont désormais aussi indissociables dans la conscience globale que Venise et ses canaux, New York et ses gratte-ciels ; Milton Keynes[9] et cette étrange

[9] Ville britannique née d'une loi votée par le Parlement britannique en 1967.

sensation de ne pas exister. Avec la diminution progressive de la population canine de Bruxelles, les conseillers municipaux sont si ça tombe* confrontés à la sinistre possibilité de dire adieu à leur symbole le plus important et le plus reconnu à l'international. Éviter une crise en inventant un nouveau symbole, l'Atomium, pour remplacer les canins s'est soldé par un échec. (Comment l'Atomium aurait-il même pu y arriver ? Imaginez si les Néerlandais essayaient de remplacer leur sabot par un gigantesque modèle d'atomes. C'est peine perdue), les Brusselaires** ont dû alors se tourner vers les campagnes avoisinantes. La campagne qui entoure Bruxelles, francophone est, bien sûr, exclusivement flamande. Les négociations ont été longues et compliquées, parfois même pénibles, mais les deux parties ont fini par se mettre d'accord. Bruxelles a pu donc emprunter quelques chiens à la Flandre et les Flamands, quant à eux, ont obtenu la mise en place de panneaux de signalisation dans leur langue dans la capitale.

Le Mort Subite est l'un de mes bars préférés. Le plafond est taché de nicotine, les prix sont inscrits sur les miroirs aux murs, la serveuse, d'âge moyen, ressemble à Jeanne Moreau, la clientèle est intense : les clients fument comme des pompiers et semblent croire encore que le capitalisme peut être renversé en afonnant comme des malades* et en discutant avec animation de l'abstraction gestuelle. Et, à ma connaissance, c'est le seul bar au monde à avoir jamais inspiré un ballet (de Maurice Béjart).

Je commande un verre de faro que je fixe longuement, j'essaie de donner l'impression d'être un homme qui consacre ses journées à déconstruire les concepts bourgeois de beauté et non à formuler des hypothèses sur les origines des crottes de chien de la ville.

Je pensais toujours à Léopold en ce moment. Une partie de moi refusait toujours de le blâmer même si son comportement justifiait totalement ma haine. J'éprouvais une certaine

affection pour ce vieux lâche impitoyable. Léopold II, comme beaucoup d'autres hommes amoraux, avait un côté séduisant. Son indifférence totale face aux sentiments d'autrui était pour lui une libération que, c'est bon que*, la plupart d'entre nous ne connaîtra jamais, elle donna même lieu à des situations comiques. Par exemple, lorsque, lors d'une tentative d'assassinat, la balle l'évite de justesse et se loge dans un fidèle serviteur qui en mourra, le roi renifle et dit : « Mon Dieu, qui aurait pu penser que cet inutile aurait pu attiser la haine de quelqu'un de cette façon ». En outre, lorsque l'évêque d'Ostende mentionne à Sa Majesté sa sordide vie privée : « On me dit que vous avez des maitresses ». Léopold sourit et retoque : « On me dit pareil de vous, Votre Grâce. Mais, bien sûr, je choisis de ne pas y croire ».

Le moment le plus mémorable est sûrement quand on lui demande comment il garde toute sa tête lors des crises. Léopold rétorque : « Si vous survivez à l'hymne national belge, vous survivez à tout ».

Cet esprit sauvage ne justifie en aucun cas tous les crimes effroyables orchestrés par Léopold, mais d'autres salauds d'envergure n'avaient pas ce genre d'humour. Citons par exemple, Adolf Hitler, Josef Staline, Pol Pot et le type responsable de la crotte de chien sous la semelle droite de ma chaussure qui répandait en ce moment des fumées intempestives à travers le Mort Subite.

Traduction du chapitre sur Liège

Je m'étais rendu à Liège une seule fois dans ma vie, un dimanche matin à la mi-avril. La gare était déserte, le seul signe de vie humaine était le crépitement provenant d'un haut-parleur du quai où résonnaient les grands classiques du piano. Avec Steve, nous étions venus assister au

départ de la plus grande course cycliste de Wallonie, le Liège-Bastogne-Liège, organisée par le club au nom étrange, le RC Pesant Club Liégeois.

À l'extérieur de la gare, plusieurs locaux, parmi ceux-ci l'homme de l'Office du tourisme, quelques chauffeurs de tramway ainsi qu'un balayeur de rue nous ont dit de nous diriger vers l'Opéra, mais la course ne passait pas par là. Nous sommes restés à la gare un bon moment, jusqu'à ce qu'une voiture de l'équipe Gewiss-Ballan passe comme un éclair sous nos yeux. Nous avons essayé de la suivre, sans succès. Une voiture de l'équipe Mercatone Uno accompagnée de six coureurs est ensuite passée en haut de la rue que nous venions de quitter. Elle se dirigeait vers l'est. Nous l'avons suivie. Soudain, un groupe de cyclistes de l'équipe Lotto-Soudal ainsi qu'un groupe de l'équipe Mapei sont apparus au coin de la rue, ils se dirigeaient vers nous en direction du sud. Et ça a continué ainsi pendant un bon moment. Après quatre ou cinq autres tentatives infructueuses de poursuite de cyclistes en cavale, nous nous sommes rendu compte que nous n'étions plus seuls. Nous avions été rejoints par un couple d'Allemands, un père néerlandais accompagné de ses deux fils, un quatuor d'Italiens, ainsi qu'un Australien seul au monde, tous à la recherche de la ligne de départ qui semblaient suivre notre stratégie. Telle une force multinationale, nous avons poursuivi notre chemin avec détermination comme une troupe de spectacles qui reconstituerait la Croisade populaire, sans grand espoir. Les autres ont fini par nous fausser chemin, si ça tombe*, violés ou assassinés par des Vénitiens sans scrupules ; quant à nous, nous avons complètement abandonné la course, à la place, nous sommes allés déjeuner*.

Nous avons trouvé une boulangerie, acheté beaucoup de gougouilles** puis nous sommes allés dans le petit parc de la rue Fabry. Le soleil brillait, la journée était chaude, Liège silencieuse ; on n'entendait que le lointain carillon de cloches d'église ainsi qu'une grive musicienne qui gazouillait sa chanson d'amour au milieu de la tonnelle rougissante d'un cerisier voisin. Assis sur

un banc, nous avons ouvert nos sachets* de friandises. Une odeur de pâtisserie fraîche, de vanille, de cacao parfumait l'atmosphère. Nous n'avions à peine eu le temps d'apprécier la qualité de notre existence qu'une Citroën blanche apparaît alors, s'arrête net à dix mètres de nous. La porte du passager s'ouvre, un Berger belge Groenendael saute hors de* la voiture, se met à déféquer sans même avoir reniflé le sol. Trente secondes plus tard, le chien noir hirsute, allégé de quelques kilos, saute à nouveau dans la voiture qui repart aussi vite.

Nous nous sommes regardés. Avant même que nous n'ayons pu prononcer le moindre petit mot, une Fiat s'est arrêtée de l'autre côté de la route, nous avons revécu la même scène, cette fois-ci avec un caniche blanc en vedette. La scène s'est répétée maintes et maintes fois, avec comme acteur principal un doberman ou un fox-terrier, un berger allemand ou même une fois un barzoï qui a jailli avec agilité d'une Renault Clio immatriculée en France. Bientôt, le parc, vierge à notre arrivée, à l'exception de la rosée, était parsemé de petites crottes de chien. Si la scène vous dégoûte, imaginez-vous que nous étions en train de manger un pain au chocolat tout chaud.

Lors de cette visite à Liège, j'étais descendu du train à la gare des Guillemins. Cette fois-ci, sans raison apparente, je suis descendu à la gare du Palais, en plein cœur de la ville. Il faisait chaud (trop chaud pour Catherine ou Maisie, qui avaient préféré une piscine dans la campagne limbourgeoise avec un accès illimité aux glaces, au cœur industriel, mais délabré, de la Wallonie) j'ai marché jusqu'au palais des princes-évêques. Les Liégeois avaient choisi de combler l'immense espace ouvert situé devant le palais du XVIIe siècle avec nombre d'arrêts de bus, de tramways ainsi qu'un vaste parking*** ; ce geste faisait presque office de provocation socialiste envers leurs anciens dirigeants. Les révolutionnaires français ont expulsé le dernier prince-évêque de Liège. Si jamais les princes évêques revenaient à la vie, ils chercheraient sans doute un endroit avec une vue bien plus belle, mais l'endroit est idéalement situé pour accueillir un Inno*.

Les princes-évêques ont détenu le pouvoir religieux ou séculier à Liège de 900 après J.-C. jusqu'à l'arrivée des Français en 1794. Pendant cette période, ils se sont mesuré contre* les envahisseurs bourguignons, espagnols, mais également autrichiens, ce qui développera chez les Liégeois un sentiment d'identité régionale profond, unique, qui perdure encore de nos jours.

Les soulèvements à Paris mettront au jour le côté radical des Liégeois. La ville a été la première hors de France à soutenir la Révolution, depuis lors, Liège est considérée comme un bastion du militantisme libéral, gauchiste et parfois même sanguinaire. Par exemple, après la rébellion de 1830 contre les Néerlandais, les Liégeois, sous la direction de Jean-Joseph Charlier dit « Jambe de Bois », ont marché vers l'ouest pour soutenir les Brusselaires**. C'est ainsi que la Belgique est devenue indépendante. Liège a également été l'épicentre des émeutes sur les conditions de travail de 1886 durant lesquelles 24 manifestants ont été abattus par l'armée belge ; ces émeutes mèneront à la grève générale de 1893 qui aboutira à son tour à l'adoption du suffrage universel masculin. De 1945 à 1950, les socialistes, les communistes liégeois ont joué un rôle de premier plan dans la campagne qui donnera lieu à l'abdication du roi Léopold III, mais qui manquera aussi de diviser la Belgique en deux. En 1961, une série de violents affrontements entre des manifestants et la police donnera plus d'autonomie à la Wallonie ainsi qu'à la Flandre.

Les Liégeois sont aussi fiers de leur désobéissance que de leur légendaire joie de vivre. Cependant, un homme ouvert d'esprit qui défend les droits de l'homme est l'ennemi d'un autre ; en outre, les Liégeois n'ont pas toujours fort* bonne réputation en Flandre. Les Liégeois sont souvent taxés d'irresponsables et de bizarres. Par ailleurs, des accusations de transactions douteuses entre politiciens socialistes locaux sont souvent formulées. Comparer deux pays est

souvent trompeur et inutile, mais dans ce cas, il n'est pas djoum-djoum** d'avancer que les Liégeois sont les Liverpuldiens belges.

Le Musée de la Vie wallonne était désert. J'étais le seul visiteur, probablement parce que j'étais le seul assez tenace à avoir trouvé l'entrée parmi tous les échafaudages et le brol* des travaux. C'était un problème récurrent en Belgique. Tout le pays semblait en rénovation. À Tournai, toute la Grand-Place avait été mise sens dessus dessous, à Furnes, les rues menant à la place du marché se résumaient à des ravins mélangeant sable et boue, à Gand, la Graslei n'était qu'un tas de pavés. On aurait dit que la Belgique se préparait constamment à la visite de beaux-parents fortunés qui pensaient si ça tombe* lui léguer une part de leur fortune. (Le système de la parité fédérale en matière de travaux publics n'est pas sans aggraver la situation. Lorsque 100 km de route sont refaits en Flandre, 100 km de route doivent également l'être en Wallonie, que ce soit nécessaire ou non).

Une certaine confusion régnait quant à la fermeture du Musée de la Vie wallonne pour le dîner* : un panneau sur la porte d'entrée indiquait que le Musée fermait sur le temps de midi**, mais les heures avaient été raturées avec un bic* ; j'ai donc forcé l'entrée. Derrière le guichet, j'ai vu des jambes couvertes d'une longue jupe foncée. J'ai repensé aux quelques mots français que je connaissais et j'ai toussé poliment. Le corps ainsi que la tête qui appartenaient aux longues jambes sont alors apparus derrière une rangée de hautes étagères formant une cloison qui séparait la boutique de cadeaux de la billetterie du hall d'entrée. La tête aux cheveux noirs bouclés de cette personne absolument pas bas-cul** affichait un visage légèrement tendu, et marmonnait une excuse tandis qu'elle descendait de la chaise cachée. « Bonjour », ai-je dit, me disant que c'était la meilleure façon de l'aborder. « Puis-je entrer ? ou allez-vous fermer pour le dîner* ? » C'est du moins ce que je pense avoir dit. J'ai sûrement berdellé**.

La femme, qui faisait clairement preuve d'un grand sang-froid, m'a agréablement souri tout en acquiesçant. Je ne savais pas trop ce que son approbation signifiait, mais j'ai acheté un billet, je suis entré.

Le Musée de la Vie Wallonie se situe à l'intérieur d'un ancien monastère ; en s'y promenant, on aperçoit même parfois, par d'étroites fenêtres, le cloître ainsi qu'une cour ensoleillée. Les employés du musée étaient assis à la porte*, profitant du soleil tout en mangeant leurs sandwichs. J'étais content de les apercevoir parce que le musée en soi était un peu sinistre. Cet aspect, le musée le doit à son exposition consacrée en grande partie au folklore wallon qui relève des fantasmagories. Les Wallons n'y voyaient rien de mal et semblaient plutôt fiers de leur folklore qu'il valait mieux ne pas critiquer. La Belgique dans son entièreté* semble se réjouir de son passé lugubre. En effet, des festivals de sorcières se tiennent à Nieuport et à Beselare ; à Ellezelles, une peinture murale communautaire orne la façade d'une maison consacrée à la sorcellerie locale ; dans les Ardennes, pratiquement toutes les étiquettes des produits semblent comporter des lutins, des gnomes ou des manches à balai.

La nécromancie n'était qu'un aspect du côté lugubre du musée. Cependant, l'immense collection de marionnettes était la principale responsable de l'aspect effrayant du musée. Le théâtre de marionnettes est populaire à Bruxelles et encore plus à Liège. Au deuxième étage, dans l'un des coins les plus sombres, le long d'un mur, étaient alignées en rangs d'oignon des centaines de marionnettes appartenant au théâtre royal de la Monnaie-De Munt ainsi qu'au musée. Elles n'avaient rien à voir avec Sooty [10]ou Scott Tracy[11].

[10] *Scooty* est un programme télévisé des années 1950 pour enfant mettant en scène une marionnette jaune.
[11] Scott Tracy est un personnage fictif de la série télévisée Supermarryation Thunderbirds de Gerry Anderson des années 1960.

Les marionnettes mesuraient environ un mètre de haut et étaient vêtues de divers costumes : de l'armure médiévale au costume d'affaires, elles avaient le visage fort* maquillé et leurs yeux leur donnaient des airs de psychopathes. Elles souriaient, d'un air moqueur, je crois ; sous ce sourire se cachaient des dents jaunes. Le côté effrayant des marionnettes m'a rappelé le célèbre programme télévisé pour enfants des années 1960, The *Singing Ringing Tree*, importé par la BBC de quelque part en Mitteleuropa, dans le but de faire cauchemarder ma génération pour le restant de nos jours.

La figurine de Tchantchès, héros du théâtre de marionnette liégeois et également saint patron officieux de la ville, devait se trouver dans cette horde d'affreuses marionnettes, mais était hors de ma vue. Tchantchès (François en Wallon), rebelle au grand cœur, bon vivant, est également réputé pour être un bon buveur, mais également un bon donneur de coups de tête. Il serait l'archétype du Liégeois, pas fort* rassurant pour les visiteurs.

Je suis passé lentement devant les marionnettes tout en les fixant d'un regard dur, je soupçonnais qu'elles pouvaient sentir que j'avais la cloppe*, quand soudainement un courant d'air provenant d'une fenêtre ouverte a fait claquer leurs membres en bois ; j'ai alors couru dans une pièce annexe consacrée à la peine de mort. Je n'aurais jamais pensé que voir une guillotine me soulagerait.

J'ai dansé sur ma tête** pour ne pas repasser devant les marionnettes et je suis sûr de les avoir entendues ricaner, je suis sorti du musée. Dans l'une des artères commerçantes, juste à côté de la rue Saucy, j'ai acheté des frites et une fricadelle* qui avait sûrement été faite avec un éléphant entier. Je n'étais pas dans mon assiette, cependant, une pancarte à la fenêtre d'un magasin de vêtements pour hommes disant « En haut ! 500 pantalons ! » m'a remonté le moral.

Liège, son charbon, son acier et son parti socialiste corrompu au pouvoir ont un air familier aux yeux de tous ceux qui, comme moi, ont passé la grande majorité de leur vie aux confins du comté de Durham. L'impressionnant Musée de l'art wallon ne fait que renforcer cette similitude. La galerie est en forme de toboggan. On prend un ascenseur pour monter tout en haut du musée pour ensuite descendre progressivement en suivant une spirale vertigineuse où la collection de tableaux est disposée chronologiquement d'Henri Bles à Paul Delvaux.

Dans la section consacrée aux années 1920, j'ai croisé un groupe de femmes de ménage d'un certain âge, assises sous une grande toile dans les tons verts des Ardennes signée Albert Raty. Elles fumaient et l'une d'entre elles avait son pied nu posé sur un seau rouge en plastique. Elle racontait à qui voulait l'entendre les détails d'une récente opération sur un ongle d'orteil incarné. Pas besoin de parler français pour comprendre. C'était le Dr Delcour qui l'avait opérée. « Il m'a dit, il a dit, fit-elle, Mme Closson, en quarante ans de métier, je n'ai jamais, jamais vu un tel pus ! C'était vert ! » dit-elle. « Il est fort* bon, Dr Delcour. Fort bon. Cela dit, je ne laisserai pas ce Dr Marnix me toucher. Frank, le compagnon de Clothilde s'est fait opérer par Marnix pour sa vésicule biliaire et maintenant il se relève toutes les quinze minutes la nuit. Il peut encore s'estimer chanceux. Chez nous, on appelle ce Marnix "le faiseur de veuves" », avance-t -elle. « Oh non, Astrid ? Ton Claude ? Quand ça ? Je pense que ça va bien se passer, chérie. Je veux dire, il ne les tue sûrement pas tous, n'est-ce pas ? Sinon il serait radié de l'ordre ». C'était la seule fois de tout mon voyage que je me sentais submergé par le mal du pays.

J'ai emprunté la rue Léopold, lieu de naissance d'un des plus célèbres Liégeois, Georges Simenon ; j'ai traversé le pont des Arches et me suis rendu en Outremeuse, légendaire berceau du terrible Tchantchès. Quartier à dense population, formé par une bifurcation de la rivière, Outremeuse était autrefois le secteur des tisseurs ainsi que des tapissiers. Parfois appelé

République libre d'Outremeuse, le quartier occupe dans l'histoire liégeoise la place de l'East End dans l'histoire londonienne (c'est bon que* j'aie mentionné il y a quelques pages que comparer deux pays était trompeur, voire inutile, incohérent, que je suis) ; les deux quartiers se ressemblent de par leur sentimentalité et les difficultés qui découlent d'y habiter, enfin, au moins les habitants d'Outremeuse n'ont pas eu la malchance d'être personnifiés par l'acteur Dick Van Dyke[12].

Je me suis promené dans les rues étroites ; je suis passé devant le petit musée consacré au compositeur André-Ernest-Modeste Grétry. Grétry, né en Outremeuse en 1741, est souvent taxé de « père de l'opéra-comique ». J'ai un jour assisté à la représentation de *La Veuve joyeuse* de la compagnie de théâtre amateur d'un village, et, à mon humble avis, il est malheureux que Grétry n'ait pas pris ses précautions.

Georges Simenon a beau être né dans le centre de Liège, il a passé le plus clair de son enfance dans les rues bondées d'Outremeuse. Sa famille, constituée de son père, Désiré (courtier d'assurances moustachu coiffé à la Tintin), sa mère Henriette (la snob) ainsi que son jeune frère Christian (le borné), déménageait assez régulièrement, mais jamais à plus de quelques centaines de mètres de la rue Puits-en-Sock où le grand-père paternel de Simenon possédait une chapellerie.

Les chiffres prennent une place importante dans tous les récapitulatifs de carrière de cet homme de lettres. Né en 1903, il a publié, en cinquante et un ans (de 1921 à 1972), 193 romans sous son vrai nom, dont 76 consacrés à sa plus célèbre création, le commissaire Maigret, mais également au moins deux cents autres romans sous, probablement, dix-huit pseudonymes. Il est

[12] Acteur interprétant un rôle dans *Mary Poppins* et dont l'accent londonien a été longuement critiqué (https://www.standard.co.uk/news/celebritynews/dick-van-dyke-my-cockney-accent-was-worst-ever-9771816.html)

aussi l'auteur de vingt-cinq récits autobiographiques, trois recueils de reportages, quatre de nouvelles ainsi qu'un bon millier de nouvelles éparses. Ses livres, traduits en quatre-vingt-sept langues, se sont vendus à plus de 500 millions d'exemplaires dans le monde entier. Ses romans ont été adaptés au cinéma à 55 reprises, 279 ont été diffusés à la télévision.

Simenon écrivait six heures par jour, pendant lesquelles il prononçait dix mille mots, fumait six pipes et buvait deux bouteilles de bon vin de Bordeaux. Il se limitait à un vocabulaire de deux mille mots. La plupart de ses livres ont été écrits en onze jours (treize si l'on compte les deux jours où il cogitait avant de commencer à écrire). Les critiques littéraires le surnommaient « le romancier vapeur » et il écrivait rarement moins d'une demi-douzaine de livres par an. À la fin des années 1920, Simenon, à son apogée littéraire, avait écrit quarante-quatre romans.

À dix-neuf ans, Simenon quitta Liège pour Paris. Il passa quelques années à bord d'un voilier ; il déménagea trente-trois fois, dans cinq pays différents et en visita centaine d'autres. Il se maria deux fois, et eut quatre enfants. Au sommet de sa notoriété, il habitait un manoir de trente pièces sur les bords du lac Léman, où il employait onze domestiques. Il mourra à Lausanne en 1989, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Dans cet océan de chiffres qui caractérise la vie de Simenon, *dix mille* est le nombre qui marque le plus les esprits. Dix mille, c'est le nombre de femmes avec lesquelles il prétend avoir eu des relations sexuelles. Il a avancé ce nombre à la suite d'une remarque de Federico Fellini en 1977 lorsque le réalisateur italien lui a avoué, lors d'une entrevue, qu'il portait toujours un soutien-gorge lorsqu'il faisait l'amour.

Simenon n'a pas sucé ce chiffre de son pouce*, il affirme avoir réellement compté. Les chiffres sont les suivants : Simenon a perdu sa virginité à l'âge de treize ans et a fait son calcul à

soixante-treize ans, dix mille femmes en soixante ans, cela fait environ 166 par an, soit un peu plus de trois par semaine. Sa deuxième femme, Denyse, a tourné en ridicule l'affirmation de son mari ; elle avançait que Simenon avait tendance à exagérer lorsqu'il s'agissait de sexe, que le total réel ne dépassait pas probablement les 1200. Un résultat pour du vrai** à la baisse.

Peu importe le nombre réel des conquêtes de Simenon, deux choses sont sûres : il a un jour vécu dans une maison en Arizona surnommé « Stud Barn », et le Centre d'Études Georges Simenon à l'Université de Liège a été à un moment dirigé par une belle dame.

Avec toutes ces statistiques impressionnantes, on en oublie presque la qualité du travail de Simenon, qui est en effet fort* élevée. Simenon a commencé sa carrière en écrivant des romans en fascicule, a exploité les histoires de Maigret jusqu'en 1972 (le romancier lui-même les juge « semi-littéraires »), et ce, pour des raisons en grande partie commerciales. Sa réputation littéraire repose cependant sur une série de romans plus sérieux, des romans durs, dont le plus connu aujourd'hui est si ça tombe* *Les fiançailles de monsieur Hire*, adapté au cinéma en 1989 sous le titre de *Monsieur Hire*. Ces œuvres, louangées par Colette, François Mauriac, T. S. Eliot, ont même poussé André Gide à décrire Simenon comme « un grand romancier ; le plus grand peut-être et le plus vraiment romancier que nous ayons eu en littérature ». Le commentaire de Gide témoigne de la grande estime qu'a l'élite littéraire pour Simenon et explique également le nombre si peu élevé de Belges célèbres : si le Belge est néerlandophone, tout le monde pense qu'il est Néerlandais ; s'il est francophone, tout le monde pense qu'il est Français. Maurice Maeterlinck, par exemple, est régulièrement décrit dans les sondages en anglais sur les écrivains européens comme un « dramaturge français né en Belgique », alors qu'il était âgé de 36 ans quand il a rejoint la France. Il n'est donc pas étonnant d'entendre à l'émission *Desert Islande Discs* l'acteur Gene Wilder expliquer à la présentatrice Sue Lawley qu'il aime tout ce qui est français et de choisir

un disque de Jacques Brel pour lui rappeler Paris. Simenon est également victime d'une relocalisation injustifiée dans son quotidien.

Je pense que Simenon n'aurait pas tout à fait approuvé, même si son personnage le plus connu, Maigret, est originaire de la Loire. Simenon était Belge pour du vrai** : Flamand du côté de sa mère, Wallon du côté de son père. Simenon était bien conscient de l'incidence du lieu de naissance, des origines d'un écrivain sur sa formation. Il a un jour déclaré : « Jusqu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, nous forgeons des sentiments et impressions qui nous accompagnent tout au long de notre vie ». Simenon a vécu dix-huit ans en Belgique. Bien que la grande partie de son œuvre se passe en France, il s'agit, comme le fait remarquer Patrick Marnham dans son excellente biographie, *L'homme qui n'était pas Maigret*, d'une France observée de l'extérieur, d'un regard étranger sur le pays. Les gens, si ça tombe*, prennent Simenon pour un Français, mais l'auteur lui-même ne s'est jamais considéré comme tel.

Les rues étroites d'Outremeuse, les façades de briques rouges, les petits bars, les cafés au coin des rues sont caractéristiques de n'importe quelle ville de Belgique ou du nord de la France. Elles ont cependant une particularité : les potales**, soit les petites chapelles murales dédiées à la Vierge. À certaines périodes de l'année, des fleurs, des cadeaux sont déposés en offrande devant ces petites sculptures. Au Musée de la Vie wallonne, étaient exposées des photos d'« arbres à clous » : les malades attachaient des vêtements aux arbres dans l'espoir d'être guéris. Cette vieille tradition païenne semblait avoir perduré en* Outremeuse, mais sous une forme plus acceptable pour l'Église. J'aurais pu, à un moment donné, faire mon Britannique traditionnel en taxant avec dédain les Liégeois de superstitieux, cette tradition de drôle, mais d'arriérée. C'était avant que je ne voie des Northumbriens déposer devant la vitrine de notre grand magasin local des bouquets devant une affiche de la défunte princesse de Galles.

Sur le chemin de la gare, j'ai fait une halte* dans un bar qui proposait 1 000 bières belges. Comme on pouvait s'y attendre, celle que je cherchais, la Fantôme, était temporairement en rupture de stock. La Fantôme, fabriquée dans une petite brasserie en* province de Luxembourg, est aromatisée aux herbes sauvages. Tous les critiques de bière qui l'ont goûtée en ont vanté les mérites. J'ai essayé de m'en procurer pendant des années, en vain, je commençais à perdre espoir. La bière portait bien son nom : seules quelques personnes l'ont vue, ces personnes étaient sûrement ivres lorsqu'elles y ont goûté.

À mon arrivée à Tongres, j'avais une heure à chipoter* avant mon bus, alors je me suis rendu à la place principale où je me suis assis à l'extérieur d'un café sous un parasol rouge et blanc pour boire une kriek à la pression tout en admirant la statue en bronze d'Ambiorix. Ambiorix était le roi des Éburons, une tribu gauloise qui en 54 av. J.-C., juste aux abords de la ville, a attaqué, massacré les légions romaines. Le sculpteur avait essayé tant bien que mal de rendre le côté « noble sauvage » d'Ambiorix, mais le personnage avait l'air plus efféminé qu'autre chose. L'Ambiorix sculpté arbore une moustache tombante à la Gauloise, porte ce que l'on peut appeler des chaussons d'esclaves, et sa main posée sur son torse laisse présager un cri de guerre du style « Ooooh, punissez la vilaine vêtue de sa belle toge mauve ».

Il était environ six heures et une soirée tranquille de milieu de semaine commençait à Tongres. En face de l'office du tourisme, une demi-douzaine d'adolescents respectait la loi officieuse belge selon laquelle dans toute ville flamande d'une certaine taille un groupe de jeunes en mobylette*** doit se relayer sans but dans la principale zone commerçante pendant au moins deux heures chaque jour. Les acheteurs de dernière minute, ainsi que les hommes d'affaires qui terminaient leur travail passaient devant eux. Comparés aux Liégeois, les citoyens de Tongres

semblaient prospères, conservateurs et fort* respectables. Il était difficile de croire que les deux endroits n'étaient qu'à un peu plus de dix kilomètres*** l'un de l'autre.

Ce soir-là, Catherine et moi-même avons soupé* avec une amie flamande. Je lui ai raconté une autre floche* qui s'était produite la première fois que je me suis rendu à Liège. Lorsque Steve et moi sommes rendus à la gare, nous avions pris un train pour descendre à Trois-Ponts, pour assister à une partie de la course cycliste dont nous avions raté le départ. Alors que nous attendions le départ du train, une vingtaine de scouts ont envahi le wagon. Ils étaient en uniforme intégral et arboraient tous des quatre-bosses qui leur donnaient l'air d'un troupeau de champignons kaki. Équipés pour entamer une grande aventure, ils avaient apporté des tentes, des pelles à tranchée, des outils de campement et des brise-vent*. Le gamin, assis à côté de nous, avait les joues ainsi que les oreilles aussi rouges qu'une tomate. Une poêle ainsi qu'une louche étaient accrochées à sa ceinture. Dans l'allée, un de ses camarades s'appuyait sur un accoudoir, une scie à archet pendue à une sangle autour de son épaule. Elle était si imposante qu'elle traînait au* sol dans un bruit strident quand il marchait. J'imaginais que les scouts se rendaient camper dans les bois au fin fond des Ardennes. J'avais tort. À dix minutes de la ville, quand le train s'est arrêté dans la banlieue banale aux briques rouges d'Angleur, le groupe est descendu du train. Je l'ai regardé disparaitre au-delà du quai. Le scout qui se tenait à côté de nous avançait avec détermination alors que sa louche et sa poêle à frire s'entrechoquaient.

Quand j'ai terminé de conter mon histoire, notre amie flamande a gentiment souri par politesse, j'ai dit : « Si ça tombe* t'aurais dû être là ».

Plus tard, j'ai commencé à penser que la réaction, ou l'absence de réaction, de notre amie était due au fait que la floche* avait eu lieu en Wallonie. Quand vous mentionnez la Wallonie aux

Flamands, ils restent de marbre. Si vous mentionnez une ville située à une quinzaine de kilomètres de chez eux, mais de l'autre côté de la frontière linguistique, ils réagissent comme suit : « Non, je ne connais pas cette ville ». Les Flamands ignorent l'existence même des grandes villes wallonnes situées à une demi-heure de route de chez eux. « Je ne sais pas », a dit notre ami lorsque j'ai mentionné un événement étrange survenu à Liège. « Je ne suis jamais allé à Liège. Je n'ai rien à y faire ».

La petite taille de la Belgique est sans doute l'une des causes d'une telle attitude. Les habitants de Hasselt ne vont si ça ne tombe pas* à Liège, mais ils ne se tapent pas non plus l'heure de route pour se rendre à Anvers. Plus un endroit est petit, moins les habitants semblent avoir envie de se déplacer. Les Flamands, en particulier, sont connus pour leur sédentarité. On disait autrefois qu'un Flamand n'aimait que ce qu'il pouvait voir du beffroi local ; disons que d'un endroit aussi plat que le Pays de Waas, la zone n'est si ça ne tombe pas* aussi petite que ce que l'on croit.

Le rétrécissement des horizons est également lié aux occasions. Dans le Montana, les gens font trois cent cinquante kilomètres*** afin d'assister à un concert, mais dans le Northumberland, ils en font trente, et à Londres, les gens osent à peine à traverser la Tamise.

Grâce à l'excellent réseau ferroviaire, un touriste en Belgique sait*, un samedi soir prendre l'apéritif à Malines, dîner à Anvers, prendre un dernier verre à Gand et être de retour dans sa chambre d'hôtel à Bruxelles à temps pour regarder Match of the Day. Mais feriez-vous la même chose si vous étiez belge ? Sûrement pas. Il y a tant de restaurants, de cafés, de villes qu'on s'y perd. Il vaut mieux se limiter à votre région, ça vous évite de vous casser la tête. Et c'est ce que font les Belges. Georges Simenon racontait que son père était parti un jour en excursion à Limbourg, à une quinzaine de kilomètres au sud de Liège, avec un ami. Madame Simenon avait

demandé à Georges et à Christian de prier pour que leur père revienne sain et sauf de son excursion. « C'était comme s'il était parti sur la Lune », note avec humour Simenon, qui voyageait beaucoup.

C'était un peu ça la réalité belge. Le clivage linguistique est également en cause. Les Flamands sont frustrés par les années d'hégémonie francophone et ses moqueries. Un député du nom d'Amelot a admirablement souligné qu'il n'y avait pas besoin d'une université flamande par la phrase suivante : « La science n'est à la portée que de quelques-uns et le droit à l'instruction réservé à l'élite ». Les Flamands n'ont accès à aucun des deux.

La différence entre les deux groupes dépasse largement le cadre linguistique. La politique a également joué un grand rôle dans les différends entre Flamands et Wallons. Autrefois, l'industrie lourde belge était principalement située en Wallonie. Il y avait bien des bassins houillers autour de la ville limbourgeoise de Gand, mais pas d'équivalent du Pays Noir ou du Borinage en Flandre. Les travailleurs des industries houillère et sidérurgique de ces régions étaient, comme partout ailleurs en Europe, majoritairement socialistes. Dans un pays fort* catholique comme la Belgique, le socialisme est lourd de sens. Même si les socialistes étaient catholiques, ils considéraient que l'Église et l'État étaient des entités séparées. Par conséquent, le catholicisme était moins influent en Wallonie.

Par exemple, à Olloy-sur-Viroin, avec Catherine nous avions visité une grande église en briques et en pierres. Elle était à l'abandon. Les vitraux avaient été brisés, un cadenas fermait la porte tandis qu'une chèvre au ventre imposant broutait parmi les pierres tombales. Ce scénario (tout comme les oursins incrustés dans les toits de tôle des maisons) était inimaginable en Flandre, plus conservatrice et traditionnelle. Chez les Flamands, l'Église a joué et joue encore un rôle important au sein du gouvernement.

Lorsque l'ordre du jour des grands partis wallon n'a plus été influencé par la doctrine catholique, les divergences politiques entre francophones et néerlandophones se sont accentuées. L'attitude peu éclairée du Parti catholique, qui a gouverné la Belgique de 1884 à 1914, a aggravé la situation. La réforme sociale ne faisait pas partie des priorités du parti. En 1910, Seebohm Rowntree mène une étude sociologique exhaustive qui conclut que « le pourcentage d'ouvriers belges qui sont correctement nourris est sans aucun doute beaucoup plus faible qu'en Grande-Bretagne ». Ne prenons pas ça comme un compliment envers notre pays, mais bien comme une critique envers la Belgique.

Le résultat de cette étude et les campagnes des nationalistes flamands ont donné naissance à une situation typiquement belge. D'une part, les gauchistes flamands considéraient le français comme langue de l'élite oppressive de la classe moyenne et d'autre part, les conservateurs flamands la taxaient d'outil du discours bolchevique impie. Sans surprise, les problèmes nord-sud se sont aggravés périodiquement, les tensions ont atteint cependant leur paroxysme lors de la crise d'abdication de l'après-guerre.

Lorsque Léopold III a succédé à son père, Albert Ier, en 1934, il était une figure populaire. D'une beauté aristocratique, Léopold avait d'autant plus gagné le cœur de ses sujets en épousant la belle princesse Astrid de Suède. La « princesse des neiges » était une des figures royales les plus séduisantes de l'époque et de la presse mondaine. À bien des égards, la reine Astrid préfigurait Grace Kelly ainsi que Diana Spencer. Astrid est elle aussi décédée dans un accident de voiture. Dans son cas, les habitudes de conduite typiquement belges de son mari ont été jugées responsables de sa mort. C'était en 1935. À partir de cette date, le destin de Léopold changea radicalement.

À l'entre-deux-guerres, Léopold, autocrate, s'est querellé sur la place publique avec son gouvernement. En 1940, lorsque l'Allemagne a envahi le pays, la résistance s'est effondrée de façon drastique, tout comme celle des autres Alliés. La situation était désespérée, des politiciens belges haut placés se sont alors exilés en France pour ensuite se rendre à Londres afin de mettre en place ce qui allait devenir le gouvernement belge en exil. Léopold avait refusé de quitter la Belgique malgré l'insistance du Premier ministre Hubert Pierlot, du ministre des Affaires étrangères Paul Spaak, ainsi que du roi George VI. Il était commandant en chef des Forces armées de la Belgique, rappela-t-il à Pierlot, il estimait que laisser tomber ses hommes serait lâche, immoral.

Malheureusement, Léopold n'était pas qu'un simple officier de l'armée, il était aussi le chef de l'État. Et c'est sous ce titre qu'il restera en Belgique tout au long de l'occupation nazie qu'il passera en assignation à résidence au palais royal de Laeken. Comme ce serait le cas aujourd'hui, de nombreuses théories conspirationnistes ont vu le jour quant aux faits et gestes de Léopold, la plus populaire est, si ça tombe*, celle selon laquelle il serait mort dans l'accident de voiture aux côtés d'Astrid et aurait été remplacé par un imposteur nazi nommé Oldendorff.

Il est difficile d'imaginer les motivations de Léopold. Était-ce un principe ou protégeait-il ses arrières ? Espérait-il que, une fois la Grande-Bretagne tombée enfin sous le joug des nazis, ceux-ci lui permettraient de régner à nouveau, si ça tombe* même de jouir d'un pouvoir total que la Constitution belge lui refusait ? Ou sa seule préoccupation était-elle qu'une personne d'autorité reste en Belgique pour représenter le peuple face aux envahisseurs ? On ne saurait répondre à ces questions, mais une chose est sûre : la décision de Léopold de se remarier en 1941 n'aidera aucunement son image publique. La cérémonie s'était déroulée dans la discrétion la plus totale, la

nouvelle n'a été rendue publique que trois mois plus tard, parce que la nouvelle épouse de Léopold, Liliane Baels, attendait famille**.

Dans les années qui suivront la victoire des Alliés, les actions de Léopold pendant la guerre seront au centre de la vie politique du pays. En cette une période de bouleversements, les gouvernements étaient élus et aussitôt déchus, personne n'était capable de déterminer si Léopold avait le droit ou non de régner à nouveau.

Le roi a attendu en Suisse qu'une décision soit prise. Finalement, en 1950, un référendum a été organisé. Après de longs débats, un vote de 55 % en faveur de Léopold a permis son retour au bercail. Si le peuple s'était opposé à son retour, un successeur aurait été nommé, ou la Belgique serait devenue une république.

Le résultat était le pire scénario possible pour toutes les parties en cause. Léopold a obtenu 57,68 % des voix. Le roi a accepté son mandat, bien que beaucoup s'y opposaient. D'autant plus que le pays était fortement* divisé. En Flandre, où le soutien de l'Église envers Léopold s'était avéré crucial, le peuple avait voté à 72 % en faveur de Léopold contre seulement 42 % en Wallonie et 47 % à Bruxelles.

Léopold, plus agressif que jamais, ignore toutes les instances, il se prépare alors pour son retour à Laeken. Alors que son retour en Belgique approche à grands pas, la Wallonie se rebelle. Les mineurs partent en grève à travers le Pays Noir et le Borinage ; 80 000 ouvriers marchent vers la capitale où ils provoquent une émeute avec la police ainsi que les royalistes devant les portes du palais. Léopold, inconscient ou tout simplement nonchalant, revient tout de même. Quatre jours plus tard, un demi-million de Wallons démissionnent. Quatre jours plus tard, à Liège, la police tire sur des manifestants, tuant trois personnes. En réaction à ces débordements, 100 000 travailleurs

se sont alors rassemblés dans les pôles industriels et ont entamé une marche vers Bruxelles. La Belgique était au bord de la guerre civile.

Léopold finit par céder le 1er août 1950, et abdique en faveur de son fils Baudouin. La crise a été évitée. Le militantisme wallon a fait contredire les résultats du référendum. À juste titre ou non, la Flandre n'a pas obtenu gain de cause.

Je m'attendais à ce que ces années d'acharnement linguistique, les disputes avec l'Église et les bouleversements politiques parfois antidémocratiques aient mis les Flamands en colère. Leur indifférence plus ou moins totale me surprenait grandement. Pour les Flamands, la Wallonie semblait ne pas exister. C'était comme si, dans leur esprit, tout ce qui se trouvait entre la Flandre et le nord de la France n'existait tout simplement pas. Comme un membre disgracié du Politburo sur une vieille photo soviétique, la Wallonie a été rayée de la carte flamande de l'Europe.

Conclusion

Notre idée première était que ce mémoire soit constitué d'une simple traduction commentée d'extraits qui témoignaient des différences linguistiques en Belgique francophone (introduction, chapitres sept et neuf se déroulant respectivement à Bruxelles et à Liège), et ce, grâce à l'introduction de belgicismes emblématiques et non emblématiques dans le chapitre sur Liège et au maintien de belgicismes dits « communs à toute la Belgique francophone » dans le chapitre se déroulant à Bruxelles. Ainsi, le sociolecte bruxellois utilisé à maintes reprises pour représenter le sociolecte belge dans son entièreté aurait été mis en parallèle avec quelques belgicismes emblématiques dans le chapitre sur Liège représentant les différences linguistiques entre Liège et Bruxelles et contrecarrant enfin l'omniprésence et la surreprésentation du sociolecte bruxellois dans la littérature. Chose faite, mais pas sans une étape préliminaire : justifier la retraduction de l'œuvre déjà existante en français.

En effet, après la découverte de la première traduction réalisée par Sylvan Gilmont et Laure Harmegnies, plusieurs difficultés se sont alors présentées. Avant toute chose nous avons dû nous demander pourquoi retraduire et dans quel but ? Quelles sont les faiblesses de la traduction originale ? Quelles sont ses forces ? Quelle méthodologie appliquer ? Dès la première lecture, et avec l'aide d'ouvrages de Berman, il est paru clair que le registre et la plume des traducteurs détonnaient avec celui de Pearson. Le texte était souvent allongé, très pompeux, le vocabulaire utilisé était d'un niveau soutenu alors que celui de Pearson était courant voire familier. L'ironie et le côté bon enfant de Pearson s'en voyaient complètement effacés. En outre, la retraduction en générale est une nécessité pour qu'une œuvre atteigne réellement son statut d'œuvre, nous avons alors jugé que notre retraduction avait lieu d'être. Après avoir cherché et trouvé nombre de tendances déformantes, de glissement de sens et d'erreurs dans la traduction de Sylvain Gilmont

et Laura Harmegnies, nous avons enfin pu passer à la phase de retraduction. Néanmoins, d'autres problèmes et questionnements se sont alors présentés.

Tout d'abord, définir ce qu'est un belgicisme n'est pas une tâche facile puisque les dialectes qui ont influencé leur création sont également présents dans d'autres régions du monde. Le *Dictionnaire des belgicismes* de Francard nous a cependant donné une description exhaustive des régions où les termes sont en usage courant ce qui permet d'écarter nombre d'entrées du dictionnaire et d'en insérer d'autres dans notre traduction. Nous avons pu alors établir un glossaire des belgicismes et des belgicismes emblématiques en usage dans notre traduction. Par ailleurs, travailler sur une variété qui imprègne notre quotidien n'est pas mince affaire, repérer certains belgicismes s'avère même compliqué puisque inaperçus aux yeux du Belge lambda. En effet, nous avons, à maintes reprises, inséré des belgicismes dans le texte sans même nous en rendre compte. Par exemple, la locution *en + lieu* (exemple : en Outremeuse) a été utilisée dans le chapitre sur Liège, et ce, sans que nous consultions ou pensions même à notre glossaire. Ce belgicisme est cependant également présent au Québec et au Canada français en général. En effet, nous dirions « au Saskatchewan » et non « dans le Saskatchewan » comme le diraient certains locuteurs du français dit de référence. Il en va de même pour dîner et souper. Nous avons cependant décidé de classifier ces termes comme belgicismes puisqu'ils rentrent dans la catégorie des belgicismes non emblématiques du dictionnaire des belgicismes et qu'ils sont généralement connus comme tels par les locuteurs du français dit de référence. De façon générale, nous avons inséré des belgicismes non emblématiques et un ou deux belgicismes emblématiques de Bruxelles provenant du flamand (exemple : Brusselaire) dans notre traduction de ce chapitre. Quant au chapitre sur Liège, insérer des belgicismes qui proviennent du père des belgicismes emblématiques, Simenon, nous a semblé adéquat. Nous avons bien évidemment utilisé un glossaire un tant soit peu réduit puisque

nombre des belgicismes non emblématiques et emblématiques sont relatifs à la construction. Il va sans dire que les Belges ont une brique dans le ventre. Un autre aspect sur lequel nous aimerions nous arrêter réside dans la difficulté parfois d'insérer certains belgicismes. En effet, après avoir passé quatre ans au Canada, l'insertion de belgicismes dans notre vocabulaire s'est vue réduite au profit des québécismes. Se replonger dans un habitat totalement belge aurait été grandement bénéfique à notre rédaction, mais presque impossible en raison de la pandémie. Nous avons donc lu et relu des œuvres belges et analysé à de maintes reprises le dictionnaire des belgicismes afin de dresser une liste exhaustive.

En conclusion, la tâche la plus compliquée de ce mémoire fut celle de la justification de la retraduction d'un ouvrage déjà publié et l'insertion de belgicismes tout en étant conscient de cette même insertion.

Cette réflexion ouvre d'autres champs de recherche qu'il serait intéressant d'explorer. En effet, il serait d'un grand intérêt de se pencher sur l'influence de l'anglais à Bruxelles qui gagne de plus en plus de terrain. Bref, les belgicismes et le multiculturalisme belge ouvrent la porte à de nombreuses recherches et considérations qui n'ont pas encore été abordées.

Bibliographie :

ANDREI, Carmen (2014). « Waterzooi ou stoemp ou filet américain ? Saveur des belgicismes dans la cuisine » dans LEXIC COMUN/ LEXIC SPECIALIZAT, pp. 390-393. Disponible à http://www.lit.ugal.ro/docint/CERCETARE/Publicatii/Romana/LEXIC_COMUN-LEXIC_SPECIALIZAT/LexicComunLexicSpecializat.htm [consulté le 9 novembre 2020].

BÉNIT, André (2000). « À l'orée du XXIe siècle, l'identité francophone de Bruxelles est-elle menacée ? », *La Philologie française à la croisée de l'an 2000*, pp. 255-264. Disponible à https://www.academia.edu/17394253/A_lor%C3%A9e_du_XXIe_si%C3%A8cle_lidentit%C3%A9_francophone_de_Bruxelles_est_elle_menac%C3%A9e [consulté le 21 novembre 2020].

BÉNIT, André (2000). « Pratiques et représentations linguistiques des locuteurs francophones de Bruxelles », *Titéléme. Revista Complutense de Estudios Franceses*, l5, pp. 179-192. Disponible à https://revistas.ucm.es/index.php/THEL/article/view/THEL0000110179A [consulté le 18 de novembre 2020].

BÉNIT, André (2000). « Pratiques et représentations linguistiques des locuteurs francophones de Bruxelles », *Revista Complutense de Estudios Franceses*, 15, pp. 179-192. Disponible à : https://www.academia.edu/17394249/Pratiques_et_repr%C3%A9sentations_linguistiques_des_locuteurs_francophones_de_Bruxelles [consulté le 10 novembre 2020].

BEYEN, Marnix (2014). « Le mouvement flamand, produit de la géopolitique européenne », Outre-Terre, 40, 3, pp. 71-82 | Consulté le 26 mars 2020. URL : https://www.cairn.info/revue-outre-terre2-2014-3-page-71.htm

BERMAN, Antoine (1984). *L'épreuve de l'étranger*. Paris, Éditions Gallimard.

BERMAN, Antoine (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*, Éditions Gallimard.

BERMAN, Antoine (1999). *La traduction et la lettre, ou l'auberge du lointain*, Paris, Éditions Seuil.

BOUCHARD, Chantal (1989). « Une obsession nationale : l'anglicisme », *Recherches sociographiques*, 30, 1, pp. 67–90. Disponible : https://doi.org/10.7202/056408ar [consulté le 26 juillet 2020].

BOUCHARD, Chantal (1998). *La langue et le nombril ; histoire d'une obsession québécoise*, Saint-Laurent, Québec, Fides, coll. « Nouvelles études ».

BOUCHARD, Chantal (2012). *Méchante Langue : La légitimité linguistique du français parlé au Québec*, Montréal, Presses de l'Université De Montréal.

BOURGEOIS, Jolianne G. (2019). « Le roman selon Georges Simenon », *Tsar Bibliographie*, pp. 1-18. Disponible sur : http://tsar.mcgill.ca/bibliographie/Georges_Simenon:imprimer [consulté le 10 novembre 2020].

CHAPDELAINE, Annick et Gillian LANE-MERCIER (1994). « Présentation : traduire les sociolectes : définitions, problématiques, enjeux ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 7, 2, pp. 7-10. Disponible à : https://doi.org/10.7202/037178ar [consulté le 10 septembre 2020].

CHAPDELAINE, Annick, et Gillian (dir.) LANE-MERCIER (2000). *Faulkner, une expérience de retraduction*. Les Presses De L'Université De Montréal.

COPPENS, Bruno et Michel FRANCARD (2015). *Dictionnaire des belgicismes*, Bruxelles, De Boeck Duculot.

COUGNON, Louise-Amélie (2008). « Le français de Belgique dans l'écrit spontané, approche syntaxique et phonétique d'un corpus de SMS », *Travaux du Cercle belge de linguistique*, pp.1-16. Disponible à https://www.academia.edu/238205 [consulté le 4 novembre 2020].

DE SURMONT, Jean Nicolas (2009). « L'apport de la sociolinguistique à la lexicographie : L'exemple récent des belgicismes dans l'édition du nouveau Petit Robert 2008 ». *Academia.edu*, Université de Leeds. Disponible à : www.academia.edu/28259302/_L_apport_de_la_sociolinguistique_%C3%A0_la_lexicographie_l_exemple_r%C3%A9cent_des_belgicismes_dans_l_%C3%A9dition_du_Nouveau_Petit_Robert_2008_ [consulté le 17 juillet 2020].

DE SURMONT, Jean-Nicolas (2007). « Les belgicismes métalinguistiques et épilinguistiques : un échantillon représentatif des représentations linguistiques du français en Belgique », *Revista de filología románica,* pp. 209-220. Disponible à : https://revistas.ucm.es/index.php/RFRM/article/viewFile/RFRM0707110209A/9948 [consulté le 3 novembre 2020].

DELCOURT Christian et Janine DELCOURT-ANGÉLIQUE (2016). « Georges Simenon et le français de Belgique », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 84, fasc. 3. pp. 799-827. Disponible à : https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_2006_num_84_3_5045 [consulté le 12 octobre 2020].

DOPPAGNE, Albert (1979). « Le français régional de Belgique », pp. 10-19. Disponible à : https://web.archive.org/web/20060520062721/http:/www.cslf.gouv.qc.ca :80/publications/PubD109/D109-6.html#03 [consulté le 12 novembre 2020].

FOLKART, Barbara (1991). *Le conflit des énonciations : traduction et discours rapporté*, Candiac, Québec, Éditions Balzac.

FRANCARD, Michel (1998). « La légitimité linguistique passe-t-elle par la reconnaissance d'une variété "nationale" ? Le cas de la communauté française de Wallonie-Bruxelles. » *Revue québécoise de linguistique*, 26, 2, pp. 13–23. Disponible à : https://doi.org/10.7202/603149ar [consulté le 18 juillet 2020].

FRANCARD, Michel (2010). « L'influence de Bruxelles sur le français en Belgique », *Brussels Studies*, 45. Disponible à : http:// journals.openedition.org/brussels/824 [consulté le 12 octobre 2020].

FRANCARD, Michel (2010). « Variation diatopique et norme endogène. Français et langues régionales en Belgique francophone », *Langue française*, 167, 3, pp. 113-126. Disponible à : https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2010-3-page-113.htm [consulté le 12 septembre 2020].

FRANCARD, Michel (2020). « À qui dit (tout qui) », *Lesoir*. Disponible à https://plus.lesoir.be/273366/article/2020-01-17/qui-dit-tout-qui [consulté le 16 octobre 2020].

GOOSSE, André (2008). « Les influences du flamand sur le français en Belgique », *Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique*, Disponible sur : https://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/goosse090601.pdf [consulté le 12 novembre 2020].

GOURNAY KLINCKSIECK, Lucie (2013). « Traduction des énoncés en incise du discours direct : l'apport de la linguistique contrastive », *Éla. Études de linguistique appliquée*, 4, 172, pp. 397-413. Disponible à : https://www.cairn.info/revue-ela-2013-4-page-397.htm [consulté le 23 novembre 2020].

HANSE, Joseph, Albert DOPPAGNE & Hélène BOURGEOIS-GIELEN (1971). *Chasse aux belgicismes*, s.l, Fondation Charles Plisnier.

JACQUEMAIN, Marc (2010). « L'identité wallonne aujourd'hui », *Université de Liège*. Disponible à : https://orbi.uliege.be/bitstream/2268/90484/1/Identité%20wallonne%20pour%20le%20Monde%20Diplo.pdf [consulté le 5 septembre 2020].

JACQUET, Antoine (2014). « Les journalistes en Belgique causent-ils « belge », une fois ? des belgicismes sur les sites d'information », *Le discours et la langue*, 6.1, pp. 177-193. Disponible à : https://dipot.ulb.ac.be/dspace/bitstream/2013/175069/1/Jacquet_Des_belgicismes_sur_les_sites_d_information_postprint.pdf [consulté le 15 octobre 2020].

KLINKENBERG, Jean-Marie (2002). « La légitimation de la variation linguistique », *L'Information grammaticale*, 94, pp. 22 — 26. Disponible à : http://www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_2002_num_94_1_2667 [consulté le 11 novembre 2020].

LACAZE, Grégoire (2013). « Regards croisés sur l'introduction du discours direct en anglais et en français : mise en contexte dans The Pearl et La perle de John Steinbeck », *Études de stylistique anglaise*, 3,3, pp.89-106. Disponible à : 10,400 0/esa.1625 [consulté le 27 novembre 2020].

LAMIROY, Béatrice (2006). « Le français de Belgique et les locutions verbales figées », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 84, 3, pp. 829-844. Disponible à https://doi.org/10.3406/rbph.2006.5046 [consulté le 11 novembre 2020].

LANE-MERCIER, Gillian (2001). « Entre l'Étranger et le Propre : le travail sur la lettre et le problème du lecteur », *TTR*, 14, 2, pp. 83–95. Disponible à : https://doi.org/10.7202/000570ar [consulté le 13 septembre 2020].

LAVAL, Sophie (2003). « À la recherche d'une identité linguistique et littéraire belge », *I AIETI. Actas del I Congreso Internacional de la Asociación Ibérica de Estudios de Traducción e Interpretación 1*, pp. 439-451. Disponible : http://www.aieti.eu/pubs/actas/I/AIETI_1_SL_Recherche.pdf [consulté le 3 juillet 2021]

MACHONIS, Peter (2008). « La Belgique et la Suisse », *The French Review*, 81, 6, pp. 1135–1152. Disponible à : https://www.jstor.org/stable/25481398 [consulté le 15 décembre 2020].

MESCHONNIC, Henri (1973). « Propositions pour une poétique de la traduction » dans MESCHONNIC, Henri (1973), Pour la poétique II, Paris, *Gallimard*, pp. 305-323.

MEYLAERTS, Reine (2008). « Identité « propre » ou identité « empruntée » des littératures mineures? Hétérolinguisme dans la traduction littéraire intrabelge », *Alternative Francophone*, 1, 1, pp. 29-45. Disponible : http://ejournals.library.ualberta.ca/index.php/af [consulté le 4 juillet 2021].

MEYLAERTS, Reine (2009). « Les relations littéraires au-delà des oppositions binaires : national et international, traduit et non traduit. » *TTR*, 22, 2, pp. 93–117. Disponible à : https://doi.org/10.7202/044825ar [consulté le 27 juillet 2020].

PEARSON, Harry (1999). *A Tall Man In A Low Land: Some Time Among the Belgians*, Londres, Abacus.

PEARSON, Harry (2003). *Un géant au Plat Pays*, Avin, Hannut, Éditions Luce Wilquin.

PELLERIN, Gilles (1984). « L'autre littérature francophone du Nord». *Nuit blanche*, 13, pp. 60–63.

PIRON, Maurice (1999). « Le français en Belgique » *CNRS Éditions*. Disponible à : <http://books.openedition.org/editionscnrs/9274>. [consulté le 22 novembre 2020].

REUCHAMPS, Min (2018). « La Belgique brève esquisse d'une longue histoire d'instabilité », *CAPCF*. Disponible à : https://capcf.uqam.ca/veille/la-belgique-breve-esquisse-dune-longue-histoire-de-instabilite/ [consulté le 13 décembre 2020].

RICHAUDEAU, François (1982). « Simenon : une écriture pas si simple qu'on le penserait ». *Communication et langages*, 53, pp. 11-32. Disponible à : 10,340 6/colan.1982.1484 [consulté le 8 novembre 2020].

VOISIN, Marcel (1979). « Situation des lettres françaises de Belgique », *Québec français*, 35, pp. 51–53. Disponible à : https://id.erudit.org/iderudit/56478ac [consulté le 20 juillet 2020].

VOISIN, Marcel (1986). « Vie et culture belges vues de Paris », *Québec français*, 61, pp. 53–57.

Sources historiques :

BÉNIT, André (1970). « La Flandre et le français : une histoire mouvementée » *Dialnet*, *Departamento De Lingüística Aplicada*, pp.743-753. Disponible à : dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=4031799 [consulté le 26 février 2020].

MEYLAERTS, Reine (2004). « L'Aventure flamande de la Revue Belge : langues, littératures et cultures dans l'entre-deux-guerres » pp. 28–33. Disponible à : https://www.academia.edu/1095256/LAventure_flamande_de_la_Revue_Belge_langues_littératures_et_cultures_dans_lentre-deux-guerres [consulté le 23 mars 2020].

MEYLAERTS, Reine (2009). « Et pour les Flamands, la même chose » : quelle politique de traduction pour quelles minorités linguistiques ? » *Meta*, 54, 1, pp. 7-21. Disponible à : https://doi.org/10.7202/029790ar [consulté le 25 février 2020].

WILS, L (1991). « L'emploi des langues en matières judiciaires et administratives dans le Royaume de Belgique », *Revue du Nord. Histoire et Archéologie. Nord de la France — Belgique — Pays-Bas*. pp. 51-71.

WITTE, Els (2011). « La question linguistique en Belgique dans une perspective historique », *Pouvoirs*, 136, 1, pp. 37-50. Disponible à : https://www.cairn.info/revue-pouvoirs-2011-1-page-37.htm [consulté le 25 février 2020].

Autres sites consultés

AFFAIRES MONDIALES CANADA (2018). *Information culturelle — Belgique : Centre d'apprentissage interculturel*, *AMC*, Disponible à www.international.gc.ca/cil-cai/country_insights-apercus_pays/ci-ic_be.aspx?lang=fra. [consulté le 10 novembre 2020].

BIGOT, Davy et Robert A. PAPEN. 'Formation en Linguistique variationniste ', *Concordia University*. Disponible à : uoh.concordia.ca/sociolinguistique/module1/co/module1_16.html. [consulté le 15 juin 2020].

BNF DATA. *Jacques Pohl*. Disponible à : https://data.bnf.fr/fr/12432742/jacques_pohl/ [consulté le 12 août 2020].

CNRTL. *Belgicisme.* Disponible à : https://www.cnrtl.fr/definition/belgicisme [consulté le 15 juin 2020].

DIRECTION DES RELATIONS PUBLIQUES DU MINISTÈRE DE LA CULTURE, DES COMMUNICATIONS ET DE LA CONDITION FÉMININE (2008). *La langue française dans sa diversité*, pp.38-53.

Idiolecte, dialecte, sociolecte. Disponible à : http://post.queensu.ca/~lessardg/Cours/215/chap1.html#Sect7 [consulté le 26 juin 2020].

OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE. *Dialecte social.* Disponible à : http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=17017846 [consulté le 25 juin 2020].

***Annexe I extrait du* glossaire des belgicismes qui ont servi à la traduction des extraits**

Légende : (1) = *dictionnaire des belgicismes* de Francard ; (2) *Georges Simenon et le français de Belgique* ; *le français de Belgique dans l'écrit spontané* (3) et (4) *Le français de Belgique et les locutions verbales figées*

Propre à « toute » la Belgique francophone	**Propre à Liège (emblématiques)**
À = de ex : compote aux pommes (1)	*À peu près* = qui est tout juste acceptable (1)
À = sur ex : sur la côte (1)	*Arsouille* = enfant déluré et espiègle (1)
Sonner à = sonner (1)	*Bawette* = petite ouverture aménagée dans une porte (1)
Regarder à quelque chose/après = regarder (1)	*Faire bebelle à quelqu'un* = complimenter hypocritement (1)
S'accaparer qql chose ou qqlun = saisir (1)	*Chique* = bonbon (1)
afonner = boire très vite, tûter (1)	*Canlette* = personne qui bavarde beaucoup de façon médisante (1)
Aimer autant = accepter *Ça me/te1lui va* (pour s'acquièrer de la santé de quelqu'un) (1)	*Capoules* = frange de cheveux qui retombe sur le front (1)
Ça va encore = ça peut aller (1)	*Cogne* = tenue, allure à propos de quelqu'un (avoir de la cogne) (1)
Avoir de l'allure = faire preuve de compétence (1)	*Courrateries* = allées et venues incessantes (1)
Bon ami, bonne amie = petite amie (1)	*Défranchir* = faire perdre de son assurance (1)
Bien/mal, s'amuser = éprouver/n'éprouver aucun plaisir lors de l'accomplissement d'une tâche (1)	*Gougouille* = friandises (1)
Apprêter quelque chose = préparer le pour présenter (1)	*Macrale* = une femme méchante (1) *Faire macrale* = faire la comédie, exagérer (1)
Après quart-heures (loc. nom) = partie de la journée entre le goûter et le repas du soir (1)	*Oufti* = mot qui exprime un sentiment de surprise (1)
Assez bien = en grande quantité (1)	*Raccuser* = dénoncer (1)
Attendre famille = attendre un enfant (1)	*Berdeller* = parler pour ne rien dire (1)

Prendre attitude = se positionner par rapport à (1)	*Aller au mâle* = courir les hommes (2)
En avoir jusqu'au-dessus de la tête = en avoir assez (1)	*Bas cul, bas de culs, bas du cul, cul-bas* = personne de petite taille (2)
Aussi vite que = vite (1)	*Avoir mal au cœur* = mourir d'envie (2)
Aimer autant = préférer (1)	*Chercher des misères* = chercher les problèmes (2)
Avaler par le trou du dimanche = avaler de travers (1)	*Grand corps* = grand bonhomme, grande bonne femme (2)
Aller avec = accompagner (1)	*Vaurien* = vil individu (2)
Avoir quelqu'un quelque chose dehors = faire partir (1)	*Sans goût* = sans conviction, sans entrain (2)
Avoir bon de = éprouver du plaisir (1)	*Penser loin* = être perdu dans ses pensées (2)
Bac à ordures = poubelle (1)	*Pour une pièce de pain* = pour un prix très abordable (2)
Bac à linge = panier pour le linge sale (1)	*Sentir la fin* = avoir faim (2)
Bac à bières = casier de bouteilles de bière (1)	*Mon/ton/son cœur tire après* = rêver de (2)
Baraki/baraqui. e = personne négligée, peu soignée (1)	*Moindre* (nom) = un minable (2)
Sur base de = en se fondant sur (1)	
Il s'en passe une belle = il se passe un événement surprenant (1)	
En apprendre une belle = apprendre une chose étonnante (1)	
Battre le beurre = cafouiller (1)	
Avoir le cul dans le beurre = vivre loin des soucis financiers (1)	
Biesse = qui manque d'intelligence (1)	
Bitu-ue = qui est sous l'emprise de l'alcool (1)	
Blinquer = briller (1)	
C'est bon que = heureusement que (1)	
Être bien dans ses bottes = se sentir bien (1)	
Boulotter = travailler ferme (1)	

Bourgmestre = premier magistrat de la commune (1)
Brabançonne = hymne national belge (1)
Brette = dispute vive (1)
Brouiller = se tromper
Brusselair = qui habite à/qui est caractérique de Bruxelles (1)

Autres traits propres à « toute la Belgique francophone » :

***Absence de déterminants (1)* :** sur pied d'égalité, finir journée, de commun accord, avoir idées de

Présence de déterminants (1) : pour du rire, pour du vrai

Le genre (1) : masculin au lieu de féminin : balle, urticaire, moustiquaire

Féminin au lieu de masculin : solde, caramel…

Construction intransitive au lieu d'une construction pronominale : baigner, coucher… (3)

Construction pronominale au lieu d'une construction intransitive : se divorcer, s'accoucher (1)…

Quelques expressions propres à Bruxelles :

- *djoum-djoum* = un peu fou (1)
- *Ket* = gamin d'un milieu populaire (1)
- *Zieverer* : parler pour de rien dire
- *Zwanzer* : plaisanter sur l'humour bruxellois

Annexe II : juxtaposition de notre traduction et de la traduction de Laura Harmegnies et de Sylvain Gilmont

Traduction de Sylvain Gilmont et de Laura Harmegnies	**Notre traduction**
Cela se passait lors d'un dîner, au cours de l'été 1997. Lorsque j'ai expliqué que j'étais en train d'écrire un livre sur la Belgique, l'une des convives s'est mis à rire. « C'est sûrement marrant, mais il n'y a pas de Belges célèbres. »	Lorsque j'ai mentionné, lors d'un souper durant l'été 1997 que j'écrivais un livre sur la Belgique, une convive a éclaté de rire. « C'est drôle quand même, aucun Belge n'est célèbre », dit-elle.
Ah bon ? ai-je rétorqué. Il y a René Magritte, Georges Simenon, Jan Van Eyck, Bruegel, Hans Memling, Rubens et Van Dijck. Il y a aussi Victor Horta, Baekeland, qui inventa le plastique, Hergé, Mercator, de renommée planisphérique, Adolphe Sax, Eddy Merckx, Jacky Ickx, James Ensor, Jacques Brel, Jean-Claude Van Damme et Peyo, le créateur des Schtroumpfs.	« Eh bien, ai-je rétorqué, on peut citer René Magritte, Georges Simenon, Jan van Eyck, Bruegel, Hans Memling, Rubens et Van Dyck. Mais également Victor Horta ; Baekeland, l'inventeur du plastique ; Hergé ; Mercator, l'inventeur de la projection cartographique, Adolphe Sax, Eddy Merckx, Jacky Ickx, James Ensor, Jacques Brel, Jean-Claude van Damme et Peyo, le créateur des Schtroumpfs.
– Bon, d'accord ! a-t-elle balayé d'un geste. Mais à part eux ? »	« Ah ouais, a-t-elle fait avec dédain, mais à part eux ? »
Voilà une réaction tout à fait habituelle.	Des réactions comme ça j'en ai vu beaucoup.

D'autres ont objecté : « Mais qu'est-ce que tu vas écrire sur la Belgique ? C'est ennuyeux au possible ! »	Parfois, on me demandait même ce que j'allais bien pouvoir écrire puisque la Belgique est SI ennuyante.
Au premier abord, la Belgique peut sembler morne, c'est vrai, mais ce n'est là qu'une apparence. En effet, la Belgique a été envahie à tant de reprises que ses habitants essaient de la rendre aussi peu attrayante que possible, dans l'espoir que ses voisins ne feront pas attention à elle et se contenteront de la traverser pour conquérir des terres plus attrayantes. La platitude de la Belgique n'est rien d'autre qu'un camouflage qui, une fois repéré, s'estompe bien vite pour révéler la réalité qu'il occultait, une réalité faite de robustesse et d'excentricité.	En apparence, la Belgique a l'air d'un pays ennuyant, mais la réalité est tout autre. La Belgique a été envahie si souvent que les habitants ont tout mis en place pour rendre leur pays aussi inintéressant que possible, et ce, dans l'espoir d'être, à l'avenir, épargnés par les envahisseurs et d'ainsi les inciter à poursuivre leur route vers un endroit plus excitant. La simplicité à la belge n'est qu'apparence et cache un côté bien excentrique.
Au fur et à mesure que vous découvrez la Belgique, votre perception commence à s'affiner. À y regarder de plus près, le voilage apparemment anodin qui orne la fenêtre	La vraie face de la Belgique se dessine au fur et à mesure du voyage. Au rez-de-chaussée, à la fenêtre d'un appartement en ruine, des rideaux en dentelle aux allures bien banales arbore en fait un imprimé dinosaure.

d'un rez-de-chaussée délabré est en fait tissé de motifs représentant des dinosaures. Dans un cabinet dentaire, vous tombez sur une vitrine dans laquelle quatre poupées en blouse blanche de quarante centimètres de haut tiennent chacune un dentier grandeur nature. Vous passez devant un champ d'épandage qui abrite une famille d'autruches. Un groupe de gaillards en uniforme de grenadier marche au pas jusque devant votre hôtel, fait halte, charge un petit canon, tire une salve et repart comme il est venu, sans un mot d'avertissement ni d'explication.	À la vitrine d'un cabinet dentaire, quatre poupées d'environ 40 centimètres de haut en blouse blanche brandissent chacune une paire de fausses dents grandeur nature. Un troupeau d'autruches a pris domicile dans un champ d'épandage et un groupe d'hommes en uniforme militaire d'époque s'approche de l'hôtel, s'arrête, recharge un petit canon et tire, puis continue sa route sans un mot d'explication.
Les Britanniques ont toujours cherché l'inspiration et l'exotisme dans le Sud. En témoigne la campagne publicitaire pour la Stella Artois, un des produits belges d'exportation les plus prisés.	La Grande-Bretagne a toujours eu tendance à s'inspirer des couleurs du Sud. La campagne publicitaire de l'un des meilleurs produits d'exportations belges, la Stella Artois, en témoigne. Depuis des années, les affiches laissent à penser que cette bière est française.

Depuis des années, les campagnes publicitaires tentent de faire croire que cette bière vient de France. On voit d'ici les hommes d'affaires de Soho en train de pointer sur des tableaux : « Français, sexy ! Belge, ennuyeux ! »	Les chargés de campagnes publicitaires à Soho pensent sûrement comme suit : « français = sexy, belge = ennuyeux ».
Je pense qu'ils prennent le problème à l'envers. En effet, l'essence même de la banalité est sa prévisibilité. Or, quoi de plus tristement prévisible que les Français, amateurs de bon vin, de beau temps et de vêtements chics ? Soyons honnêtes, un tel penchant est à la portée de n'importe qui. Rien de grand ou d'intelligent à cela. Par contre, pour nourrir une passion comme celle des Belges pour les cactus, les canaris ou les endives, il faut une sérieuse dose d'originalité et de classe. Le seul domaine où les Français sont quelque peu excentriques est celui de la musique pop.	Personnellement, je pense qu'ils font fausse route. À mon sens, quelqu'un de banal est d'office prévisible et il n'y a pas plus prévisible que les Français et leur amour pour le bon vin, les beaux jours et les vêtements chics. Soyons francs, n'importe qui peut prendre goût à ces choses, il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans. Cependant, il faut faire preuve d'originalité et avoir le flair pour cultiver soigneusement son amour pour les cactus, les canaris et les chicons, comme le font les Belges. La musique pop reste la seule chose un peu excentrique qu'ont les Français et

Et encore sont-ils peu à peu contaminés par leurs voisins du Nord. En effet, Johnny Hallyday, qui a joué un rôle considérable dans l'avènement de ce que les Français, toujours très branchés, ont baptisé « la musique yé-yé », est — vous l'aurez sans doute deviné — à moitié belge.	encore là, ils se font saper par leurs voisins du nord puisque Johnny Hallyday, la star de la pop française et son style typiquement gaulois, est, comme vous l'aurez deviné, à moitié belge.
Pour ce qui est de l'attirance pour le Sud, les écrivains britanniques n'ont pas échappé à la règle. En quête d'exotisme, beaucoup ont émigré vers des cieux plus cléments, en Méditerranée, en mer Égée ou dans le Pacifique. J'aurais pu les imiter. Après tout, le désert du Karakoum n'a pas l'air d'avoir été cartographié par la prose anglaise. Toutefois, comme nombre de gens du Nord, je suis sujet aux coups de soleil.	Les écrivains britanniques se rendent généralement dans le sud, en Méditerranée, en mer Égée ou dans le Pacifique en quête de chaleur et d'exotisme. J'aurais pu suivre leurs pas, le désert du Karakoum n'est que peu abordé dans la prose anglaise. Cependant, je viens du nord et je crame donc facilement. En plus, j'ai un jour rencontré un homme à Murton, dans le comté de Durham, qui s'était rendu à Samarkand, et qui m'a raconté que la bière était dégueulasse.

De plus, à Murton, dans le comté de Durham, j'avais rencontré un gars qui avait visité Samarcande et qui m'avait confié que, là-bas, la bière était dégueulasse…	
Passage non traduit dans la traduction de Sylvain Gilmont et Laura Harmegnies alors qu'une grande partie du chapitre sur Bruxelles s'attarde sur ces différences d'appellations.	Quelques précisions sur l'orthographe. La Belgique a trois langues officielles : le flamand (un dialecte du néerlandais), le français et l'allemand. Les villes et les caractéristiques géographiques ont, par conséquent, généralement deux appellations. Dans ce livre, j'utilise le nom employé par les habitants de la région concernée sauf si la ville a une forme anglicisée acceptée (par exemple, Antwerp pour Antwerpen, Brussels pour Bruxelles/Brussel) ou, dans le cas des villes flamandes de Brugge et Ieper, les noms français, Bruges et Ypres, sont tellement connus des lecteurs britanniques que les modifier porterait à confusion.

Nombre d'ouvrages m'ont servi de sources d'inspiration et d'informations. Je retiendrai plus particulièrement Strangers Should Not Whisper, le récit énergique de Jan-Albert Goris, The Coburgs of Belgium, où Theo Aronson retrace avec humour l'histoire de la monarchie belge, et l'excellent roman Le Chagrin des Belges, l'œuvre monumentale de Hugo Claus. Les propos du Général de Gaulle sont extraits de Continental Drifts de Nicholas Fraser. Quant à la blague du pilote belge, elle est tirée de Ces Européens sont impossibles ! de Luigi Barzini, homme de sagesse et d'esprit. Deux autres ouvrages méritent une mention spéciale : The Good Beer Guide to Belgium and Holland de Tim Webb et Beers of Wallonia de John Woods et Keith Rigley. Sans ces deux vade-mecum, mes voyages en Belgique auraient été beaucoup	Je me suis inspiré de nombreux ouvrages qui m'ont apporté savoirs et connaissances. Parmi ceux-ci : l'incroyable roman Strangers Should Not Whisper de Jan-Albert Goris, mais aussi, The Coburgs of Belgium de Theo Aronson qui raconte l'histoire de la monarchie belge et enfin le merveilleux roman d'Hugo Claus intitulé le Chagrin des Belges. La citation du général de Gaulle est tirée de Continental Drifts de Nicholas Fraser et la blague sur le pilote belge de l'ouvrage de Luigi Barzini, Ces Européens sont impossibles ! Deux œuvres méritent cependant une mention toute particulière, il s'agit de Good Beer Guide to Belgium and Holland de Tim Webb et de Beers of Wallonia de John Woods et Keith Rigley. Sans ces ouvrages, mes voyages en Belgique n'auraient pas été aussi

moins agréables, même si les paysages m'auraient sans doute paru plus nets.	amusants, même si je me serai davantage concentré sur le pays en tant que tel.
À quelques rares exceptions près, les Belges que j'ai rencontrés au cours de mes allées et venues se sont montrés aimables et accueillants. Leur gentillesse envers les étrangers allait bien au-delà des simples bonnes manières. Je voudrais remercier Liesbeth, Jules et Jacintha, trois Limbourgeois qui ont prouvé que la réputation d'hospitalité attribuée à leur province est loin d'être usurpée.	Sauf rares exceptions, les Belges que j'ai rencontrés au cours de mon voyage ont été amicaux, accueillants et ont fait preuve d'une gentillesse envers les étrangers qui va au-delà des bonnes manières. Je tiens à remercier tout particulièrement Liesbeth, Jules et Jacintha, trois Limbourgeois qui ont été à la hauteur de la réputation d'hospitalité de leur province d'origine.
Enfin, un remerciement tout particulier à mon ami Steve Marshall, dont la passion pour le cyclisme professionnel m'a entraîné en Belgique pour la première fois et dont… Ah ! Trêve de bavardages !	Enfin, une mention spéciale à mon ami Steve Marshall, dont la passion pour le cyclisme professionnel m'a mené en Belgique et dont… Mais bon, passons à autre chose...

Annexe III : introduction, chapitre sept et chapitre neuf su livre de Harry Pearson

Introduction

I was at a dinner party in the summer of 1997. When I said I was writing a book about Belgium one of the women at the table laughed. 'I mean,' she said, 'it's funny isn't it, but there just aren't any famous Belgians.'

'Well,' I said, 'there's René Magritte and Georges Simenon; Jan van Eyck, Bruegel, Hans Memling, Rubens and Van Dyck. And there's Victor Horta, Baekeland, who invented plastic; Hergé, Mercator of map-projection fame and Adolphe Sax; Eddy Merckx, Jacky Ickx, James Ensor, Jacques Brel, Jean-Claude van Damme and Peyo, creator of the Smurfs.'

'Oh yes,' the woman said with a dismissive wave, 'but apart from them.'

This was a fairly typical reaction. The other was to say, 'But what will you write about? Belgium is *so* boring.'

On cursory inspection, it must be said, Belgium might appear dull, but that is just a disguise. Belgium has been invaded so often that the inhabitants have tried to make their country look as uninteresting as possible in the hope that, in future, their neighbours will simply ignore them or march right through on the way to somewhere that looks more

exciting. Belgian mundanity is a camouflage. But like all camouflage, this one, once recognised, quickly disappears to reveal the solid, eccentric shape beneath.

As you amble around Belgium reality gradually comes into focus. A pair of apparently innocent net curtains hanging in the window of a crumbling ground-floor apartment prove, on closer inspection, to be decorated with woven images of dinosaurs. You come across a window display in a dentist's surgery, four eighteen-inch-high dolls in lab coats each clutching a life-sized pair of false teeth; you pass a sewage farm which is home to a flock of ostriches; a group of men in Ruritanian military uniform march up to your hotel, halt, load and fire a small cannon and then march away again without a word of warning or explanation.

It has always been a tradition in Britain to look to the south for inspiration and colour. You can see that even in the advertising campaign for one of Belgium's most successful exports, Stella Artois. The posters have for years tried to suggest that this lager comes from France. You can imagine the men in their Soho offices pointing to flip-charts marked: 'French sexy, Belgian boring.'

A personal view is that they have got this the wrong way round. It seems to me that the essence of banality is predictability, and who could be more woefully predictable than the French, with their love of fine wine, good weather and chic clothing? Let's be honest – anybody can develop a taste for these things; there's nothing big or clever about it. To carefully nurture a fondness for cacti, canaries and chicory, however, as the Belgians have done, takes rare originality and flair. The only mildly eccentric thing about the French is their pop music, and even here they are undermined by their northern neighbours: Johnny Hallyday, the leading figure of what the French dub, with typical Gallic grooviness, *la musique ye-ye*, is – yes, you guessed it – half Belgian.

It has been a tradition for British writers to head south, too, for the Mediterranean, the Aegean, the Pacific. To go to warm, exotic places. I might have followed them. The Kara Kum Desert seemed relatively unmapped in English prose. But I am a northerner and I burn easily. And besides, I had once met a man in Murton, County Durham who had been to Samarkand, and he said the beer was piss.

Some notes about spellings. Belgium is a country with three officially recognised languages: Flemish (a dialect of Dutch), French and German. This means that towns, cities and geographical features tend to have at least two names. In this book I have generally used the name by which the place is known to the local inhabitants. The exceptions to this are when a city has an accepted anglicised form (for example, Antwerp for Antwerpen, Brussels for Bruxelle/Brussel) or, in the case of the Flemish cities of Brugge and Ieper, when the French names, Bruges and Ypres, are so well-known to British readers that to alter them would be confusing.

A number of books provided me with inspiration, insight and information. In particular Jan-Albert Goris's sprightly *Strangers Should Not Whisper*; *The Coburgs of Belgium*, Theo Aronson's entertaining history of the Belgian monarchy; and Hugo Claus's monumental and brilliant novel *The Sorrow of Belgium*. The General de Gaulle quotation was lifted from Nicholas Fraser's perceptive *Continental Drifts*; the joke about the Belgian pilot from the witty and wise Luigi Barzini's *The Europeans*. Two other works deserve a special mention: Tim Webb's *Good Beer Guide to Belgium and Holland* and *Beers of Wallonia* by John Woods and Keith Rigley. My trips to Belgium wouldn't have been nearly as enjoyable without them, although the country would probably have remained in sharper focus.

With only the rarest exceptions the Belgians I met on my travels were friendly, welcoming and showed a kindness to strangers which went far beyond mere good manners. In particular I would like to thank Liesbeth, Jules and Jacintha, three Limburgers who prove that their home province's reputation for hospitality is well-merited.

Finally, a special mention for my friend Steve Marshall, whose passion for professional bike-racing was what took me to Belgium in the first place and whose, ah, but that's enough of that . . .

with Dutch subtitles.

The following morning I woke early and went out for a walk past the Musées Royaux des Beaux-Arts and along to the Palais de Justice, once the biggest building in Europe. In light of the Dutroux affair the epic dimensions and resolute sturdiness of this towering hulk seemed bitterly ironic. A more suitable monument to the Belgian justice system might have been a wheely-bin. (bac)

I cut back down the slope heading towards Notre Dame de la Chapelle and what I always thought of as the centre of the city. René Magritte described Brussels as 'erotic'. It had plainly shed some of its allure since his day. The whole city had a slightly abandoned air about it. There were some wonderful buildings, some beautiful areas, but the main feeling you had was of neglect. You could come across streets of derelict buildings anywhere in Brussels – just behind the Bourse, for example, or in the posh suburb of Uccle, where the pavements in front of the grand and rather pompous 1930s detached houses were cracked and uneven with proletarian dandelions dancing among them. I suspect this air of abandonment stemmed from the fact that the city didn't really belong to anyone. For all the Flemish claims to it, they knew the city was not occupied by Flemings and, though the

bulk of its inhabitants were French-speakers, Brussels was not Wallonian either. The arrival of the EC, with its legions of politicians, lawyers and bureaucrats, added a transient expatriate community to the mix. People came in, used the city and then left. Brussels felt like a rented house: the tenants might clean it, even decorate it, but they weren't going to spend any money on doing it up.

Somewhere near the Rue au Buerre I passed a Greek taverna with a menu helpfully translated into English. I couldn't help thinking the owner would have done a better trade if he'd kept things in his native tongue. Somehow taramasalata sounds a good deal more appetising than 'spawn mousse'. Whatever its advertising merits I took this menu as a sign. I weaved my way into the Petit Rue des Bouchers, picked a restaurant at random and ate an enormous Belgian lunch. Actually that's a tautology. All meals in Belgium are enormous. Later that day I heard what I thought was a ripple of gunfire. It turned out to be a coach-party from Oldham gradually exploding in a nearby café.

The portions are big in Belgium and the food is great. The Belgians are not given to self-promotion. Centuries of being taunted and bullied by their neighbours have taken their toll. The average Belgian is so self-effacing as to make Michael Palin look like Muhammad Ali. Canadians seem braggardly by comparison. But one thing Fleming and Walloon alike will tell you proudly is that 'you never eat badly in Belgium'. And this is true. Because if France is the gastronomic heart of Europe then Belgium is the continent's stomach.

'The French love food,' an ample fellow told me once over a medieval plateful of spit-roasted pork, braised chicory and caraway-flecked rye bread in the garden of a café on the river Leie near Ghent, 'but the Belgians love eating.' Throughout Flanders and Wallonia there is plenty of evidence to back up this assertion. It doesn't take many Belgians to block a

pavement, and stout middle-aged burghers wander about in the road in small towns confident that no driver would dare run into them for fear of writing off his car.

Buses and trams were going in all directions when I waddled into the Place Montgomery an hour or so later, but the one I wanted, the Number 44 tram to Tervuren, was nowhere to be seen. I stood at the stop and marvelled once again at the revolving destination signs on the fronts of Brussels buses. Although the vast majority of inhabitants of Brussels speak French as their first language, the city was officially declared bilingual by the Belgian government in 1966. This was a conciliatory gesture towards the Flemish activists, one of whose catch-phrases remains 'Brussels is a Flemish city' (though as they insist on saying this in their own tongue most people in Brussels are oblivious of the fact). As a consequence all the street and direction signs in the Belgian capital are in two languages, and so are the signs on public transport. The problem here, however, is clear: which should come first, the Flemish or the French name? The bus company had cunningly avoided any controversy by using revolving signs. That way nobody came first or last and offence was avoided.

The revolving signs were a clear reminder of just what hard work it is living in a country which has three official languages, is divided into a trio of exclusive language zones, has a bilingual capital and several cities with 'protected linguistic minorities'. That the German-speaking enclave of Eupen was isolated way over in the east was, I suppose, a small consolation, especially for the guards on Belgian trains. These poor buggers certainly had their work cut out. Aside from their normal duties they had to keep careful track of exactly which linguistic area they were in during a journey and make their announcements accordingly. On the seventy-mile trip from Brussels to Kortrijk, for example, they had first to declare the destination bilingually as Kortrijk and Courtrai; as the train

moved out into Flemish Brabant they simply said Kortrijk; when the train crossed briefly into Hainaut it was just Courtrai; and when it came into East Flanders it was Kortrijk again. What happened if they made a mistake I never discovered, but there are enough language fanatics in Belgium to suggest that at the very least one of those angry letters written in green ink on lined file-paper that invariably begin 'In all my eighty-five years as a . . .' would be winging its way to the head office of the SNCFB (or, as the Flemish – unhindered by the baroque circumlocutions of a romance language – more pithily knew it, the BS).

And still I waited in Place Montgomery (Montgomeryplein). No tram to Tervuren, or even Tervueren, appeared. After half an hour or so a tram coming the other way stopped and the moustachioed driver yelled across to me in English. How he could tell I was an Anglophone I'm not sure, but it made a refreshing change. Being tall and blond I normally get mistaken for a German. Even by Germans. In fact, whenever I am in Germany local citizens who are lost or confused seek me out specially and ask for directions or explanations. Once, walking down a busy shopping street in Cologne, I was stopped every fifteen yards by people searching for hospitals, government offices or simply wanting to know how to operate drinks-vending machines. Somewhere around the sixth time it happened the friend I was with, who was a Czech exiled in Germany, said, 'They recognise you as the *Ubermensch*, Harry. If you stayed here a few more days they would elect you Chancellor.' I suspect he may have been joking, but I still keep it in mind as a future career option.

'What are you waiting here for?' the driver shouted.

'The 44 tram.'

'It does not go from here.'

'But it says 44 on this sign.'

'Yes, but also it says that you must go downstairs to the ter-

minus under the ground to get it.' And so, I presume, it did, in a couple of languages – neither of them, unfortunately, mine.

'I have been past two times already,' the driver said, 'so when I came back again and you were still here I knew something was wrong.' Even more than his accent the kindly seriousness of his tone marked him out as a Fleming. I thanked him profusely. 'If it hadn't been for you,' I said, 'I'd have been standing here all day.' 'Oh no,' he replied solemnly, 'I do not think so.' In the face of all the evidence it was pleasing that he still gave me credit for some initiative.

The 44 tram rattled out along the edge of the Forêt de Soignes (or the Zoniënwoud). The sun was shining, the sky was a rich Alechinsky blue, the new leaves on the beech and birch trees a vivid shade of lime-green and the air was filled with the moist, loamy smell which speaks of spring and the urgent need to change your underclothes. Dr Johnson once said that his idea of bliss was travelling in a fast coach at night in the company of a beautiful woman (though I may possibly have transposed two adjectives in that sentence). Not having much experience in that direction, I can't really judge, but I have a feeling that travelling in a speeding tram through shadow-dappled woodland on a bright day in a city in which you are never more than four hundred yards from a great meal and the kind of beer that can numb your knees in thirty seconds must run it close.

The tram terminated at Tervuren and I walked up towards the domed splendour of the Musée Royal de l'Afrique Centrale (or Koninklijk Museum voor . . . Oh, I'm sorry, I'm bored of this now). The museum was opened in 1910 to house King Leopold II's West African hoard. The Belgian monarch was a collector on a grand scale. When he visited the Paris exhibition of 1900 he brought back a couple of souvenirs. Others might have stuck with an Eiffel Tower tea-towel

and a pétanque set; Leopold opted for a Chinese pavilion and a Japanese pagoda. Yet even judged by these epic standards the West African collection is exceptional. The building which houses the museum was specially commissioned for the job. It was the only completed part of a much grander scheme which was also to have included an Oriental Museum, a school for overseas administrators, a concert hall and, this being Belgium, a large restaurant.

When my father was about twelve, he and a friend took the train from Middlesbrough through to Whitby to visit the town's little museum. Like most museums in those days, and indeed up until the 1970s, Whitby Museum housed a motley assortment of pinioned moths, preserved puffer fish, edged weaponry from around the world, eggshells and dead animals. My father and his friend were particularly intrigued by some stuffed birds in an unlabelled case. 'What sort of birds are these?' they asked a hunched and wall-eyed attendant.

The man shuffled over to them. 'Way, now,' he said in a wheezy North Riding accent, 'you know yon cliffs as lie just south of here?' My father and his friend nodded. 'Way,' the man continued, 'there's some little brown birds as sort of circle over them cliffs.' He dropped his voice, leaned down towards them conspiratorially, looked from side to side, then said, 'We calls them . . . shitehawks,' and with that he skulked off.

I have a feeling the Whitby shitehawk-watcher would have felt rather at home in the Royal Museum of Central Africa, Tervuren. The museum has the exterior of a Louis XV château and the dimensions to match. The inside is so old-fashioned it is almost a museum piece in itself. You walk long, pillared corridors that echo to the sound of your footsteps, past marbled walls covered with spears, swords, shields, painted mahogany masks and mysterious objects that could be either wind instruments or penis gourds, or possibly both

if the owner got lucky. There is a gigantic pirogue made from an entire hollowed-out tree, an exhibition on the lifestyle of the pygmies, iridescent butterflies, beetles the size of baby booties, rococo birds' nests and an array of stuffed mammals which speaks of carnage on a grand scale.

The brief issued by Leopold to his curator when it came to wildlife seems to have been to go out to the Belgian Congo, kill at least two of everything that moved and bring the carcasses back to Tervuren. It was an assignment for a blood thirsty Noah. The exhibits range in size from mites to elephants, from fleas to water buffalo. An extended family of gorillas stare glassy-eyed from an ersatz jungle, while nearby a static army of ants work on a building project they will never complete.

In many ways this array of slaughtered beasts is a fitting monument to the man who assembled them. For despite stiff opposition from pitiless monarchs across the globe, Leopold II comfortably carries off the title of Supreme Regal Bastard of the Nineteenth Century. This, after all, was the man whom Empress Augusta of Germany found so morally repugnant that after his visits she took the precaution of having the state apartments exorcised by her chaplain; whose single response to the news that his eldest daughter, Louise, had been incarcerated in an Austrian lunatic asylum was to write to the attendant telling her 'to keep a close eye on the mad woman'; and who was so blasé about public opinion that when he was named in a London court as the client of child prostitutes he did not even bother to deny it.

Leopold's gifts in the area of outrageous dastardliness were manifold, and he exhibited them to the full during his thirty-year campaign to grab, hold and ruthlessly exploit the tract of Africa which would later become the Belgian Congo and supply the many natural treasures of the Royal Museum of Central Africa.

As a young prince Leopold had travelled widely. He quickly formed the opinion that overseas possessions were a necessity, if only to swell his own bank account. By 1860 he was on the case, sending a pointed gift to the Belgian Minister of Finance during a trip to Athens. A piece of Grecian marble, it is inscribed with the subtle message 'Belgium needs a colony'.

Whatever his real views, Leopold had inherited some of his father's gift for diplomacy and obfuscation. He saw that simply to march out and cut himself a chunk of Africa or Asia would land him in trouble with Britain and France, who rather regarded such behaviour as their prerogative.

Instead, in 1876 Leopold called together in Brussels a meeting of explorers, philanthropists and churchmen. He was, he told the assembled throng with a disingenuousness that would have brought a flush to the stubbly cheeks of Richard Nixon, deeply concerned about the plight of the African. Arab slavers still roamed the Congo basin. The poor natives, heathens every one, lived in fear, squalor and ignorance. Leopold wanted to put an end to human bondage and bring the benefits of civilisation and the word of God to these sad, benighted folk. Some cynics might suggest he was trying to build an empire. Nothing could be further from his mind, for, 'If Belgium is small, she is happy and contented with her lot. I have no other ambition than to serve her well.'

So moved were the delegates by Leopold's words that instead of shouting 'They all say that, mate!', they agreed to his idea of forming the Association Internationale Africaine (AIA) to carry out his aims, and, since Leopold was the driving force behind the founding of this humanitarian body, they readily elected him its chairman.

Over the following two years Leopold used his stewardship of the AIA to accomplish . . . absolutely nothing. Soon the other members of the association, tired of the inertia, ceased to pay it much attention. After a while they more or less forgot

about it all together. At which point Leopold dissolved the AIA and formed a new organisation in its stead, the rather similar sounding AIC (Association Internationale du Congo). The AIC had the same flag as the AIA and many of the same professed aims, indeed most of the world looked on them as one and the same. This was what Leopold wanted. Because while the AIA and the AIC might share many similarities, there was one important difference between them. Unlike the AIA, the AIC was under the complete control of Leopold by dint of the fact that he was its only member.

One of Leopold's first acts as head of the AIC was to commission the explorer, Henry Morton Stanley, to travel to West Africa. Leopold's instructions to Livingstone's rescuer show that while he didn't always choose to use it, the Belgian king had a shrewd grasp of public relations. Stanley was not to build a colony, Leopold told him, certainly not! His job was rather to bring together independent African states into a federation of free Negro republics under the protection and benevolent guidance of the AIC. Stanley carried out his task with his usual thoroughness and determination, mixing diplomacy with brutality, beads with bullets. Soon African chiefs all across the Congo basin had signed away their independence to an organisation with a blue and yellow banner and its headquarters in Brussels. Euro-sceptics may wish to pause a while at this point and have a good old rant.

Having established his Un-colony, Leopold now set about gaining international recognition for it. Other European powers were becoming increasingly suspicious of Leopold's motives, so he turned instead to the United States, whose politicians at that time displayed a more trusting nature. President Chester Alan Arthur, newly inaugurated following the assassination of James Garfield, was a devout Baptist and quickly fell under the spell of Leopold's talk of missionary work and the war against human bondage. He gave the

Belgian monarch his unqualified support and diplomatic recognition to the 'independent states' of this 'neutral' confederacy. (Later American leaders were less sympathetic to Leopold. When someone suggested to Theodore Roosevelt that the ruler of Belgium should be invited to the St Louis Exposition he hammered the table with his fist and bellowed, 'We don't want him! He's a dissolute old rake!').

By 1884 the world's other major powers had fallen into line with the US and recognised the new nation. As reward for the faith Arthur, Bismarck and the rest had placed in him, Leopold delayed for a whole year before doing what he had intended to do all along, declaring himself King of the Congo Independent Free State, sole ruler of 920,000 square miles of Africa.

In one way, at least, Leopold had not lied about his intentions. Since the Belgian government refused to have anything whatsoever to do with the Congo it was not, strictly speaking, a colony; it was simply an extension of the royal estates at Laeken. By a mix of duplicity, sleight of hand and the sort of cunning manipulation of language that would have a modern spin-doctor purring, Leopold had taken personal control of an area eight times the size of his own country. As if this were not enough he quickly extended his territory by sending a military expedition eastward to the Nile.

A rather bizarre episode followed, in which Leopold approached Britain and asked the then Prime Minister Lord Salisbury if he wouldn't mind persuading the Khedive of Egypt to loan him the Sudan for a while. In exchange, Leopold said, he would allow the British to use the Sudanese people to form an army with which to annex China. Salisbury didn't know quite what to make of this plan, but Leopold's cousin, Queen Victoria, was not so perplexed – she concluded sternly that the Belgian king had 'taken leave of his senses'. (Victoria had never much cared for Leopold. When he was

younger she had summed him up thus: 'as unfit, idle and unpromising an heir apparent as ever was known'. Her approbation was perhaps heightened by the euphoric relief at finding someone worse than her own son, Edward, a man who shared some of Leopold's vices.)

Though insanity does seem to have been a hazard for the Belgian Royal Family at that time (as well as Leopold's daughter, his sister Charlotte, widow of Emperor Maximilian of Mexico, was also confined for mental health reasons. For a while she occupied a palace in Tervuren, but it burned down in a fire and she was moved to a moated castle at Bouchout. Leopold, true to his nature, never visited her), Leopold's problems were actually more financial than mental. Despite making such dramatic cost-cutting measures as deleting a course from the royal lunch menu, finding and exploiting the wealth of his new kingdom was proving beyond the King's pocket.

To raise the money necessary for his schemes, Leopold eventually persuaded the Belgian government to lend him a vast sum on the understanding that when he died he would bequeath the Congo, or cash equal to that loaned to him, to the Belgian people. That done, he then went out and mortgaged a vast tract of the land he had effectively used as collateral on the government loan to a bank in Antwerp for a further half a million francs. That this was plainly illegal did not bother Leopold in the least. Indeed, when he was unable to meet his repayment on the Antwerp loan, he demanded the Belgian government make it for him, arguing, with logic if little shame, that should they fail to do so the nation would lose a large part of his bequest. The government gave in and handed Leopold the money to pay off his debt. He then asked them for a further 150,000 francs, which he said they might as well give him now to save him from having to bother them again later.

You may think that this little escapade makes Leopold look like a swindler and charlatan. There is an added twist, however, which elevates him far higher up the league table of bunko-artists and conmen than that. Because it later transpired that the loan from the bank in Antwerp did not exist, Leopold had simply made it up in order to chisel more money out of the Belgian treasury.

Finances secured, Leopold now turned back to the Congo. In a series of battles Belgian-led *askaris* broke the power of the Arab and Swahili slave-traders in West Africa. The news was greeted with rejoicing around the world and the Belgian king was hailed as one of the great humanitarians of the age. Leopold celebrated in characteristic fashion by imposing a tax on the inhabitants of the Congo. The Africans had no money, but Leopold generously allowed them to pay the new tax by working for him collecting quotas of rubber and ivory. Since these quotas were fixed falsely high, the Congolese ended up working for the Belgian monarch full-time and without wages. Thus was one type of slavery quickly replaced by another.

Leopold was now in his late fifties. Knowing that he had only the remains of his lifetime to accrue as much wealth from his fiefdom as possible drove him to ever more extreme measures. The quotas were increased. Tribespeople were worked to death. Villages that failed to fulfil the demands of the King were razed, the villagers slaughtered. Baskets full of their severed hands were brought into Leopold's agents as proof that the notorious 'forest guards' had carried out the punishment. It was, in Joseph Conrad's words, 'the vilest scramble for loot that ever disfigured the history of human conscience'.

I wandered along the corridors of the museum gazing at Rwandan dancing costumes and Kakunga initiation masks. There didn't seem to be anyone else around apart from me,

though sounds of human life, in the form of Europop, wafted down from some unseen source. The effect of the tribal carvings, jars of preserved reptiles and Patrick Hernandez singing 'Born To Be Alive' was mysteriously creepy. Luckily, before I suffered a Kurtz-type breakdown and went native, I came across a father and his young son lurking amid a collection of dusty moths that had the wing-span of blackbirds, antennae-like fern fronds and brown-and-black marking patterns that looked as if they may have been the inspiration for furniture-fabric designers throughout Belgium.

As man and boy moved off I followed close behind, glad for some semblance of living company. The lad's enjoyment of his visit was greatly enhanced by the opportunity the long galleries and polished stone floors afforded for the ancient boyish art of sliding; the father showed rather too keen an interest in the bottled tape worms for my liking.

Soon we had drifted away from the museum's twelve million insects and into one of the side rooms. Here there was an exhibition devoted to the exploratory and military expeditions in the Congo. There were captured Mahdist flags suspended from the ceiling, Victorian paintings of Congolese soldiers beating off attacks by the ferocious private army of slave-trader Tipoo Tib, and a battered sailing trunk which had belonged to Dr Livingstone. On one wall was a memorial listing the names of the Belgians who had fallen during the early years of the Congo Free State. There was no comparable list of the Congolese who had died during the same period; even in a building the size of the Royal Museum of Central Africa there are constraints on space. In the ten years from 1896 to 1906 King Leopold II made £3 million in clear profit from his enterprises in the Congo. It worked out at slightly less than a pound per African life.

I walked back up to the tram terminus, bought a can of beer from a vending machine, more for the novelty of it than

anything else, and caught the 44 back into Brussels. The day was still sunny and I decided to walk from Place Montgomery back into the city centre via what I think can be said without doubt to be a truly unique institution, the Musée Wiertz.

The painter Antoine Wiertz was born in Dinant. He liked to compare himself to Rubens and Michelangelo, though the artist he most resembles is actually William McGonagall. His work is, plain and simply, rubbish. It is big, weird, badly executed and quite often it comes with a message so thumpingly obvious it would have been far simpler and certainly more aesthetically pleasing if Wiertz had just printed it on a T-shirt. An example: a voluptuous nude woman, 'La Belle Rosine', gazes upon a skeleton labelled, wait for it . . . 'La Belle Rosine'! Life, beauty, all must fade. Crikey!

Whatever he lacked in ability Wiertz made up for in ego. He regarded himself as a talent on a galactic scale. Quite how he came by this idea is anybody's guess, but such was the force of his self-belief that he convinced many others of it as well. Among them were members of the Belgian government who, in the 1850s, agreed to build him a studio just off the Rue Vautier in central Brussels at public expense. In return Wiertz magnanimously agreed to bequeath the studio and a selection of his works to the nation. Whether spontaneous street parties greeted this declaration is not recorded.

The studio, now the museum, is vast. It had to be. Wiertz tended towards giganticism. But that was understandable. For as one of his supporters was moved to explain: 'No surface can be found large enough to contain his genius.' This was, let it be remembered, in the days before the introduction of the postage stamp.

Close by the Musée Wiertz is another of Brussels' singular attractions, the Édicule Lambeaux. This pavilion, designed by Victor Horta, houses some sculptures by the Antwerp-born Jef Lambeaux. Entitled *Les Passions Humaines*, these try rather

hard to live up to their description as 'reliefs'. Despite the allegedly shocking eroticism of these sculptures it has to be said that none of the men involved in any of the scenes seems in the least bit excited.

In his book *Waterloo to the Peninsula* George Salas says of Brussels, 'I never saw such a place for dogs in all my life. They swarm.' That was in 1867. One hundred and thirty years later you don't come across so many dogs, but the coiled and reeking evidence that they are around in, apparently, vast numbers is everywhere you step. Practically everyone who has visited the Belgian capital feels moved to comment on this phenomenon, yet the Bruxellois themselves seem oddly unconcerned by it. After a while you begin to sense a defiance in their indifference that almost amounts to pride, and you start to wonder if a steaming heap of canine faeces on a paving slab, unattractive though it is, hasn't come to be regarded by the townspeople as something of a status symbol, in much the way a bulging gut and gout was by medieval noblemen.

As I worked my way carefully back to the Petit Ring only one thing bothered me. I just hadn't seen that many dogs in Brussels, ever. The odd *bichon-frise*, a Yorkshire terrier here and there, the occasional giant schnauzer, perhaps, and once, in a bar near the Colonne du Congrès, I had been introduced to a black spaniel-like creature which the owner described as a 'cheese hound' and which promptly answered my question of 'Why?' by attempting to snaffle a square of smouldering Hervé from my plate with an absent-minded sideways dart of his snout. But I had sighted nowhere near the canine numbers or diversity needed to produce such quantity and variety of crap. They must have been hidden away somewhere.

Or maybe there was something more to it than that. Perhaps dogs were being ferried into the centre of Brussels under cover of darkness on special trains. For years the city

authorities had attempted to direct the visitor's attention to the many glories of their city, but it was hard to walk around gawping at Art Nouveau architecture when you knew from bitter experience that the slightest loss of concentration would see you executing a triple salchow on a dark-brown skid-pan (the locals suffer no such problems; trained from their earliest years they negotiate the odiferous hazards as if by some bat-like sonar). Maybe, as a result, the dogshit has over the years become so inextricably linked in the minds of men with the city of Brussels that the two things are now as inseparable in the global consciousness as Venice and its canals, New York and its skyscrapers, Milton Keynes and that eerie feeling that you have slipped into a coma. Perhaps as the dog population of Brussels gradually shrank, the city's councillors were faced with the awful possibility of losing their most potent, globally recognised civic symbol. Their attempt to avert a crisis by creating something new in its stead foundered when the Atomium failed to catch on (and how could it? Imagine the Dutch trying to replace the clog with a gigantic chemistry-lab model of a molecule. The whole thing smacked of desperation), and they were forced instead to call on the population of the surrounding countryside for support. The countryside that surrounds French-speaking Brussels is, of course, exclusively Flemish. The negotiations must, therefore, have been long and hard and at times bitter, but eventually both sides were satisfied. Brussels got to borrow some dogs and the Flemings got a capital city with street signs they could understand.

Mort Subite is one of my favourite bars. It has a nicotine-stained ceiling, the price list painted on to wall mirrors, a waitress who resembles the middle-aged Jeanne Moreau and an intense, chain-smoking clientele who look as if they might still believe that you can overthrow capitalism by drinking too much and talking animatedly about gestural abstraction. It is

to my knowledge the only bar in the world that has ever inspired a ballet (by Maurice Béjart).

I ordered a glass of faro and sat staring into it sternly, trying to give the impression that I was a man who spent his days deconstructing bourgeois concepts of beauty rather than speculating on the origins of urban dog turds.

Actually at this point I was thinking about Leopold again. The fact was that although I could work myself up into a state of righteous indignation about his behaviour, there was always part of me that refused to join in. I felt a strange, well, *affection* for the ruthless old poltroon. Because as with certain other deeply amoral men there was a seductive swagger about Leopold II. His total indifference to the feelings of others was a liberation most of us will, thankfully, never know, and it produced some notable moments of cruel humour. Once, for instance, when an attempt was made on Leopold's life and the assassin's bullet whizzed past him and struck and mortally wounded a loyal servant, the King simply sniffed and said, 'My, my, whoever would have thought that ineffectual fellow could have provoked someone so severely.' And when the Bishop of Ostend remonstrated with His Majesty about his sordid private life, saying, 'People tell me you keep mistresses,' Leopold simply smiled and said benignly, 'People tell me the same thing about you, Your Grace. But, of course, *I* choose not to believe them.'

Most memorably, perhaps, when asked how he maintained himself during crises, Leopold replied, 'If you can survive the Belgian national anthem you can survive anything.'

This savage wit is, I am aware, no recompense for Leopold's many grisly crimes, but there are other prize bastards who have not even offered that. Notably Adolf Hitler, Josef Stalin, Pol Pot and the bloke whose dog's poop was at that moment spreading evil fumes through Mort Subite via the sole of my right desert boot.

Nine

The train from Tongeren to Liège rumbled through the farming land of the Haspengouw, past rolling wheat fields and teams of toiling Sikhs crouching amid the rows of strawberry plants. Near Glons we crossed yet another linguistic border and the Haspengouw became the Hesbaye. At Liers there was a café with the name of the owners stretched across the windows like the sun-strip on a Ford Cortina; at Milmort the station yard was dominated by a permanent obstacle course of jumps and rope swings and rows of tyres built for . . . who? Local children? Waiting passengers? Railway porters? After Milmort tall water-towers and bulky relay stations began to appear, then the first of the conical slag-heaps with their spiny covering of tiny pine trees. Soon the train was running parallel to the river Meuse and we were into the industrial dereliction of Liège itself, with its redundant blast furnaces and unattended coal quays. Even the air had a gritty texture. The hop town of Poperinge was twinned with Hythe in Kent. Liège looked like it had a suicide pact with Consett.

The first and only time I'd been to Liège before was on a Sunday morning in mid-April. The station had been deserted,

the only sign of human life a crackling recording of popular piano classics coming over the platform tannoy. Steve and I had come to see the start of Wallonia's biggest bicycle race, Liège–Bastogne–Liège, organised by the singularly titled Royal Cyclist's Pesant Club Liègois.

Outside the station several locals, including the man in the tourist office, a couple of tram-drivers and a road-sweeper, told us to go to the Opera House, but the race wasn't there. We stood around for a while until a Gewiss team car flashed past. We attempted to follow it and failed. Another team car and half a dozen riders, this time from the Mercatone Uno squad, whizzed past at the top of the street we'd just left. They were heading east. We marched off in pursuit. A combined bunch of cyclists from Lotto and Mapei-GB suddenly appeared round a corner and headed towards us going south. And so it went on. After four or five more futile attempts to chase speeding cyclists Steve and I realised we were no longer alone. We had been joined by a couple of Germans, a Dutch father and his two sons, a quartet of Italians and a rather forlorn Australian, all looking for the start line and plainly fooled by what must have appeared to them our decisive manoeuvring. Together our multi-national force continued to stride determinedly but hopelessly about like a troop from some medieval pageant society re-creating the Peasants' Crusade. Eventually the others disappeared, possibly raped and murdered by unscrupulous Venetians, and Steve and I gave up on the race altogether and went to get some breakfast instead.

We found a bakery, bought armfuls of provender and took our supplies to a little public garden on the Rue Fabry. The sun was shining, the day was warm, Liège was silent except for the distant peal of church bells and a throstle warbling his love song amid the blushing bower of a nearby cherry tree. We sat down on a bench and opened our bags of goodies.

Smells of fresh pastry, vanilla and cocoa filled the air. No sooner had we finished subconsciously congratulating ourselves on the quality of our existence than a white Citroën appeared and stopped ten yards away. The passenger door swung open and a Groenendael shepherd dog jumped out and squatted down without so much as a preparatory sniff. Thirty seconds later and several kilos lighter, the shaggy black dog jumped back in the car which promptly drove off.

Steve and I looked at one another. Before we could utter even the most perfunctory *ugh*, however, a Fiat pulled over on the opposite side of the road and exactly the same scene was played out, this time featuring a white standard poodle in the starring role. The action was repeated again and again, with Dobermanns, wire fox terriers, Alsatians and once with a Borzoi which sprang agilely from a Renault Clio with French number-plates. Soon the garden, pristine when we arrived save for a light beading of dew, was dotted all around with little doggy slag-heaps. If you think this sounds totally disgusting, then just imagine how much more disgusting it would have been if you were eating a warm *pain au chocolat*, as I was at the time.

On that visit to Liège I'd alighted at the Gare de Guillemins. For deeply unsentimental reasons this time I got off at the Palais station, right in the heart of the city. The day was hot (too hot for Catherine and Maisie, who had rejected the decaying industrial heart of Wallonia in favour of a swimming-pool in the Limburg countryside and unlimited access to ice cream) and I walked along to the Palais des Prince Evêques, the Palace of the Prince Bishops. In what may well have been a two-fingered socialist gesture to their former rulers, the Liègois had chosen to decorate the massive open area in front of the imposing seventeenth-century palace with a collection of bus and tram stops and a large car-park. The last of the Prince Bishops was expelled from Liège by French

revolutionaries. If they ever do make a return I think they'll probably look for a residence with a better view from the front windows, though they're unlikely to find one that is quite so convenient for Marks & Spencer.

The Prince Bishops had held both religious and secular power in Liège from around AD 900 until the arrival of the spirit of equality, liberty and fraternity in 1794. During that time they had maintained Liège's independence from the Burgundians, the Spanish and the Austrians, instilling in the locals along the way the strong sense of their unique regional identity which persists to this day.

The upheavals in Paris brought out the radical side of the Liègois. The city was the first outside France to declare itself in support of the Revolution, and ever since then Liège has been seen as a bastion of liberal, left-wing and at times simply bloody-minded militancy. It was the citizens of Liège, for example, who, under the leadership of the inspirational 'Peg-Leg Charlier' Rogier marched west to support Brussels after the 1830 rebellion against the Dutch. An independent Belgium was the consequence. It was Liège too that was the centre of unrest over working conditions that sparked riots in 1886 in which two dozen protesters were shot by the Belgian army, and at the forefront of the general strike in 1893 that resulted in the adoption of universal male suffrage. Between 1945 and 1950 it was the socialists and communists of Liège who were central in the campaign that brought about the abdication of King Leopold III and almost split Belgium in half in the process. In 1961 a series of violent clashes between demonstrators and police around the city presaged reforms that led to greater autonomy for both Wallonia and Flanders.

The Liègois were as proud of their defiance as they were of their legendary *joie de vivre*. However, one man's free-spirited stander-up for human rights is another man's bone-idle troublemaker, and perceptions of the citizens of Liège in

other parts of Belgium, particularly the Flemish-speaking parts, were not always entirely positive. Feckless and awkward were two frequently applied adjectives. On top of which usually came allegations of shady dealing among the local socialist politicians. Comparisons between countries are usually misleading and often pointless, but in this case it's probably not too far-fetched to say that the Liègois is the Belgian Scouser.

Inside the Museum of Wallonian Life it was dead. I was the only visitor, perhaps because I was the one person persistent enough to find the door in among all the scaffolding and builders' mess. This was a perennial problem in Belgium. Practically everywhere seemed to be in the middle of an overhaul. In Tournai the entire Grande Place had been dug up; in Veurne the streets leading into the market-place had been reduced to gullies of sand and mud; and in Ghent the Graslei was a heap of cobbles. It was as if Belgium was desperately dolling itself up in preparation for a visit from some wealthy in-laws who just might be thinking of leaving it something in their will. (The situation is exacerbated by a system which guarantees federal parity when it comes to public works. If 100 miles of road is re-surfaced in Flanders, then 100 miles of road must also be re-surfaced in Wallonia, whether it needs doing or not.)

After some confusion over whether the Museum of Wallonian Life closed for lunch – a sign on the front door said it did, but the hours had been scribbled out with a biro – I forced my way in. Behind the ticket counter was a pair of legs and a length of dark skirt. I gathered together some tatters of French and then coughed politely. The body and head that belonged to the bunting sticks dropped into view from behind a row of high shelving that formed a partition wall separating the gift shop and ticket booth from the entrance hall. The head, which had curly dark hair and a slightly stern countenance, murmured an apology while the legs stepped

down off the hidden chair. 'Good day,' I said after what I considered a decent interval. 'It is possible for me I entering? But perhaps I think you are to be hours of lunch for closing?' That at least is what I imagined I said. In reality it may have been total gibberish.

The woman, who clearly had huge reservoirs of sang-froid, smiled pleasantly at my words and assented. To what exactly I wasn't altogether sure, so I bought a ticket and went in.

The Musée de la Vie Wallonie is housed inside an old Minorite monastery, and every once in a while as I strolled around it I caught a glimpse of the cloisters and sunlit courtyard through one of the narrow windows. Museum staff were sitting out eating sandwiches and enjoying the warmth. I was glad to see them because the museum itself was a bit sinister. In part this was because a large chunk of the exhibition was taken up with Wallonian folklore, and much of Wallonian folklore involved phantasmagoria. Far from regarding this as something unhealthy that was best not mentioned, the Walloons appeared rather proud of it all. Indeed, the whole of Belgium seems to rejoice in this darker aspect of its past: there are witches' festivals in Nieuwpoort and Beselare; in Ellezelles there is a community mural on the gable end of a house devoted to local witchcraft; while practically every product you buy from the Ardennes seems to feature pixies, gnomes or broomsticks somewhere on the label.

The necromancy was one factor. Mainly, though, the creepy atmosphere in the museum was down to the extensive collection of marionettes. Puppet theatre is popular in Brussels and perhaps even more so in Liège. Hundreds of dolls from the Imperial Royal Old Theatre and the museum's own puppet troupe were lined up in ranks along one wall in one of the more shadowy parts of the second floor. Sooty or Scott Tracy they were not.

About three feet tall and dressed in an array of costumes

that ranged from medieval armour to business suits, they had floridly painted faces and psychotic, staring eyes. Many smiled, mockingly it seemed to me, revealing stained yellow teeth. Something about the marionettes' gleeful menace put me in mind of the notorious 1960s children's TV programme, *The Singing Ringing Tree*, which was imported by the BBC from somewhere in *Mitteleuropa* apparently with the express intention of giving my entire generation nightmares for the rest of our lives.

Although I couldn't see him, I guessed that somewhere in this ghastly legion was the figure of Tchantchès, hero of Liège puppet drama and the unofficial patron saint of the city. As well as being rebellious, good-hearted and irrepressible, Tchantchès (Walloon for Francis) is said to enjoy getting drunk and head-butting people. He is, apparently, the archetypal Liègois. Which is hardly a comfort to the visitor.

I walked past the puppets slowly, fixing them with a steely glare because I had a suspicion they could scent fear, but then a gust of wind from an open window set their wooden limbs clacking together and I bolted into a side room devoted to capital punishment. I never thought I'd be relieved to see a guillotine.

Using a route that didn't involve going back past the puppets – I'm sure I heard them sniggering – I made my way to the exit. In one of the network of bustling streets just off the admirably named Rue Saucy, I bought some chips and a jumbo sausage that must have used up practically the whole elephant. My shaken morale was bolstered by the sight of a gents' outfitters with a large sign in the window announcing 'Upstairs! 500 pants!'

With its coal and steel and notoriously corrupt ruling socialist party, Liège has a pleasantly familiar feel to anyone who, like me, has spent most of their life on the fringes of County Durham. The similarity between the two communities

was further reinforced in the impressive Museum of Wallonian Art. The gallery is designed rather like a helter-skelter. You take a lift to the top and gradually descend through a chronologically arranged collection of paintings that takes you from Henri Blés to Paul Delvaux in a slightly dizzying spiral.

Somewhere around 1920, I stumbled into a huddle of elderly cleaning women sitting under a big, misty-green Albert Raty canvas of the Ardennes. All of them were smoking and one had a bare foot resting on a red plastic mop bucket. She was plainly relating the finer points of a recent operation on an in-growing toenail to an appreciative audience. You didn't need to speak French to know what she was saying. 'It was that Dr Delcour. He said to me, he said, "Mrs Closson," he said, "in my forty years in medicine I have never, I *have never* seen pus like it! Green it was!" He's very good, Dr Delcour. Very good. Mind you, I wouldn't let that Dr Marnix fella touch me. Our Clothilde's Frank went under him for his gall-bladder and now he's up and down at night like a bride's nightie. He was lucky, mind. Round our way they call that Marnix "The Widow Maker". Is he, Astrid? Your Claude? When? Well, I expect it'll go all right, honey. I mean, he can't kill 'em all, can he, or he'd get struck off.' For the only time on the entire trip I was momentarily overwhelmed with homesickness.

I walked along Rue Léopold, birthplace of Liège's most famous son, Georges Simenon, across the Pont des Arches and on to the Outremeuse, legendary stamping-ground of the dreaded Tchantchès. A densely populated island formed by a fork in the river, this was once the district of the tanners and weavers. It is sometimes referred to as the Free Republic of Outremeuse, and holds a place in the mythology of Liège similar to that which – and here comes the third in the series of those comparisons between countries I said were misleading and pointless a few pages back (I'm nothing if not

inconsistent) – the East End does in London, much of it born of a similar mix of sentimentality and the binding ties of hardship, though at least the inhabitants of the Outremeuse have never suffered the indignity of being impersonated by Dick van Dyke.

I wandered along the narrow streets, past the small museum devoted to the composer André-Modeste Grétry. Born in the Outremeuse in 1741, Grétry is usually described as 'the father of comic opera'. Having once sat through a village amateur dramatic society production of *The Merry Widow*, a personal view is that it's a shame he didn't take precautions.

Georges Simenon may have been born in central Liège, but he spent most of his childhood living in the crowded streets of the Outremeuse. His family – insurance salesman father Désiré, with his waxed moustache and Tintin quiff; snobbish mother Henriette and obtuse younger brother Christian – moved house fairly regularly but never to anywhere more than a few hundred yards from the Rue Puits-en-Sock where Simenon's paternal grandfather had owned a hat shop.

Considering he was a man of letters, numbers feature an awful lot in most summaries of Simenon's career. He was born in 1903, and in a fifty-one-year period stretching from 1921 to 1972 wrote 193 novels in his own name, including 76 devoted to his most famous creation, Inspector Maigret, and at least two hundred others under, probably, eighteen pseudonyms. On top of this he also knocked out twenty-five volumes of autobiography, three volumes of collected journalism, four collections of short stories and more than a thousand short stories which were never collected. His books have been translated into eighty-seven languages and enjoyed total global sales in excess of 500 million. His novels have been committed to celluloid on 55 occasions while 279 have been dramatised for television.

Simenon wrote for six hours a day, during which time he rattled off ten thousand words, smoked six pipes and drank two bottles of good claret. He confined himself to a written vocabulary of two thousand words. Most of his books were completed in eleven days (thirteen if you count the two days he spent thinking about them before starting to write). He was nicknamed 'The Steamship Novelist' by literary critics and rarely wrote less than half a dozen books per year. In his most productive phase, during the late 1920s, this figure rose to a peak of forty-four.

Simenon left Liège for Paris when he was nineteen. He spent a couple of years living on a sailing boat, moved house thirty-three times, lived in five different countries and visited over a hundred more. He married twice and had four children. At the height of his fame he occupied a thirty-room mansion on the shores of Lake Geneva, where he employed eleven servants. He died in Lausanne in 1989, aged eighty-six.

In the blizzard of figures that blows around the life of Simenon, the one which sticks most often in people's minds is ten thousand. This is the number of women with whom he claimed to have had sex. He made this announcement during an interview with Federico Fellini in 1977, apparently prompted by the Italian film director's remark that he always made love wearing a brassiere.

Simenon did not name this figure off the top of his head; he said he had calculated it mathematically. The figures of the case are this: Simenon lost his virginity at the age of thirteen and made his calculation when he was seventy-three; ten thousand women in sixty years works out at roughly 166 per annum, or slightly over three a week. Later on, his second wife, Denyse, ridiculed her husband's suggestion, saying Simenon was prone to exaggeration on these matters and that the actual total was probably no more than 1,200. Which really cut him down to size.

Whichever figure comes nearest the truth, it is certainly entirely appropriate that Simenon once lived at a house in Arizona named 'Stud Barn', and that the administrator of the Centre d'Études Georges Simenon at the University of Liège should at one time have been a Madame Swings.

With all the impressive statistics, it is easy to forget the quality of much of Simenon's work, which is very high indeed. Although he had begun life as a writer of pulp fiction and continued to knock out Maigret books (which the novelist himself deemed 'semi-literary') for largely commercial reasons up until 1972, his literary reputation rests on a series of more serious novels, his *romans durs*, perhaps the best known of which nowadays is *The Engagement of M. Hire*, filmed simply as *M. Hire* in 1989. These works drew enormous praise from the likes of Colette, François Mauriac and T. S. Eliot, and led André Gide to describe Simenon as 'the greatest French novelist of the century'. As well as an indication of the high regard in which Simenon was held by the literary elite, Gide's remark also serves to illustrate why there appear to be so few famous Belgians: if the Belgian is a Flemish-speaker everyone believes them to be Dutch, if they are Francophone people think of them as French. Maurice Maeterlinck, for example, is routinely described in English-language surveys of European writers as a 'Belgian-born French dramatist', despite the fact that he didn't actually move to France until he was thirty-six. Nor was it such a surprise to hear the actor Gene Wilder telling Sue Lawley of his love of all things French on *Desert Island Discs* and then going on to pick a record by Jacques Brel to remind him of Paris. Simenon suffers similarly routine and unjustified relocation.

I don't think he would have altogether approved, for although Simenon's best-known character, Maigret, is from the Loire, the author himself was truly Belgian: Flemish on his mother's side, Walloon on his father's. Simenon was well

aware of the importance of place and background in forming a writer. He once said, 'All of the feelings and impressions we retain in later life have been collected by our seventeenth or, at latest, eighteenth year.' Simenon spent those first eighteen years in Belgium. Though the bulk of his work is set in France it is, as Patrick Marnham observes in his excellent biography, *The Man Who Wasn't Maigret*, a France observed from the outside, a foreigner's view of the country. The world may have come to regard Simenon as French, but the author himself never did.

The jumbled streets of the Outremeuse, with their red-brick terraces and single-room corner bars and cafés, could be anywhere in Belgium or northern France. They have one distinctive feature, however: the *potales*, little niches in the walls containing figurines of the Madonna. At certain times of the year these tiny sculptures of the Virgin are honoured with gifts and flowers. In the Museum of Wallonian Life there had been photos of things called 'nail oaks', special trees to which the sick would attach items of clothing in the hope of a cure. This old pagan tradition seemed to live on in the Outremeuse in a form more acceptable to the Church. At one time I might have taken a traditional British view of this and categorised it rather sniffily as the colourful yet backward behaviour of a superstitious people. That was before I saw Northumbrians laying bouquets down before a poster of the late Princess of Wales in the window of our local department store.

On the way back to the station I stopped in at a bar that stocked 1,000 Belgian beers. Predictably, the one I was after, Fantôme, was temporarily out of stock. Fantôme is made at a tiny brewery in Luxembourg province. It is flavoured with wild herbs. Every beer writer who has ever sampled it has raved. I had been trying to get hold of it for years without success, and was beginning to lose hope. I suppose at least

Fantôme lived up to its name: only a few people had ever seen it and you suspected many of them were pissed at the time.

When I got back to Tongeren I had an hour to kill before my bus, so I walked up to the main square and sat under a red-and-white umbrella outside a café drinking draught kriek and marvelling at the bronze statue of Ambiorix. Ambiorix was the king of the Eburons, a tribe of Gauls who attacked and massacred the Roman legions just outside the town in 54 BC. Whoever had made the statue had attempted to capture the savage nobility of the man, but had unfortunately ended up instead with a vague *Carry On* campness. The sculpted Ambiorix has a drooping Gaulish moustache, is wearing what can only be described as bondage sandals, and has the fingertips of his left hand pressed to his chest in a gesture that must surely presage a battle cry of 'Ooooh, get her in the fancy mauve toga'.

It was about six o'clock and Tongeren was slipping slowly into another quiet mid-week evening. Opposite the tourist information office half a dozen teenage boys were complying with the little-known Belgian by-law which makes it statutory for every Flemish town above a certain size to have a group of youths who take turns to aimlessly ride a moped up and down its main shopping area for a minimum of two hours per day. Last-minute shoppers and businessmen finishing work strolled past. Compared to the Liègois the citizens of Tongeren looked prosperous, conservative and highly respectable. It was hard to believe the two places were no more than twenty miles apart.

That evening Catherine and I had dinner with a Flemish friend. I told her about another incident that had occurred the first time I had been in Liège. When Steve and I had gone back to the station we had got on a train to take us down to Trois Ponts, to see some of the bike race we'd so comprehensively

missed. As we sat waiting for the engine to judder into life, a troop of twenty or so boy scouts invaded the carriage. They were dressed in full regalia, and all wore broad-brimmed Baden-Powell hats that gave them the appearance of a herd of mobile, khaki mushrooms. The scouts were equipped for a major expedition. They were laden down with tents, entrenching tools, supplies and wind-breaks. The boy standing next to us had ruddy cheeks and ears like the handles on a loving cup. A frying-pan and a ladle dangled from his belt. Along the aisle one of his comrades leaned on an arm-rest, a bow-saw suspended from a strap around his shoulder. It was so big it trailed along the ground when he walked with a nerve-jangling shriek. I imagined the scouts were heading down into the deep Ardennes for a woodland camp. I was wrong. Ten minutes out of the city the train stopped in the non-descript red-brick suburb of Angleur, and the troop disembarked. I watched them disappearing off down the platform. The scout who had stood next to us strode purposefully along, the ladle and frying-pan clanging dolefully.

When I had finished my story our Flemish friend smiled, dutifully, politely. 'Perhaps you had to be there,' I said.

Later I began to suspect that our friend's reaction, or lack of it, had more to do with the fact that the incident had occurred in Wallonia. When you talk about Wallonia to the Flemish you can see their eyes glaze over. Mention a town ten miles away but across the linguistic border and they shake their heads, 'No, I don't know it.' Even big Wallonian cities are a mystery to Flemings who live half an hour's drive from them. 'I don't know,' our friend said when I made mention of some mysterious thing I had come across in Liège. 'I have never been to Liège. I have no reason to go there.'

Part of this attitude was undoubtedly down to the sheer smallness of Belgium. Inhabitants of Hasselt might not go to Liège, but they probably didn't make the hour's drive to

Antwerp very often either. The smaller a place is, the less it seems to encourage travel in its inhabitants. The Flemish in particular are notoriously parochial. It used to be said that a Fleming loved only what he could see from the local clock-tower – though in places as flat as the Waasland this might not be quite as small an area as you may imagine.

The narrowing of horizons is tied in too with opportunity. People in Montana will drive three hundred miles to see a concert, in Northumberland they will drive sixty miles, in London they can hardly bring themselves to cross the river.

The visitor to Belgium can, using the excellent rail network, quite happily spend a Saturday evening having an aperitif in Mechelen, dinner in Antwerp, a nightcap in Ghent and still be back in his or her Brussels hotel room in time to watch *Match of the Day*. But would you do the same thing if you were Belgian? Probably not. The range of choice (restaurants, cafés, cities, towns, villages) would be bewildering. Better to confine yourself to your local area and avoid the headache. And that is what the Belgians do. Georges Simenon used to tell the story of how his father had once gone on a day-trip with a friend from Liège to the town of Limbourg, ten miles or so to the south. All the time his father was away on his jaunt, Madame Simenon made Georges and Christien pray to God for his safe return. 'It was as if he had left for the Moon,' the well-travelled Simenon noted drily.

That was some of it, at least. Another part of the prejudice was the language divide. The Flemings still smarted over the years of Francophone hegemony and the snooty bullying which often went with it. Arguing against the need for a university in which Flemish was spoken, an MP named Amelot illustrated the point admirably: 'Science is only for the few, instruction the right only of the elite,' he observed. Plainly those who spoke Flemish fitted into neither category.

The difference between the two factions goes way beyond

language, however. Politics plays a big part too. Belgium's heavy industry was originally located mainly in Wallonia. Though there were the coalfields around the Limburg city of Genk, there was no equivalent in Flanders of the Pays Noir or the Borinage. The coal and steel workers of these areas were, as everywhere else in Europe, predominantly socialist. In a deeply Catholic country such as Belgium this had an added significance. The socialists were Catholics but they believed that the Church and the state were separate entities. As a result, the influence of Catholicism was less obvious in Wallonia.

In the village of Olloy in the Viroin valley, for example, Catherine and I came across a large brick-and-stone church. It was derelict. The stained-glass windows were smashed, the door was padlocked and a goat with a body like a sack of spanners was cropping grass among the gravestones. It was impossible to imagine such a thing in the more conservative and traditional Flanders (as indeed it was the urchins in their tin-roofed cottage). Here the Church played, and continues to play, an important part in government.

Once Catholic doctrine ceased to determine the agenda of the major Walloon parties, the political divergence between French- and Flemish-speakers grew wider and wider. The situation was exacerbated by the unenlightened attitude taken by the Catholic Party, which governed Belgium from 1884 until 1914. Social reform was low on their agenda. In 1910 an extensive sociological survey carried out by Seebohm Rowntree reached the conclusion that 'there is little doubt that the proportion of Belgian workmen who are adequately fed is much smaller than in Britain'. This should, I think, be taken as a black mark against Belgium rather than a ringing endorsement of our own country.

Combined with the campaigns of Flemish nationalists, this produced a result which was singularly Belgian. On the one

hand the French language was denounced by Flemish leftists as the tongue of the oppressive middle-class elite; on the other it was roundly criticised by Flemish conservatives as the speech of Godless Bolshevism. Inevitably, trouble between north and south flared periodically, but things reached their nadir during the post-war abdication crisis.

When Leopold III had succeeded his father, Albert I, in 1934, he had been a popular figure. Aristocratically handsome, Leopold had further endeared himself to his subjects by marrying the beautiful Princess Astrid of Sweden. 'The Snow Princess', as Astrid was known, was a glamorous royal figure, a creature of the society pages and gossip columns. In many ways Queen Astrid prefigured Grace Kelly and Diana Spencer. Like those women Astrid too would die in a car crash. In her case the blame for the accident would always be whispered to be the wild if distinctly Belgian driving habits of her husband. That was in 1935. From then on Leopold's fortunes changed dramatically.

Always an autocrat, Leopold began to quarrel publicly with his government during the build-up to the Second World War. When Germany invaded in 1940, Belgian resistance collapsed dramatically along with that of the other Allies. As it became obvious that the situation was beyond repair, senior Belgian politicians decamped to France and then London to set up what was to become the Belgian Government in Exile. Despite the entreaties of Prime Minister Hubert Pierlot and Foreign Minister Paul Spaak, as well as King George VI, Leopold refused to join them. He was Commander-in-Chief of the Belgian armed forces, he told Pierlot, and felt that to desert his men would be cowardly and immoral.

Unfortunately Leopold was not simply an army officer, he was also the Head of State. And he would remain so throughout the Nazi occupation – years spent, in the main, under a rather relaxed house arrest in the royal palace at Laeken. Just

as there would be now, many colourful theories were advanced for Leopold's actions, perhaps the liveliest of which was that he had actually died in the accident alongside Astrid and been replaced by a Nazi imposter named Oldendorff.

What Leopold's motivation was is hard to fathom. Was it an act of principle, or was he hedging his bets? Was he hoping that when Britain finally fell, the Nazis would allow him to rule again, perhaps with the total power Belgium's constitution had previously denied him? Or was his sole concern that someone of authority should remain in Belgium to represent the people in dealings with their conquerors? No one can be sure, but the certainty is that Leopold's decision to remarry in 1941 was a public-relations disaster. A situation hardly helped by the fact that the ceremony was carried out secretly and the news only made public three months later because Leopold's new wife, Liliane Baels, was pregnant.

In the years that followed the Allied victory Leopold's actions during the war would be the dominant issue in Belgian politics. It was a time of upheaval, with governments elected and dismissed with alarming rapidity, none able to resolve the question of whether Leopold should be allowed to rule again or not.

The King waited it out in Switzerland. Finally, in 1950, a referendum was held. After much debate it was agreed that a 55 per cent vote in Leopold's favour would see the monarch's return. Less than that and either a successor would be appointed or a republic declared.

The result was just about the worst possible for all concerned. Leopold got 57.68 per cent of the vote. While the King took this as a mandate, not everyone was convinced. Particularly since the split in the country was so marked. In Flanders, where the Church's backing for Leopold had proved crucial, the pro vote was 72 per cent, but in Wallonia it was only 42 per cent and in Brussels 47 per cent.

Leopold, belligerent as ever, ignored all entreaties and prepared to return to Laeken. As his arrival in Belgium became imminent Wallonia rebelled. Miners went on strike across the Pays Noir and the Borinage, and 80,000 workers marched on the capital and fought with police and royalists outside the gates of the palace. Oblivious, or simply not bothered, Leopold returned anyway. Four days later half a million Walloons walked out of their workplaces. Four days after that, in Liège, police fired on demonstrators, killing three people. The response was more or less immediate: 100,000 workers gathered in the industrial centres to begin a march on Brussels. Belgium was on the verge of civil war.

At last Leopold caved in. On 1 August 1950 he abdicated in favour of his son Baudouin. The crisis was averted. Wallonian militancy had overturned the results of the referendum. Rightly or wrongly, Flanders had not got what it had voted for.

I had expected the Flemish might be angry with the Walloons – for the years of linguistic harassment, the arguments with the Church and the political upheavals that at times ignored democracy. What I had not anticipated was the more or less total indifference to them. To the Flemings Wallonia seemed almost not to exist at all. It is as if in their minds all that stands between Flanders and northern France is a void. Like some disgraced member of the Politburo in an old Soviet photo, Wallonia has been air-brushed off the Flemish map of Europe.

Baudouin proved an ideal successor to his father. After the turmoil he brought peace through dullness. The one trouble-spot of his reign came in 1990, when the Belgian parliament voted to legalise abortion. Baudouin and his wife Fabiola (surely the only member of any European royal family ever to have been named after a self-adhesive, wipe-clean vinyl paper) were devout Roman Catholics. The King's conscience would not allow him to sign the new law. To avoid any confrontation

he simply abdicated. For one day Belgium was a republic. The law was passed and then Baudouin was invited to re-claim his throne, which he did. In many ways it was a classic piece of Belgian politics – pragmatic almost to the point of surrealism. It was a throwback to the time in 1893 when the Catholic Party had introduced universal male suffrage, but at the same time given the propertied class extra votes, thus extending the franchise to all men without actually altering the balance of power in the slightest.

The next day I was back on the train from Tongeren to Liège. At Guillemins station I changed trains, getting the westbound express for Aachen. Soon we were chugging out through the industrial suburbs, endless brick and tarmac brightened occasionally by congregations of teenagers, the girls in orange mini-dresses and platform trainers, the boys with splashy pastel shirts buttoned up at the throat: a Meunier painting dressed by Top Shop.

At Battice the train stopped and a large, dark-suited middle-aged man with a head shaped like a half-filled bag of flour got on and sat down opposite me. He glanced at the book I was holding. 'British?' he inquired happily. I nodded and smiled. How is it that no matter where you are on the planet, if you are sitting on a train or bus reading a book about the Second World War the stranger sitting next to you will always turn out to be a German? It's uncanny.

It transpired that the German in this case wasn't actually German as such. I was heading for Eupen, the biggest settlement in the German-speaking part of Belgium, and that was where the man with the bulging jowls was from. The two German-language districts, Eupen and Sankt-Vith (along with French-speaking Malmédy, known collectively as the Cantons de l'Est – though not, presumably, by two-thirds of the natives), have a population of 70,000, the oldest part of which